UNIV. OF ARIZONA
842.59 L62 1911 mn
Le Sage, Alain Rene/Theatre: Turcaret, C
3 9001 03951 6193

205

MR. A. H. OTIS

THÉATRE

THÉATRE

LE SAGE

THÉATRE

TURCARET

CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE

LA TONTINE

Ouvrage précédé d'une Notice sur l'Auteur

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6
1911

UNIVERSITY OF ARIZONA
LIBRARY

842.59
L62
1911

NOTICE

SUR

LE SAGE

Gil Blas, malgré le costume espagnol et toutes les imitations qu'on a pu y relever, est un des livres les plus français que nous ayons. Il importe assez peu pour la qualité de l'ouvrage que l'auteur en ait pris ici ou là le canevas, qu'il y ait inséré tel ou tel épisode d'emprunt : le mérite n'est pas dans l'invention générale, mais dans la conduite, dans le ménagement de chaque scène et de chaque tableau, dans le détail du propos et du récit, dans l'air aisé et le tour d'enjouement qui unit tout cela. En prose et sous forme de roman, c'est un mérite, une originalité du même genre que celle de La Fontaine. La touche de Le Sage est toute française, et si notre littérature possède un livre

qu'il soit bon de relire après chaque invasion, après chaque trouble dans l'ordre de la morale, de la politique et du goût, pour se calmer l'humeur, se remettre l'esprit au point de vue et se rafraîchir le langage, c'est *Gil Blas*.

Le Sage est né, s'est formé et a commencé à se produire sous Louis XIV. Moins âgé de vingt-quatre ans que La Bruyère et de dix-sept ans que Fénelon, de six ans plus âgé que Saint-Simon, il appartient à cette génération d'écrivains qui étaient faits pour honorer l'époque suivante, et dont les débuts consolèrent le grand règne au déclin. Ses plus exacts biographes le font naître en 1668, dans la presqu'île de Rhuys, en Basse-Bretagne, non loin de Saint-Gildas, où Abailard fut abbé (1). Du fond de cette province énergique et rude, d'où nous sont venus de grands écrivains, des novateurs plus ou moins révolutionnaires, les Lamennais, les Broussais, et un autre René, Alain-René Le Sage nous arriva, mûr, fin, enjoué, guéri de tout à l'avance, et le moins opiniâtre des esprits : on ne trouverait quelque chose du coin breton en lui que dans sa fierté d'âme et son indépendance de caractère. Comment et par quelles épreuves, par quelles traverses arriva-

(1) M. P. Levot, dans la *Bibliographie bretonne* (1857), a produit les pièces authentiques qui prouvent que Le Sage est né, le 8 mai 1668, dans la commune de Sarzeau, île de Rhuys.

t-il de bonne heure à cette connaissance de la vie, à cette entière et parfaite maturité à laquelle l'avait destiné la nature ? On ne sait de sa vie que bien peu d'événements. Il fit ses études au collège de Vannes, où il trouva, dit-on, un maître excellent. Il perdit sa mère à neuf ans, son père à quatorze ; ce père était notaire et greffier comme celui de Boileau. Il eut pour tuteur un oncle négligent (1). Venu à Paris à vingt-deux ans pour y faire son cours de philosophie et de droit, il y mena la vie de jeune homme et y eut sans doute quelques-unes de ces aventures de bachelier qu'il a si bien racontées et diversifiées depuis. On s'accorde à dire qu'il était d'une physionomie agréable, d'une taille avantageuse, et qu'il avait été fort bel homme dans sa jeunesse. On parle d'une première liaison galante qu'il aurait eue avec une femme de qualité. Dans tous les cas, cette vie purement mondaine de Le Sage fut courte, puisqu'on le trouve à vingt-six ans épousant la

(1) M. Levot raconte, dans sa biographie de Le Sage, l'anecdote suivante qui doit se rapporter à cette première époque de sa vie : « Il existait à Sarzeau une famille de procureurs attachée à la barre royale de Rhuys, qui entretenait contre la famille Le Sage une de ces rivalités locales qui se perpétuent souvent avec les générations. Cette famille, encore existante aujourd'hui, et qui, depuis, a fini par tomber à peu près dans la classe des paysans, portait le nom de *Rolando*. Un de ses membres soutint et gagna un procès qui fut peut-être la première cause de la ruine de Le Sage. Celui-ci s'en est souvenu en écrivant *Gil Blas*, et il a donné le nom de Rolando à son chef de voleurs. »

fille d'un bourgeois de Paris, qui n'en avait elle-même que vingt-deux. A partir de ce temps, il mène la vie de ménage et de labeur, une existence assujettie ; et c'est de la rue du Cœur-Volant, faubourg Saint-Germain, et ensuite de la rue Montmartre où il demeure, ou de quelque autre logis obscur, que vont sortir ces écrits charmants qui semblent le miroir du monde (1).

Pourtant il paraît qu'aussitôt après son mariage il essaya de vivre d'un emploi régulier, et qu'il fut quelque temps dans la finance en province, commis chez quelque fermier général : il n'y resta que peu et en rapporta l'horreur et le mépris des traitants, qu'il a depuis stigmatisés en toute rencontre. Le caractère habituel de la satire de Le Sage est d'être enjouée, légère, et piquante sans amertume ; mais, toutes les fois qu'il s'agit des traitants, des Turcarets, il aiguise le trait et l'enfonce sans pitié, comme s'il avait à exercer quelque représaille. Je fais la même remarque en ce qui touche les comédiens, dont il avait eu souvent à se plaindre. Ce sont les deux seules classes auxquelles le satirique aimable se prenne avec tant de vivacité et s'acharne presque, lui dont la raillerie, en général, se tempère de bonne humeur et de bonhomie.

(1) En dernier lieu, et pendant un grand nombre d'années, Le Sage habita une petite maison au haut du faubourg Saint-Jacques. (Voyez à la fin de la présente Notice.)

Devenu homme de lettres, Le Sage rencontra un protecteur et un conseiller utile dans l'abbé de Lyonne, l'un des fils de l'habile ministre. L'abbé de Lyonne connaissait la langue et la littérature espagnoles, et il y introduisit Le Sage. Celui-ci sut l'espagnol à une époque où l'on commençait à ne plus le savoir en France, et il y puisa d'autant plus librement comme à une mine encore riche qui redevenait ignorée. Faisons-nous une idée juste de Le Sage, et, pour mieux apprécier son charmant génie, n'exagérons rien. Le Sage procédait un peu comme les auteurs de ce temps-ci, comme les auteurs de presque tous les temps. Il écrivait au jour le jour, volume par volume ; il prenait ses sujets où il pouvait, et partout où il s'en offrait à sa convenance ; il faisait du *métier*. Mais il le faisait avec naturel, avec facilité, avec un don de récit et de mise en scène qui était son talent propre, avec une veine de raillerie et de comique qui se répandait sur tout, avec une morale vive, enjouée, courante, qui était sa manière même de sentir et de penser. Après quelques essais assez malheureux de traductions et d'imitations, il eut ses deux premiers succès en l'année 1707 : la jolie comédie de *Crispin rival de son maître*, et *le Diable boiteux*.

Le Diable boiteux, pour le titre, le cadre et les personnages, est pris de l'espagnol ; mais Le

Sage ramena le tout au point de vue de Paris ; il savait notre mesure ; il mania son original à son gré, avec aisance, avec à-propos ; il y sema les allusions à notre usage ; il fondit ce qu'il gardait et ce qu'il ajoutait dans un amusant tableau de mœurs, qui parut à la fois neuf et facile, imprévu et reconnaissable. Ce livre est celui que Le Sage refera et recommencera dans la suite en cent façons sous une forme ou sous une autre, le tableau d'ensemble de la vie humaine, une revue animée de toutes les conditions, avec les intrigues, les vices, les ridicules propres à chacune. Qu'on se représente l'état des esprits au moment où parut *le Diable boiteux*, cette vieillesse chagrine, ennuyée, calamiteuse, de Louis XIV, cette dévotion de commande qui pesait sur tous, le décorum devenu une gêne et une contrainte. Tout à coup Asmodée va se percher avec son écolier au haut d'une tour, comme qui dirait au haut des tours de Notre-Dame ; de là il enlève d'un revers de main tous les toits de la ville, et l'on voit à nu toutes les hypocrisies, les faux-semblants, le dessous de cartes universel. On avait en plein midi le panorama. Cet Asmodée eut un succès fou ; on ne lui donnait pas seulement le temps de s'habiller, disent les critiques d'alors ; on venait en poste l'enlever en brochure. Il s'en fit deux éditions en un an : « On travaille à une troisième, annonçait le journal

de Verdun (décembre 1707) ; deux seigneurs de la Cour mirent l'épée à la main dans la boutique de la Barbin, pour avoir le dernier exemplaire de la seconde édition. »

Boileau, un jour que Jean-Baptiste Rousseau était chez lui, ayant surpris *le Diable boiteux* entre les mains de son petit laquais, le menaça de le chasser si le livre couchait dans la maison. Voilà un succès qui se consacre et s'égaye encore de cette colère de Boileau.

Pour un petit laquais le livre n'était peut-être pas très moral ; ce n'est pas assurément la morale du Catéchisme qu'il prêche, c'est celle de la vie pratique : n'être dupe de rien ni de personne. On en peut dire comme on l'a dit si bien de *Gil Blas* : « Ce livre est moral comme l'expérience. » Dès son premier ouvrage, le caractère de Le Sage se dessine à merveille ; c'est du La Bruyère en scène et en action, sans trace d'effort. *Le Diable boiteux* précède très bien les *Lettres Persanes*, mais il les précède d'un pas léger, sans aucune prétention au trait et sans fatigue ; il n'y a pas l'ombre de *manière* dans Le Sage. Les traits de Le Sage, ce sont de ces mots piquants et vifs qui échappent en courant. Ainsi Asmodée, parlant d'un autre démon de ses confrères avec qui il avait eu querelle : « On nous réconcilia, dit-il, nous nous embrassâmes, et depuis ce temps-là nous sommes ennemis mortels. »

Rien de plus gai et de plus plaisant que la petite comédie de *Crispin rival de son maître*. Une des premières scènes entre les deux valets, Crispin et La Branche, offre un exemple de cette légèreté dans le comique, qui est le propre de Le Sage, soit à la scène, soit dans le roman. Les deux valets, en se revoyant, se font part l'un à l'autre de leurs aventures; ils ont tous deux été autrefois de francs coquins, et ils croient s'être corrigés en se remettant au service. La Branche surtout se flatte d'être rentré dans la bonne voie; il sert un jeune homme appelé Damis : « C'est un aimable garçon, dit-il; il aime le jeu, le vin, les femmes, c'est un homme universel. Nous faisons ensemble toutes sortes de débauches. Cela m'amuse; *cela me détourne de mal faire.* » — « *L'innocente vie!* » reprend Crispin. Et moi je dirai : L'excellent et innocent comique que celui-là, et qui nous livre si naïvement le vice! Dès cette pièce de Crispin, commence l'attaque aux gens de finance : on voit poindre *Turcaret*. Crispin se dit à lui-même qu'il est las d'être valet : « Ah! Crispin, c'est ta faute! Tu as toujours donné dans la bagatelle; tu devrais présentement briller dans la finance... Avec l'esprit que j'ai, morbleu! j'aurais déjà fait plus d'une banqueroute. » Et le trait final va servir comme de transition à la prochaine comédie de Le Sage, lorsque Oronte dit aux

deux valets : « Vous avez de l'esprit, mais il en faut faire un meilleur usage, et, pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous mettre tous deux dans les affaires. »

Le Sage eut son à-propos heureux ; il devina et devança de peu le moment où, à la mort de Louis XIV, allait se faire l'orgie des parvenus et des traitants. *Turcaret* fut joué en 1709; les ridicules et les turpitudes qui signalèrent le triomphe du système de Law y sont d'avance flétris. Ici la comédie dénonça et précéda l'explosion du vice et du ridicule ; elle eût été préventive si elle pouvait jamais l'être. *Turcaret* est à la fois une comédie de caractère et une page de l'histoire des mœurs, comme *Tartufe*. Molière avait fait *Tartufe* quelques années avant que le vrai Tartufe triomphât sous Louis XIV : Le Sage fit *Turcaret* quelques années avant que Turcaret fût au pinacle sous la Régence. Mais, comme tant de vices de la Régence, le vrai Turcaret sortait de dessous les dernières années de Louis XIV. Il y eut toutes sortes de difficultés pour la représentation ; il fallut que Monseigneur, fils du roi, les levât. *Turcaret* fut joué *par ordre de Monseigneur*, à qui il faut savoir gré de cette marque de littérature, la seule qu'il ait jamais donnée (1).

(1) Cette veine de *Turcaret* était neuve au théâtre et encore intacte même après Molière : « C'est une chose

Bien qu'il eût grand besoin de protecteurs pour triompher de la cabale des commis offensés et des auteurs jaloux, Le Sage tint ferme et ne se laissa aller à aucune basse complaisance. C'est ici que le Breton se retrouve en lui. Avant que la pièce fût représentée, il avait promis à la duchesse de Bouillon d'aller la lui lire. On comptait que la lecture se ferait avant le dîner; quelques affaires le retinrent, et il arriva tard. Quand il parut, la duchesse lui dit sèchement qu'il lui avait fait perdre plus d'une heure à l'attendre : « Eh bien ! madame, reprit froidement Le Sage, je vais vous en faire gagner deux. » Et, tirant sa révérence, il sortit sans qu'on pût le retenir. Collé, qui raconte l'histoire, la savait de bonne source, et il y applaudit en homme qui est un peu de cette race.

A part cette comédie de *Turcaret*, qui fut comme une bataille livrée, et dans laquelle Le Sage, piqué au jeu, s'attacha à rendre le vice haïssable, la satire chez lui, dans tous ses autres écrits, garde un caractère aimable autant qu'amusant, et c'est ce qui en fait le charme et l'originalité même. Tel est surtout le caractère qu'elle offre dans son roman de *Gil Blas*, ce

remarquable, dit Chamfort, que Molière, qui n'épargnait rien, n'a pas lancé un seul trait contre les gens de finance. On dit que Molière et les auteurs comiques du temps eurent là-dessus les ordres de Colbert. »

facile et délicieux chef-d'œuvre, auquel son nom est à jamais attaché.

Gil Blas se publia successivement en quatre volumes, dont les derniers suivirent à des époques assez éloignées. Les deux premiers volumes parurent en 1715, l'année même de la mort de Louis XIV. Il s'y sentait comme une fraîcheur de jeunesse et une liberté d'allure qui convenait au début d'une époque émancipée. Que dire de *Gil Blas* qui n'ait pas déjà été dit, que n'aient pas senti et exprimé tant de panégyristes ingénieux, de critiques délicats et fins, et que tout lecteur judicieux n'ait pas pensé de lui-même? Aussi me contenterai-je humblement de redire et de répéter (1). L'auteur, dans ce

(1) Sur *Gil Blas* et sur Le Sage, il faut lire la *Notice* de Walter Scott, les pages de M. Villemain dans le tome premier du *Tableau de la Littérature au XVIII^e siècle*, et les *Éloges*, si distingués et si bien sentis, de M. Patin et de M. Malitourne, qui ont partagé les prix de l'Académie française en 1822. Tous les vrais jugements littéraires s'y trouvent exprimés. On en trouvera des extraits, avec quelques autres témoignages, à la suite de cette notice. — Quant à la question des imitations et emprunts, des sources où Le Sage a puisé, tant pour *Gil Blas* que pour ses autres romans, un travail impartial et complet restait à faire. Le savant critique américain, M. George Ticknor, l'historien de la littérature espagnole, a traité ce point avec toute la précision et la compétence désirables (Voir *History of spanish literature*, New-York, 1849, t. III, pp. 266-269, et en maint autre endroit de l'ouvrage). M. Ticknor ne fait grâce à Le Sage d'aucun de ses emprunts, mais il les réduit à ce qu'ils sont. A moins d'une découverte tout à fait imprévue et improbable, le compte désormais est réglé.

récit étendu, développé et facile, a voulu représenter la vie humaine telle qu'elle est, avec ses diversités et ses aventures, avec les bizarreries qui proviennent des jeux du sort et de la fortune, et surtout avec celles qu'y introduit la variété de nos humeurs, de nos goûts et de nos défauts. Gil Blas est un homme de naissance très humble et commune, de toute petite bourgeoisie ; il se montre de bonne heure éveillé, gentil garçon, spirituel; il a une éducation telle quelle, et il sort à dix-sept ans de chez lui pour faire son chemin dans le monde. Il passe tour à tour par toutes les conditions, par les plus vulgaires et les plus basses : il ne se déplaît trop dans aucune, bien qu'il cherche toujours à se pousser et à s'avancer. Gil Blas est au fond candide et assez honnête, crédule, vain, prenant aisément à l'hameçon, trompé d'abord sous toutes les formes, par un parasite de rencontre qui le loue, par un valet qui fait le dévot, par les femmes; il est la dupe de ses défauts et quelquefois de ses qualités. Il fait ses *écoles* en tous sens, et nous faisons notre apprentissage avec lui. Excellent sujet de morale pratique, on peut dire de Gil Blas qu'il *se laisse faire* par les choses ; il ne devance pas l'expérience, il la reçoit. Ce n'est pas un homme de génie, ni d'un grand talent, ni qui ait en lui rien de bien particulier : c'est un esprit sain et fin, facile, actif, essentiellement éducable, ayant

en lui toutes les aptitudes. Il ne s'agit que de les bien appliquer ; ce qu'il finit par faire : il devient propre à tout, et il mérite en définitive cet éloge que lui donne son ami Fabrice : *Vous avez l'outil universel.* Mais il ne mérite cet éloge que tout à la fin, et cela nous encourage ; nous sentons, en le lisant, que nous pouvons, sans trop d'effort et de présomption, arriver un jour comme lui.

Quand on vient de lire *René* pour la première fois, on est saisi d'une impression profonde et sombre. On croit se reconnaître dans cette nature d'élite et d'exception, si élevée, mais si isolée, et que rien ne rapproche du commun des hommes. On cherche dans son imagination quelque malheur unique, pour s'y vouer et s'y envelopper dans la solitude. On se dit « qu'une grande âme doit contenir plus de douleurs qu'une petite » ; et on ajoute tout bas qu'on pourrait bien être cette grande âme. Enfin, on sort de cette noble et troublante lecture plus orgueilleux qu'auparavant et plus désolé.

Il n'y a rien de plus opposé à *René* que *Gil Blas* : c'est un livre à la fois railleur et consolateur, un livre qui nous fait rentrer en plein courant de la vie et dans la foule de nos semblables. Quand on est bien sombre, qu'on croit à la fatalité, quand vous vous imaginez que certaines choses extraordinaires n'arrivent qu'à vous, lisez *Gil Blas*, et laissez-vous faire, vous

trouverez qu'il a eu ce malheur ou quelque autre pareil, qu'il l'a pris comme une simple mésaventure, et qu'il s'en est consolé.

Toutes les formes de la vie et de l'humaine nature se rencontrent dans *Gil Blas*, — toutes, excepté une certaine élévation idéale et morale, qui est rare sans doute, qui est jouée souvent, mais qui se trouve assez réelle en quelques rencontres pour ne pas devoir être tout à fait omise dans un tableau complet de l'humanité. Le Sage, si honnête homme d'ailleurs, n'avait pas cet idéal en lui. Il était d'avis que « les productions de l'esprit les plus parfaites sont celles où il n'y a que de légers défauts, *comme les plus honnêtes gens sont ceux qui ont les moindres vices* ». Rien de plus vrai qu'une telle remarque, et dans *Gil Blas* il a amplement usé de cette façon de voir qui distribue quelques petits vices aux plus honnêtes gens. Gil Blas tout le premier, s'il n'a pas de vice inné bien caractérisé, est très capable de les recevoir presque tous à la rencontre. Il est par lui-même honnête, je l'ai dit, préférant en général le bien au mal, mais se laissant aisément aller quand l'occasion, la vanité ou l'intérêt le tentent, et n'en rougissant pas trop, alors même qu'il est revenu. Je sais la part qu'il faut faire, en pareil cas, à la plaisanterie du roman, aux habitudes du genre, et aussi à cette morale facile d'un temps où l'on pardonnait aux friponneries du chevalier

Des Grieux, où l'on riait à celles du chevalier de Grammont. Pourtant, il n'y a pas à se le dissimuler, c'est afin sans doute de mieux se tenir au niveau de l'humaine nature que Gil Blas n'a pas le cœur très haut placé : il est bon à tout, médiocrement délicat selon les occurrences, valet avant d'être maître, et un peu de la race des Figaros. Le Sage avait très bien observé un fait que d'autres moralistes ont relevé également : ce qu'il y a peut-être de plus caractéristique dans les hommes pris en masse, et de plus fait pour étonner chaque fois ceux même qui croient le mieux les connaître, ce n'est pas tant leur méchanceté, ce n'est pas leur folie (ils n'y donnent guère que par accès), ce qu'il y a de plus étonnant dans les hommes et de plus inépuisable en eux, c'est encore leur bassesse et leur platitude. L'auteur de *Gil Blas* le savait bien : son personnage, pour rester un type naturel et moyen, avait donc besoin de n'être à aucun degré monté au ton d'un stoïcien ni d'un héros. Il ne représente rien de singulier et d'unique, ni même de rare. Gil Blas, tout à l'opposé de René, c'est vous, c'est moi, c'est tout le monde. Il doit à cette conformité de nature avec tous, et à sa franchise heureuse, à son ingénuité de saillies et d'aveux, de rester, malgré ses vices, intéressant encore et aimable aux yeux du lecteur : quant au respect, a-t-on

dit très spirituellement, c'est la dernière chose qu'il demande de nous.

On a souvent prononcé, à propos de Gil Blas, les noms de Panurge et de Figaro. Mais Panurge, cette création la plus fine du génie de Rabelais, est tout autrement singulier que Gil Blas ; c'est un original bien autrement qualifié, et doué d'une fantaisie propre, d'une veine poétique grotesque. En représentant certains côtés de la nature humaine, Panurge les charge, les exagère exprès d'une manière risible. Figaro, qui est plus dans la lignée de Gil Blas, a aussi une verve, un entrain, un *brio* qui tient du lyrique. Gil Blas est plus uni, plus dans le ton habituel de tous. C'est nous-mêmes, encore une fois, qui passons à travers les conditions diverses et les divers âges.

Le juge le plus compétent en pareille matière, Walter Scott, a très bien caractérisé l'espèce de critique vive, facile, spirituelle, indulgente encore et bienveillante, qui est celle de *Gil Blas* : « Cet ouvrage, dit-il, laisse le lecteur content de lui-même et du genre humain. » Certes, voilà un résultat qui semblait difficile à obtenir de la part d'un satirique qui ne prétend pas embellir l'humanité ; mais Le Sage ne veut pas non plus la calomnier ni l'enlaidir ; il se contente de la montrer telle qu'elle est, et toujours avec un air naturel et un tour divertissant. L'ironie, chez lui,

n'a point l'âcreté qu'on trouve chez Voltaire. Si elle n'a pas cet air de grand monde et de distinction suprême qui est le cachet de celle d'Hamilton, elle n'en a pas non plus le raffinement de causticité ni la sécheresse. C'est une ironie qui atteste encore une âme saine, une ironie qui reste, si l'on peut dire, *de bonne nature*. Il court, il trouve son trait malin, il continue de courir et n'appuie pas. Chez lui, point de rancune ni d'amertume. J'insiste sur cette absence d'amertume qui constitue l'originalité de Le Sage et sa distinction comme satirique ; c'est ce qui fait que, même en raillant, il console. Par là surtout il se distingue de Voltaire, qui mord et rit d'une façon âcre. Rappelons-nous *Candide* : Pangloss peut être un cousin, mais ce n'est pas le frère de Gil Blas.

Je voudrais citer un exemple qui rendît bien toute ma pensée. Gil Blas, après mainte aventure, est passé au service d'un vieux fat qui se pique encore de galanterie, don Gonzalve Pacheco. Ce vieillard décrépit, qui se refait et se repeint chaque matin, a pour ami un autre vieillard qui, au contraire, affecte d'être vieux et s'en vante, et met sa vanité à le paraître, autant que l'autre affecte de paraître jeune. L'un fait le Nestor, l'autre le Céladon ; ce sont deux formes du même amour-propre inhérent à tous les hommes. Après des scènes très gaies entre le vieillard

fat et sa maîtresse qui le trompe, scènes qui ont pour contre-partie dans l'antichambre les entretiens de Gil Blas aux prises avec la soubrette surannée de la dame, Gil Blas, certain qu'on trompe son maître, prend sur lui de l'en avertir. Le vieux fat touché l'en remercie, et retourne chez sa maîtresse pour rompre. Mais, par un dénoûment tout à fait naturel et comique, ce bonhomme amoureux, qui se tient pour bien averti par Gil Blas, et qui lui en sait gré jusqu'à un certain point, se rengage avec sa maîtresse au lieu de rompre. Il s'en revient un peu honteux de sa faiblesse, et signifie doucement à Gil Blas qu'il le renvoie, tout en le remerciant encore à demi. Voilà qui est un exemple très net de cette satire si vraie et si gaie, sans rancune. Le maître qui renvoie Gil Blas ne lui en veut pas; il compatit au tort qu'il lui fait, et lui ménage même une bonne condition ; et Gil Blas renvoyé ne maudit pas le vieillard ; il nous le montre tel qu'il est avec sa passion sénile, amoureux, ridicule, mais bonhomme encore, et tâchant de concilier un reste de justice avec sa faiblesse. Il y a du Térence dans cette raillerie-là.

Les scènes de comédie sont sans nombre chez Gil Blas, et elles ne laissent pas trop le temps de s'apercevoir de ce que peuvent avoir de commun ou d'ennuyeux certains épisodes, certaines nouvelles sentimentales que l'auteur a insérées

çà et là pour grossir ses volumes, et qu'il a imitées on ne sait d'où. Les deux premiers volumes de l'ouvrage, après avoir fait passer sous les yeux toutes sortes de classes et de conditions, voleurs, chanoines, médecins, auteurs, comédiens, laissaient Gil Blas, intendant de don Alphonse, et chargé de faire en son nom une restitution. « C'était commencer le métier d'intendant par où l'on devrait le finir. » Le troisième volume, publié en 1724, et qui est le plus distingué de tous, nous montre Gil Blas montant par degrés d'étage en étage ; et, à mesure que la sphère s'élève, les leçons peuvent sembler plus vives et plus hardies. Mais, même dans leur hardiesse, elles gardent une sorte d'innocence. Le Sage, même quand il raille, n'a rien d'agressif; il ne veut rien faire triompher. Il rit pour rire, pour montrer la nature à nu; il ne se moque jamais du présent au profit d'une idée ni d'un système futur. Il sait que l'humanité, en changeant d'état, ne fera que changer de forme de sottise. C'est en cela qu'il se distingue profondément du XVIII^e^ siècle, et qu'il se rattache à la race des bons vieux railleurs d'autrefois. Ce troisième volume abonde en récits excellents. Gil Blas, devenu secrétaire et favori de l'archevêque de Grenade, se perd ici, comme il s'était perdu près du vieux fat amoureux en disant la vérité. Toutes ces scènes chez l'archevêque sont

admirables de naturel, et respirent une douce comédie insensiblement mêlée à toutes les actions de la vie. L'amour-propre d'auteur est peint chez le bon vieillard dans tout son relief et toute sa naïveté béate, et avec un reste de mansuétude. Les scènes chez la comédienne Laure, qui succèdent aussitôt après, sont incomparables de vérité. Le Sage connaissait à fond la gent comique. Quand Laure le fait passer pour son frère et qu'elle le présente sur ce pied à toute la troupe, le respect avec lequel il est reçu par tous, depuis les premiers sujets jusqu'au souffleur, la curiosité et la civilité avec lesquelles on le considère, touchent de près à l'une des prétentions les plus sensibles de ce monde des comédiens d'autrefois : « Il semblait, dit-il, que tous ces gens-là fussent des enfants trouvés qui n'avaient jamais vu de frère. » C'est qu'en effet les comédiens (je parle toujours de ceux d'autrefois), précisément parce qu'ils étaient le plus souvent peu pourvus du côté de la famille, étaient d'autant plus fiers et plus attentifs quand ils en pouvaient montrer quelques membres comme échantillon.

Quand il est passé à la Cour, et qu'il se voit secrétaire et favori du duc de Lerme, on croit un moment que Gil Blas va s'élever et devenir honnête homme à certains égards ; mais non, il a affaire à des dangers d'une autre sorte, et il y

succombe. Nous n'avons fait que changer d'étage, mais les mobiles, les intérêts, les passions de la coulisse sont toujours les mêmes. Loin de s'améliorer, il arrive, en ce moment d'ivresse, au pire degré de faute où il soit tombé, à l'insensibilité du cœur, à la méconnaissance de sa famille et de ses premiers amis. Le plus haut point de sa prospérité est juste le moment où va commencer, s'il n'y prend garde, sa dépravation véritable. Il lui faut la disgrâce pour se reconnaître, et pour rentrer dans le vrai de son habitude et de sa nature.

Le quatrième volume de *Gil Blas* ne parut qu'en 1735, c'est-à-dire vingt ans après les deux premiers, et onze ans après le troisième. On lit à ce propos, dans un Journal tenu par un curieux du temps, la note suivante, qui nous donne au juste le ton des contemporains sur Le Sage :

« Le Sage, auteur de *Gil Blas*, vient de donner (janvier 1733) la Vie de M. de Beauchêne, capitaine de flibustiers. Ce livre ne saurait être mal écrit, étant de Le Sage ; mais il est aisé de s'apercevoir, par les matières que cet auteur traite depuis quelque temps, qu'il ne travaille que pour vivre, et qu'il n'est plus le maître, par conséquent, de donner à ses ouvrages du temps et de l'application. Il y a six à sept ans que la Ribou (veuve du libraire) lui a avancé cent pistoles sur son quatrième volume de *Gil Blas* qui n'est point encore fini et qui ne le sera pas de sitôt (1). »

(1) *Revue rétrospective* (1836), seconde série, t. V, p. 165.

Ce quatrième volume, dans lequel on voit Gil Blas sortir de la retraite et du port pour se rengager quelque temps à la Cour, n'offre plus les mêmes vicissitudes ni la même rapidité d'aventures que les précédents, mais ne les dépare point. On y trouve un aperçu des goûts littéraires de l'auteur, quand il nous montre son personnage dans la bibliothèque de son château de Lirias (un château en Espagne), prenant surtout plaisir aux livres de morale enjouée, et choisissant pour ses auteurs favoris *Horace*, *Lucien*, *Erasme*.

La théorie littéraire de Le Sage se pourrait extraire au complet de plus d'un passage de *Gil Blas*, et particulièrement des entretiens de celui-ci avec son ami le poète Fabrice Nunez. Fabrice, pour réussir, avait consulté le goût du temps ; il donnait dans le genre de *Gongora*, dans les expressions recherchées, entortillées, le romantisme d'alors. Gil Blas l'en reprend et veut avant tout de la netteté ; il demande qu'un sonnet même soit parfaitement intelligible. Son ami le raille de sa simplicité et lui expose la théorie moderne : « Si ce sonnet n'est guère intelligible, tant mieux, mon ami. Les sonnets, les odes et les autres ouvrages qui veulent du sublime, ne s'accommodent pas du simple et du naturel ; c'est l'obscurité qui en fait tout le mérite ; il suffit que le poète croie s'entendre... »

Nous sommes cinq ou six novateurs hardis qui avons entrepris de changer la langue du blanc au noir ; et nous en viendrons à bout, s'il plaît à Dieu, en dépit de Lope de Véga, de Cervantes... » Sachons bien qu'en écrivant ces choses, Le Sage avait en vue Fontenelle, Montesquieu peut-être, certainement Voltaire, qu'il trouvait trop recherchés et visant à renchérir sur la langue de Racine, de Corneille et des illustres devanciers.

Boileau, on l'a vu, avait peu souri aux débuts de Le Sage. A son tour, Le Sage semble avoir été peu favorable à ce qu'on appelle la grande et haute littérature de son temps, qu'il trouvait guindée. Cette sorte de dissidence, poussée jusqu'à l'aversion, se marque dans tous les actes de sa vie littéraire. Il rompt de bonne heure avec la Comédie-Française, se met en guerre avec elle, avec les comédiens du roi qui représentent le grand genre, la déclamation tragique. Il s'adonne aux petits théâtres, aux théâtres forains, et fait seul ou en société une centaine au moins de petites pièces qui représentent assez bien en germe, ou déjà même au complet, ce que sont aujourd'hui les vaudevilles, les opéras-comiques, nos pièces des *Variétés* et des Boulevards. Il y avait un Désaugiers dans Le Sage.

Il ne veut pas être de l'Académie française ; il résiste à Danchet, son ami, qui veut l'y attirer,

et il se refuse absolument aux sollicitations qui étaient de rigueur alors pour réunir les suffrages.

Il a en aversion les bureaux d'esprits, tel que l'était en son temps le salon de la marquise de Lambert, et, sans parler de sa surdité qui le gêne, il a ses raisons pour cela : « On n'y regarde la meilleure comédie ou *le roman le plus ingénieux et le plus égayé*, remarque-t-il (non sans un petit retour sur lui-même) , que comme une faible production qui ne mérite aucune louange ; au lieu que le moindre ouvrage *sérieux*, une ode, une églogue, un sonnet, y passe pour le plus grand effort de l'esprit humain. » Il est décidément contre les faiseurs d'odes, de tragédies, contre tous les genres officiels et solennels, ces genres *titrés* que le public respecte et honore sur l'étiquette, sans voir qu'il y a souvent infiniment plus d'esprit et de talent dépensé ailleurs. Les auteurs de tragédies et d'odes le lui ont rendu ; Jean-Baptiste Rousseau a passé toutes les bornes quand il a écrit à Brossette : « L'auteur du *Diable boiteux* ne pouvait mieux faire que de s'associer avec les danseurs de corde : son génie est dans sa véritable sphère. Gilles et Fagotin auront là un bon maître : *Apollon* avait un fort mauvais écolier. » Voltaire avait trop d'esprit pour ne pas louer *Gil Blas*, mais il l'a loué le moins possible, et il a mêlé à son éloge une imputation de plagiat inexacte et tout à fait malveil-

lante. D'après les deux mots qu'il laisse échapper à regret sur *Gil Blas*, Voltaire ne paraît pas se douter qu'il sera infiniment plus glorieux bientôt d'avoir fait ce roman-là que le poème de *la Henriade*.

Le Sage était un philosophe pratique ; de bonne heure il aima mieux suivre son inclination et obéir à ses goûts que de se contraindre. Homme de génie, mais indépendant de caractère, il sut, pour être plus libre, renoncer à une part de cette *considération* qu'il lui eût été si facile de se concilier. « On ne vaut dans ce monde que ce qu'on veut valoir », a dit La Bruyère. Le Sage le savait ; mais pour paraître à tous ce qu'il était, il ne consentit jamais à se poser à leurs yeux lui-même. Il avait trop de mépris pour tout ce qu'on cherche à se faire accroire dans le monde les uns aux autres. Dans sa haine du solennel et du faux, il se serait rejeté plutôt du côté du vulgaire et du commun. Il aimait mieux hanter les cafés que les salons. *Plebeius moriar senex !* il semblait s'être appliqué ce mot d'un ancien : Que je rentre en vieillissant dans ces rangs obscurs dont je suis un moment sorti ! Il se replongeait avec plaisir dans la foule, y trouvant une matière toujours neuve à son observation. Il travailla pour la Foire, et sema son sel à pleines mains sur les tréteaux ; il eut cent succès réputés peu honorables. Je viens de lire sa *Foire des Fées*,

son *Monde renversé*, de fort jolies farces vraiment. Cette veine et cette vogue de Le Sage *vaudevilliste* mériteraient bien une étude à part ; car, remarquons-le, ce n'étaient pas seulement les besoins de la vie qui le jetaient là, c'était aussi chez lui attrait et vocation. En faisant parler Arlequin, il ne croyait pas si fort déroger ; il passa même, un instant, d'Arlequin aux marionnettes. Arlequin, marionnettes, acteurs pour acteurs, il était d'avis que tout cela revient au même, et que ce sont toujours les mêmes ficelles.

Si c'est là de la sagesse pratique, on ne saurait disconvenir que le talent perd toujours un peu à ne pas avoir un très haut idéal en vue. Le Sage se ressentit de cet inconvénient : après avoir atteint le point parfait de l'observation dans *le Diable boiteux* et dans *Gil Blas*, le vif du comique dans *Crispin* et dans *Turcaret*, il se relâcha, il se répéta, il baissa un peu, et alla ainsi jusqu'à se permettre des publications finales telles que la *Valise trouvée* et le *Mélange amusant*, qui sont en effet le fond du sac et de la valise.

Qu'on se figure Molière n'ayant pas à côté de lui Boileau pour l'exciter, le gronder, lui conseiller la haute comédie et le *Misanthrope* ; Molière faisant une infinité de *Georges Dandin*, de *Scapin* et de *Pourceaugnac* en diminutif. C'est là le

malheur dont eut à souffrir Le Sage, qui est une sorte de Molière adouci. Il n'eut pas à ses côtés l'Aristarque, et s'abandonna sans réserve aux penchants de sa nature, et aussi au besoin de vivre qui le commandait.

Un esprit qui est aussi peu que possible de la famille de Le Sage, et qui se disait, en souriant, plus platonicien que Platon lui-même, M. Joubert, pensait à ce manque d'idéal chez notre auteur, quand il a laissé tomber ce jugement sévère : « On peut dire des romans de Le Sage qu'ils ont l'air d'avoir été écrits dans un café, par un joueur de dominos, en sortant de la Comédie. » Mais nous touchons là aux antipathies qui séparent nettement deux races d'esprit : ceux qui préfèrent le naturel à tout, même au distingué, et ceux qui préfèrent le délicat à tout, même au naturel.

Le Sage avait soixante-sept ans quand parut le dernier volume de *Gil Blas*. Trois ans après (1738), il donna le *Bachelier de Salamanque*, auquel il tenait beaucoup, dit-on, comme à un fruit de sa vieillesse. Il suivit dans la composition de ce *Bachelier* son procédé ordinaire. Tout en le donnant comme tiré d'un manuscrit espagnol, il y mêla les mœurs françaises, celles de nos petits abbés, classe inconnue en Espagne, et en même temps, pour ce qui est de la description des mœurs du Mexique qu'on trouve

dans la seconde partie du *Bachelier*, il la prit, sans le dire, dans la relation d'un Irlandais, Thomas Gage, qui avait été traduite en français bien des années auparavant. Mais tous ces emprunts, ces pièces de rapport, et les choses qu'il y mêlait de son invention, se fondaient et s'unissaient comme toujours dans le cours d'un récit facile et amusant.

Un autre ouvrage de lui, qui n'était certes pas un des moins bons, ce fut le comédien Montménil, son fils, acteur excellent et que ceux qui l'ont vu proclamaient inimitable. Montménil, qui avait été un moment abbé, mais qui n'avait pu résister à sa vocation, jouait admirablement l'Avocat Patelin, Turcaret; il faisait aussi le marquis dans *Turcaret*, le valet La Branche dans *Crispin*, et en général il excellait dans tous les rôles de valets et de paysans. On peut dire qu'il jouait comme son père écrivait et racontait. Montménil ne faisait que traduire sous une autre forme le même fond comique, le même talent de famille. Le Sage fut quelque temps avant de pardonner à son fils de s'être fait comédien, et comédien surtout à la Comédie-Française, avec laquelle il était en guerre perpétuelle pour son Théâtre de la Foire. Mais, un jour, des amis l'entraînèrent à une représentation de *Turcaret*; il y vit son fils, reconnut deux fois son bien et son ouvrage, pleura de joie et

redevint père. Il le redevint si bien, que la mort de Montménil, qui arriva subitement en 1743, fut la grande affliction de sa vieillesse.

« Le Sage ayant perdu Montménil, étant trop vieux pour travailler, trop haut pour demander, et trop honnête homme pour emprunter, se retira à Boulogne-sur-Mer, chez son fils le chanoine, avec sa femme et sa fille. Il venait presque tous les jours dîner chez moi et m'amusait extrêmement.» C'est l'abbé de Voisenon qui parle; Voisenon était alors grand vicaire de l'évêque de Boulogne. Ce chanoine fils de Le Sage, chez qui son vieux père alla finir ses jours, était un joyeux vivant lui-même : « Il savait imperturbablement tout son Théâtre de la Foire et le chantait encore mieux que la *Préface*. » Ecclésiastique de la force de l'abbé de Voisenon, il eût fait un excellent comédien. Il y eut encore un troisième fils de Le Sage, qui se fit comédien et courut l'Allemagne sous le nom de *Pittenec ;* mais ce dernier ressemblait aux moins bons ouvrages de son père.

Le Sage était sourd, il l'était déjà à l'âge de quarante ans. Cette surdité, qui augmenta avec les années, avait dû contribuer à l'éloigner des cercles du beau monde, mais elle n'avait en rien altéré sa gaieté naturelle. Il était obligé, pour converser, de se servir d'un cornet ; il appelait ce cornet *son bienfaiteur*, en ce qu'il s'en

servait pour communiquer avec les gens d'esprit, et qu'il n'avait qu'à le poser pour ne pas entendre les ennuyeux et les sots (1). Sur la fin de sa vie il n'avait le plein usage de ses facultés que vers le milieu de la journée, et l'on remarquait que son esprit montait et baissait chaque jour avec le soleil. Il mourut à Boulogne, le 17 novembre 1747, dans sa quatre-vingtième année. Le comte de Tressan, alors commandant de la province, se fit un devoir d'assister aux obsèques avec son état-major. La mort remit bientôt Le Sage à son rang, et celui qui n'avait rien été de son vivant, et de qui on ne parlait jamais sans mêler à l'éloge quelque petit mot de doléance et de regret, se trouve aujourd'hui classé sans effort dans la mémoire des hommes, à la suite des Lucien et des Térence, à côté des Fielding et des Goldsmith, au-dessous des Cervantes et des Molière.

Août 1850.

(1) Sa surdité presque complète ne l'avait nullement empêché, durant des années, de suivre la représentation de ses pièces ; il n'en perdait presque rien, et disait même qu'il n'avait jamais mieux jugé du jeu et de l'effet que depuis qu'il n'entendait plus les acteurs. (Diderot, *Lettres sur les Sourds et les Muets.*)

Note. — M. Depping, dans un article du journal *le Temps* (numéro du 29 décembre 1835), a donné, d'après un auteur anglais, quelques détails nouveaux sur Le Sage. Je traduirai ici le passage même de cet auteur anglais, Joseph Spence, qui avait visité Le Sage dans un voyage en France :

« Sa maison est à Paris, dit Spence, dans le faubourg Saint-Jacques, et se trouve ainsi bien exposée à l'air de la campagne. Le jardin se présente de la plus jolie manière que j'aie jamais vue pour un jardin de ville. Il est aussi joli qu'il est petit, et, quand Le Sage est dans le cabinet du fond, il se trouve tout à fait éloigné des bruits de la rue et des interruptions de sa propre famille. Le jardin est seulement de la largeur de la maison, laquelle donne d'abord sur une sorte de terrasse en parterre planté d'une variété de fleurs les plus choisies. On descend de là, par un rang de degrés de chaque côté, dans un berceau. Ce double berceau conduit à deux chambres ou cabinets d'été tout au bout du jardin. Ils sont joints par une galerie ouverte dont le toit est supporté par de petites colonnes, de sorte que notre auteur peut aller de l'une à l'autre toujours à couvert dans les moments où il n'écrit pas. Les berceaux sont couverts de vigne et de chèvrefeuille, et l'intervalle qui les sépare est arrangé en manière de bosquet (*grove-work*). C'est dans le cabinet de droite, en descendant, qu'il a écrit *Gil Blas*, » — ou du moins une partie de *Gil Blas ;* car il est douteux que Le Sage ait occupé durant trente ans la même maison. Si l'imagination de l'auteur anglais n'a pas embelli les lieux, Le Sage avait trouvé dans son faubourg l'ermitage du poète et du philosophe. La petite maison de la haute ville de Boulogne, où il passa ses derniers jours, et que j'ai tant vue et regardée dans mon enfance, était certes moins riante et moins jolie. Voici de lui un mot que cite Spence et qui rentre bien dans la philosophie de *Gil Blas :* quelqu'un faisait de grands récits des doléances qu'on entend perpétuellement en Angleterre, en dépit de tous les droits et les avantages dont on jouit : « Certainement, dit Le Sage, le peuple anglais est le plus malheureux peuple de la terre, avec la liberté, la propriété, et trois repas par jour. »

JUGEMENTS ET TÉMOIGNAGES

SUR

LE SAGE

Il est à remarquer combien les ouvrages qui plaisent et qui réussissent le mieux dans des genres non classés sont lents quelquefois à obtenir une juste estime ; j'entends parler de l'estime écrite et consignée dans des livres sérieux. La réputation de Le Sage était faite auprès du public depuis un quart de siècle, et les éloges auxquels il avait droit et qui étaient dans toutes les bouches, lui étaient encore mesurés avec une sorte de parcimonie par les principaux auteurs du temps. Il semblait que dans leur dignité ils y regardassent à deux fois avant de dire tout le bien qu'ils pensaient du meilleur de nos romans. L'abbé Des Fontaines, il est vrai, en

bon journaliste, avait loué Le Sage pour *tant de romans ingénieux :*

« Vous n'y trouverez, disait-il en appliquant à l'une de ses productions ce qui peut se dire de presque toutes, vous n'y trouverez pas un amas de réflexions subtiles qui suffoquent le lecteur et de tristes analyses de sentiments ; c'est une suite de faits nécessaires, ornés de courtes réflexions nées du sujet : ce sont partout des peintures vraies et des caractères qu'on retrouve parmi les hommes : M. Le Sage ne transporte pas ses lecteurs dans un monde idéal ; il les divertit enfin pour les instruire. »

Voltaire, dans la liste d'écrivains qu'il mit en tête de son *Siècle de Louis XIV*, se borna, pour l'article *Le Sage*, aux quelques lignes suivantes :

« Le Sage, né à Vannes en Basse-Bretagne en 1667 (lisez 1668). Son roman de *Gil Blas* est demeuré, parce qu'il y a du naturel ; il est entièrement pris du roman espagnol intitulé : *La Vida del escudero don Marcos de Obrego*. Mort en 1747. »

L'assertion de Voltaire est inexacte, et l'éloge est réduit au minimum. On s'expliquerait peu cette sévérité et cette malveillance, si l'on n'avait lu le chapitre où Gil Blas, pendant son séjour à Valence, voit jouer une tragédie nouvelle du *poète à la mode*, Don Gabriel Triaquero. Ce chapitre de Le Sage est tout satirique et à l'adresse de Voltaire, qui est évidemment Don Gabriel. Le Sage était un classique du XVII^e^ siècle, peu

favorable aux nouveautés, et probablement il avait, un jour ou l'autre, rencontré le jeune auteur d'*Œdipe* dans la première ivresse de son succès ; lui le plus simple des gens d'esprit, il l'avait trouvé un peu fat et pas assez bon enfant. Voltaire, à son tour, retrouvant Le Sage sur son chemin, prit sa revanche de la satire par un éloge épigrammatique et une assertion mensongère.

Autour de Voltaire, on devait peu louer Le Sage. Marmontel, dans son *Essai sur les Romans*, ne parle de lui qu'avec une sorte de regret et comme incidemment ; le passage est remarquable par son insuffisance :

« Le roman satirique, tel que je le conçois, dit Marmontel, demanderait tantôt la plume de Lucien, de La Bruyère ou d'Hamilton, tantôt celle de Juvénal, je n'ose dire le pinceau de Molière : celui de Le Sage y suffirait avec une étude plus savante des mœurs et une connaissance plus familière et plus intime d'une certaine classe de la société que l'auteur de *Gil Blas* n'avait pas assez observée ou qu'il ne voyait que de loin. Mais du côté sérieux et grave, nul homme n'eût excellé dans ce genre comme Rousseau, l'auteur d'*Émile*, si sa mélancolie lui avait permis de voir le monde tel qu'il est, et qu'il lui eût été possible d'en faire la censure avec une équité rigide, sans prévention et sans humeur. »

Il en résulte qu'avec sa phrase à double tranchant, et sans plus de façon, Marmontel retranche d'un côté l'auteur de *Gil Blas*, et de l'autre celui

de *la Nouvelle Héloïse* : c'est se montrer bien rigoureux. On aura remarqué pourtant cette sorte de reproche qui est fait à Le Sage de n'avoir pas assez vu la bonne compagnie. De loin, le reproche pour nous disparaît. Est-ce donc que les romans de Duclos, de Marivaux, de Crébillon fils, témoignent mieux de ce commerce avec la bonne compagnie ? Gil Blas, à nos yeux, n'est pas l'homme du monde, c'est l'homme même.

La Harpe, si bon critique quand il parle de ce qu'il sait et qu'il ne se laisse pas troubler par la passion, est le premier qui ait convenablement apprécié *Gil Blas* ; la page qu'il lui consacre est digne, par l'aisance et la légèreté, de Le Sage lui-même :

« *Gil Blas*, dit-il, est un chef-d'œuvre : il est du petit nombre des romans qu'on relit toujours avec plaisir ; c'est un tableau moral et animé de la vie humaine ; toutes les conditions y paraissent pour recevoir ou pour donner une leçon. C'est là que l'instruction n'est jamais sans agrément. *Utile dulci* devait être la devise de cet excellent livre, que la bonne plaisanterie assaisonne partout. Plusieurs traits ont passé en proverbes, comme, par exemple, les homélies de l'archevêque de Grenade. L'interrogatoire des domestiques de Samuel Simon est digne de Molière : et quelle sanglante satire de l'Inquisition ! Ailleurs, quelle peinture de l'audience d'un premier commis, de l'impertinence des comédiens, de la vanité d'un parvenu, de la folie d'un poète, de la mollesse des chanoines, de l'intérieur d'une grande maison, du caractère des grands, des mœurs de leurs

domestiques ! C'est l'école du monde que *Gil Blas*. On reproche à l'auteur de n'avoir peint presque jamais que des fripons. Qu'importe, si les portraits sont reconnaissables ? Il a fait d'ailleurs son métier, car le roman et la comédie sont un genre de satire. On lui reproche trop de détails subalternes ; mais ils sont tous vrais, et aucun n'est indifférent. Il n'est point tombé dans cette profusion gratuite de circonstances minutieuses qu'on prend aujourd'hui pour de la vérité, et qui ne signifie rien. On connaît les personnages de *Gil Blas* ; on a vécu avec eux ; on les retrouve à tout moment. Pourquoi ? Parce que, dans la peinture qu'il en fait, il n'y a pas un trait sans dessein et sans effets. Le Sage avait bien de l'esprit, mais il met tant de talent à le cacher, il aime tant à se cacher derrière ses personnages, il s'occupe si peu de lui, qu'il faut avoir de bons yeux pour voir l'auteur dans l'ouvrage et apprécier à la fois l'un et l'autre. »

Justice enfin était rendue à Le Sage. On ne se contentait pas de dire de lui avec l'abbé de Voisenon et avec le public : « Il fit *Gil Blas*, roman qui, par la légèreté et la pureté du style et la finesse de la morale, sera toujours « un monument précieux dans la littérature française ; » on expliquait pourquoi *Gil Blas* était un monument et un chef-d'œuvre. Tous les goûts sans doute n'étaient pas d'accord ; ils ne le sont jamais. Les enthousiastes de la nature comme Diderot s'échauffaient pour *Clarisse* ; les exaltés et les passionnés tenaient pour les romans à la Jean-Jacques ou à la Staël. M. Joubert, un pla-

tonicien délicat et subtil, avait écrit pour lui seul ce mot déjà cité : « On peut dire des romans de Le Sage qu'ils ont l'air « d'avoir été écrits dans un café par un joueur de dominos, en sortant de la Comédie. » Ce n'était là qu'une saillie et une boutade, l'expression d'une extrême délicatesse individuelle poussée jusqu'au raffinement. La majorité des bons esprits n'était pas si dégoûtée. L'Académie française, qui devait des réparations à Le Sage pour n'avoir pas eu l'honneur de le posséder, proposa son Éloge et partagea le prix, en 1822, entre deux discours diversement remarquables, l'un de M. Patin, l'autre de M. Malitourne. Nous extrayons du premier et du plus solide, selon nous, de ces discours, de celui de M. Patin, la page suivante dans laquelle *Gil Blas* est parfaitement caractérisé ; la critique a fait un pas depuis La Harpe, et l'on est venu au fin détail en fait d'analyse et d'anatomie littéraire :

« Au *Diable boiteux* succéda bientôt *Gil Blas*, qui lui est fort supérieur. Il y a, entre ces deux ouvrages, presque toute la distance qui sépare les peintures des moralistes et celles des romanciers. Le sujet est le même dans tous les deux, mais il est autrement présenté : l'observation se revêt dans l'un d'une expression vive et spirituelle ; elle se montre dans l'autre sous une forme toute dramatique : le premier nous offre une galerie de portraits, le second une scène et des acteurs.

« C'est là surtout que Le Sage a fait voir le talent d'animer ses figures, et de leur prêter l'apparence de vie... Je ne sais s'il est arrivé à Le Sage d'être lui-même abusé par son art : mais est-il un seul de ses lecteurs qui n'ait pris quelquefois pour la réalité le tableau qu'il nous en fait dans *Gil Blas* ? Ses personnages nous étaient connus avant qu'il nous les eût montrés, et, depuis, nous les avons bien souvent rencontrés dans le monde. On serait tenté de lui dire ce que disait un poète comique à un critique de l'antiquité : *O vie, et toi, Ménandre, qui de vous deux a imité l'autre ?*

« Chacun des acteurs qui jouent un rôle dans cette *ample comédie* est chargé de nous représenter une classe particulière de la société ; mais le héros de la pièce peut être considéré comme le représentant de l'humanité tout entière. Il ne ressemble guère aux héros de roman, choisis pour la plupart hors de l'ordre commun, et qui s'en distinguent par la nature de leurs sentiments et de leurs aventures. C'est dans la foule et comme au hasard que Le Sage a pris son *Gil Blas* ; il cherche sans cesse à l'y confondre ; il rassemble dans ce personnage les caractères les plus généraux, je dirais presque les plus vulgaires de l'humanité ; il en compose un idéal de faiblesse, d'inconséquence et d'égoïsme, auquel chacun pourrait croire qu'il a fourni quelque trait. Né pour le bien, mais facilement entraîné vers le mal, soit qu'il s'abandonne malgré lui aux penchants vicieux de la nature, soit qu'il imite des travers qu'il condamne le premier chez autrui ; ne se proposant dans ses actions que son avantage personnel, et mêlant ainsi aux meilleurs mouvements les calculs de l'intérêt profitant de l'expérience, qu'il acquiert à ses dépens, pour tromper à son tour les hommes qui

l'ont trompé : se livrant sans trop de scrupule à cette espèce de représailles et quittant volontiers le parti des dupes pour celui des fripons ; capable cependant de repentir et de retour, conservant jusqu'au bout le goût de la probité, et se promettant bien de redevenir honnête homme à la première occasion favorable; tels sont, en abrégé, les sentiments que montre *Gil Blas* dans les différentes situations où il se place, et qui ne sont pas plus romanesques que ne l'est son caractère. Nous le voyons qui s'arrête à l'entrée de la vie, incertain de ce qu'il doit faire : mais le hasard en décide bien plus que la réflexion. Des circonstances fortuites l'engagent dans des routes diverses qu'il abandonne le plus souvent par lassitude et par caprice. Il passe successivement par toutes les épreuves de la vie humaine, par toutes les conditions de la société civile, jusqu'à ce qu'une rencontre heureuse le porte enfin à la fortune, et lui fasse obtenir sans peine et contre son attente ce qu'il a longtemps poursuivi sans succès, ce qui se refuse presque toujours à la persévérance des efforts et à l'éclat du mérite. La prospérité le corrompt, mais la disgrâce l'éclaire et le corrige; désabusé du monde et de ses faux biens, il comprend par expérience que le bonheur est dans une retraite agréable, dans une honnête médiocrité. C'est au milieu des jouissances paisibles de la vie domestique qu'il achève doucement ses jours; plus heureux que la plupart des hommes, qui ne savent pas toujours tirer cette instruction de leur infortune et gagner le port après le naufrage. Voilà l'histoire de *Gil Blas* ; n'est-ce pas la nôtre et celle du grand nombre? N'est-ce pas la vie elle-même, telle que la font, en dépit de la raison, le sort et les passions humaines? »

L'émule de M. Patin, M. Malitourne, nous offrirait dans son Éloge de Le Sage des points de vue analogues, et la page qu'il a donnée sur *Gil Blas* n'ajouterait guère à la précédente.

M. Saint-Marc Girardin, qui, dans ce concours de 1822, n'eut que l'accessit, a publié aussi son Éloge de Le Sage, un peu mince, mais où il y a des aperçus. Il dit, à un endroit, du style de l'auteur:

« Son expression est comme sa pensée, simple et sans affectation; rapide et spirituelle, elle se prête avec souplesse à la gaieté dans les récits, à la satire dans les portraits ; toujours exempt de mauvais goût quoiqu'il fasse souvent parler des Espagnols beaux esprits, Le Sage ne cherche pas les saillies, il les rencontre : enfin, il semble en quelque sorte avoir voulu peindre lui-même son style, lorsque le comte d'Olivarès, après avoir lu un mémoire rédigé par Gil Blas, lui dit : « Santillane, ton style est concis et même élégant : il n'est qu'un peu trop naturel. » Cette simplicité qui pouvait déplaire au comte d'Olivarès, a plu au public qui dans un roman veut que le style, toujours rapide et facile, se prête à l'impatience de sa curiosité. »

Mais le plus autorisé des jugements, celui qui devait compter le plus et rester, est tout naturellement celui de Walter Scott, le rénovateur du genre. Cet aimable génie si ouvert, si bienveillant, si exempt d'envie, ayant à parler de Le Sage dans sa *Biographie des Romanciers célèbres*, l'a fait avec une abondance de cœur, une

richesse de vues, une sympathie d'intelligence telle qu'on ne peut l'attendre que d'une âme fraternelle :

« De tous ceux qui connaissent ce charmant ouvrage, dit-il au sujet de *Gil Blas* en particulier, et qui aiment à se rappeler, comme une des occupations les plus agréables de leur vie, le temps où ils l'ont dévoré pour la première fois, il est peu de lecteurs qui ne reviennent de temps en temps à ce livre immortel avec toute l'ardeur et la vive émotion qu'éveille le souvenir d'un premier amour. Peu importe l'époque où nous nous sommes trouvés pour la première fois sous le charme, que ce soit dans l'enfance, où nous étions surtout amusés par la caverne des voleurs et les autres aventures romanesques de *Gil Blas*, que ce soit plus tard dans l'adolescence, alors que notre ignorance du monde nous empêchait encore de sentir la satire fine et amère cachée dans tant de passages, ou enfin que ce soit lorsque nous étions déjà assez instruits pour comprendre toutes les diverses allusions à l'histoire et aux affaires publiques, ou assez ignorants pour ne point chercher à voir dans le récit autre chose que ce qu'il découvre directement, l'enchanteur n'en exerça pas moins sur nous un pouvoir absolu dans toutes les circonstances. Si Gray a deviné juste en prétendant que rester nonchalamment étendu sur un sofa et lire des romans nouveaux donnait une assez bonne idée des joies du paradis, combien cette béatitude ne serait-elle pas encore augmentée, si le génie de l'homme pouvait enfanter un second *Gil Blas !*

« Le titre d'auteur original de ce délicieux ouvrage a été sottement, je dirais presque avec ingratitude, contesté à Le Sage par ces demi-critiques qui s'imagi-

nent découvrir un plagiat dès qu'ils peuvent apercevoir une espèce de ressemblance entre le plan général d'un bon ouvrage et celui d'un autre de même nature, qui a été traité plus anciennement par un écrivain inférieur. Un des passe-temps favoris de la sottise laborieuse consiste à découvrir de pareilles coïncidences : car elles semblent rabaisser le génie supérieur à l'échelle ordinaire de l'humanité, et par conséquent mettre l'auteur de niveau avec ses critiques. Ce n'est point le simple cadre d'une histoire, ni même l'adoption de détails mis en œuvre par un auteur antérieur, qui constituent le crime littéraire de plagiat...

« Toute la composition de *Gil Blas*, d'un bout à l'autre, me paraît, dans ce qui constitue l'essence d'une œuvre littéraire, tout aussi originale que la lecture en est délicieuse.

« Le héros qui raconte lui-même son histoire avec ses propres réflexions est une conception qui n'a pas encore été égalée dans aucune fable romanesque ; et cependant Gil Blas se montre un personnage si réel que nous ne pouvons nous dépouiller de l'idée que nous lisons le récit de quelqu'un qui a véritablement joué un rôle dans les scènes dont il nous entretient. Gil Blas a toutes les faiblesses et les inconséquences inhérentes à notre nature, et que nous reconnaissons chaque jour en nous ou dans nos amis. Il n'est point par nature un hardi fripon, tel que ceux que les Espagnols ont peints sous les traits de Paolo ou de Guzman, et tel que celui que Le Sage a créé dans Scipion. Gil Blas au contraire est naturellement porté à la vertu ; mais son esprit est par malheur trop facilement séduit pour résister aux tentations du mauvais exemple ou de l'occasion. Il est timide par tempérament, et cependant capable d'une action courageuse ;

rusé et intelligent, mais souvent dupe de sa vanité. Il a assez d'esprit pour nous faire souvent rire avec lui des sottises d'autrui, et assez de faiblesses pour que la plaisanterie retombe souvent sur lui-même. Généreux, bon et humain, il a assez de vertus pour nous forcer à l'aimer ; et, quant au respect, c'est la dernière chose qu'il demande à son lecteur. Gil Blas enfin est le principal acteur d'un théâtre où, quoique remplissant souvent un rôle secondaire, tout ce qu'il nous met sous les yeux reçoit l'empreinte de ses opinions, de ses remarques et de ses sentiments. Nous reconnaissons l'*individualité* de Gil Blas aussi bien dans la caverne des voleurs que dans le palais de l'archevêque de Grenade, dans les bureaux du ministre, et dans toutes les autres scènes à travers lesquelles il sait nous conduire d'une manière si agréable : généralement parlant, ses différentes aventures n'ont entre elles qu'une liaison très légère, ou plutôt elles n'ont qu'un seul rapport, celui d'être arrivées à la même personne. Sous ce point de vue, on peut dire que c'est plutôt un roman de caractère que de situation ; mais, quoiqu'il n'y ait point à proprement parler d'action principale, il y a tant d'intérêt et de vie dans les récits épisodiques que l'ouvrage ne languit pas un seul instant.

« Le fils de l'écuyer des Asturies possède aussi la baguette magique du *Diable boiteux*, et il sait dépouiller les actions humaines du vernis doré qui les recouvre, avec toute la causticité d'Asmodée lui-même. Cependant, malgré toute sa verve de satire, le moraliste a tant de bonhomie et de gaieté, qu'on peut dire de lui comme d'Horace : *circum præcordia ludit*. Tout dans *Gil Blas* respire la bonne humeur et la plus ingénieuse philosophie ; même dans la caverne

des voleurs brillent les éclairs de cet esprit dont Le Sage sait animer toute cette histoire. Cet ouvrage laisse le lecteur content de lui-même et du genre humain ; les fautes de l'homme y paraissent plutôt des faiblesses que des vices, et les malheurs ont toujours un côté si plaisant que nous ne pouvons nous empêcher de rire au moment où ils excitent notre sympathie. Tout est rendu divertissant, même les actions coupables et la juste rétribution qui les suit. Ainsi, par exemple, Gil Blas, au temps de sa prospérité, néglige sa famille et manque indignement à la reconnaissance sacrée qu'un fils doit avoir pour ses parents. Cependant nous sentons que l'intervention de maître Moscade l'épicier, qui vient irriter l'orgueil du *parvenu*, devait si naturellement donner lieu aux conséquences qu'elle produit, que nous continuons à rire avec Gil Blas de lui-même dans la seule circonstance où il donne des marques d'une vraie dépravation de cœur. Ensuite la lapidation qu'il essuie à Oviedo et le désappointement de son ambitieuse espérance d'exciter l'admiration des habitants de sa ville natale, deviennent comme une expiation proportionnée à l'offense. Enfin l'histoire de Gil Blas est conçue et racontée de façon à amuser sans cesse ; l'ouvrage eût gagné peut-être si l'auteur y avait parfois introduit une morale plus mâle et plus sévère. »

Le maître a parlé. Le jugement est porté avec étendue et plénitude, et en dernier ressort. Il n'y a que ce regret de la fin sur une morale plus sévère qui me paraît une légère concession de Walter Scott au public anglais et aux préjugés anglicans. Gil Blas ne pouvait se rattacher à une

morale plus mâle et plus haute sans cesser d'être lui-même.

Charles Nodier, qui par son tour d'esprit indulgent et gracieux semblait si fait pour apprécier *Gil Blas*, a écrit à propos de ce roman une notice (1835) où l'on cherche vainement la jolie page à laquelle on avait droit de s'attendre. Ce ne sont qu'exagérations sur les qualités du style et récriminations déclamatoires contre les critiques espagnols. Passons.

M. Villemain, dans la XI^e^ leçon de son *Tableau du XVIII^e^ Siècle*, a parlé de Le Sage comme il le sait faire, en le replaçant au milieu des écrivains de son moment littéraire et de sa nuance. Cet ingénieux chapitre est plutôt un composé de tout ce qui a été dit sur Le Sage et sur *Gil Blas* qu'un nouveau témoignage directement apporté par l'élégant critique. Aussi serait-il difficile d'en extraire un jugement complet qui se détache : c'est une suite de méandres et de sinuosités agréables et fuyantes. Revenant sur l'accusation de plagiat qu'on a suscitée contre Le Sage, et après l'avoir réfutée à sa manière, M. Villemain ajoute :

« Ce n'est pas que dans cette affaire nous prétendions tout à fait nier la dette envers l'Espagne ; mais elle est autre qu'on ne le dit. Notre *Gil Blas* n'est pas volé, quoi qu'en aient dit le Père Isla, et tout récemment le docte Llorente. Il n'y a pas eu de manuscrit

mystérieux trouvé par Le Sage et caché pour tout le monde ; mais nul doute que Le Sage n'ait habilement recueilli cette plaisanterie sensée, cette philosophie grave avec douceur, maligne avec enjouement, qui brille dans Cervantes et dans Cuevedo, et dont quelques traits heureux se rencontrent toujours dans les moralistes et les conteurs espagnols. A cette imitation générale et libre, Le Sage mêle le goût de la meilleure antiquité : il est, pour le style, l'élève de Térence et d'Horace. »

Le Sage a pris bien autre chose que le sel et l'esprit des auteurs espagnols ; il ne s'est jamais fait faute de leur emprunter des idées, des histoires, des lambeaux, tout ce qui était à sa convenance, comme M. Ticknor l'a péremptoirement démontré (1). Il n'est pas d'auteur qui ait eu moins de scrupule à cet égard et qui en ait agi avec moins de cérémonie que Le Sage. Il justifie tout à fait la spirituelle définition que donnait un jour M. de Maurepas : « Un auteur est un homme qui prend dans les livres tout ce qui lui passe par la tête. » Cela n'ôte rien à ses mérites ; mais il faut être vrai avant tout et sortir une bonne fois, à son sujet, du lieu commun national et patriotique. Ne soyons pas pour lui plus fiers que lui-même : Gil Blas n'avait pas le point d'honneur si haut placé.

(1) Voir notamment au t. III, p. 70, de son *Histoire de la Littérature espagnole*.

M. Villemain dit encore, après avoir parlé du *Diable boiteux* :

« Mais ce ne sont là que des notes, et l'*album* de voyage du grand peintre de la vie humaine. C'est dans *Gil Blas* qu'il l'a décrite par une fiction fort simple, celle d'un spectateur qui s'est mêlé à tout, a passé par toutes les conditions, depuis celle de valet jusqu'à celle de premier commis et de sous-ministre, et a fait connaissance avec tous les vices, tous les travers, tous les ridicules, par l'exemple d'autrui, et souvent par le sien. Cette forme a été partout imitée. On a fait le *Gil Blas* de chaque pays ; et le meilleur livre que nous ayons sur l'Orient, l'*Anastase* de M. Hope, est une espèce de *Gil Blas*, racontant par quelle succession d'aventures il a tour à tour essayé toutes les conditions de la vie grecque et musulmane. Mais, en Orient, cette variété de tableaux ne peut naître que d'une foule de vicissitudes violentes et romanesques : dans notre civilisation paisible, c'est une suite d'événements fort simples qui nous montrent la société sous tous les points de vue. Aucun incident pris à part n'est rare ni singulier. Quant au personnage principal, comme acteur et comme témoin, il est également tiré de *la moyenne* de l'humanité. Il n'a ni vertus ni talents extraordinaires.

> . . . . . Quemvis media erue turba,
> Aut ab avaritia, aut miser ambitione laborat.
> Nam vitiis nemo sine nascitur; optimus ille est
> Qui minimis urgetur. . . . . .

« Aussi le tout est conté d'un ton si simple et si vrai, qu'après avoir lu le livre, on connaît et parfois dans le monde on retrouve les personnages. »

M. Nisard, le dernier en date qui ait traité de l'histoire littéraire du XVIII[e] siècle, a consacré un chapitre essentiel à *Gil Blas* et à Le Sage qu'il a, on ne sait trop pourquoi, rattaché et comme enchaîné à Rollin. C'est un parallèle de parti pris et tout systématique. Quel rapport y a-t-il en effet entre l'honnête recteur de l'Université, mi-partie confit en Quintilien, mi-partie en Port-Royal et en Saint-Médard, historien crédule à tous les contes de nourrice, le plus court de vue des bons esprits, et le romancier avisé et clairvoyant qui a le mieux tenu le fil des mobiles humains et montré le miroir de la vie ? Il est vrai que l'un et l'autre ont écrit purement en français; mais le tour même de leur style diffère. Au sortir de ce malencontreux enchevêtrement de noms, l'ingénieux critique reprend ses avantages et, revenant sur cette qualification de caractère *moyen*, de *moyenne de l'humanité*, qui a été attribuée à *Gil Blas*, il la commente en cette sorte :

« S'il est vrai que le roman de Le Sage soit le tableau de la vie humaine, le héros doit être un personnage moyen, touchant par son caractère à tous les caractères, les saints et les coquins exceptés, par sa condition à toutes les conditions, ni bon ni méchant, quoique plus loin de la méchanceté que de la bonté, et, pour dernier trait moyen, ayant sa fortune à faire. Tel est *Gil Blas*.

« Il a sa fortune à faire; dirai-je que c'est là le premier de ses défauts ? On fait sa fortune de deux façons, ou

par un état, ou par la domesticité chez les puissants. Le travail pour parvenir par un état est sain ; non que l'état fasse toujours l'honnête homme, mais il y sert. Quand on se met dans la domesticité des puissants, on n'est pas libre de choisir les services qu'on leur rend, et la fidélité même dégrade. Pour un qu'on servira dans ses bonnes qualités, combien dont il faudra servir les vices ! Et comment être le complaisant des vices d'un maître sans en devenir le complice ? C'est en faisant comme le maître que le serviteur se met à l'aise sur les scrupules de sa conscience ou de son éducation ; pour n'avoir plus à rougir, il se hâte de se corrompre.

« C'est ce qui arrive à Gil Blas. Ses vices lui viennent de ses maîtres. Il ne les a pas naturellement, il les revêt ; et, quoiqu'on voulût le trouver un peu plus emprunté sous cette livrée, on espère et l'on prévoit qu'il la quittera.

« Le plus mauvais temps de Gil Blas est celui qu'il passe à la Cour. C'est qu'il y sert la pire espèce de maîtres, les courtisans, qui vivent de la faveur et des abus. Aussi est-il de la pire espèce de valets, les valets d'un courtisan. Il imite tous les vices du lieu ; il vend les grâces ; il oublie ses amis ; il désavoue ses parents ; il est vénal et ingrat. Pourtant, même à ce moment de sa vie, il ne sort pas du caractère moyen. Il vaut mieux que ce qu'il fait, et la faiblesse qui le fait succomber est d'une âme tout aussi docile aux impressions du bien qu'à celles du mal. Il est entraîné, il n'est pas passionné. Ses vices ne prennent pas racine en lui, et ses mœurs se corrompent sans que sa nature change. Aussi continuons-nous à le tenir pour un des nôtres, même à son pire moment, par la certitude que son naturel finira par l'emporter sur ses mœurs.

« Il l'emporte en effet. Insensiblement Gil Blas

devient meilleur. Il retrouve ses parents, et il leur vient en aide. Il redescend vers les obscurs amis de sa jeunesse ; il rend service à ses bienfaiteurs. Les premières faveurs de la fortune l'avaient gâté ; les dernières l'améliorent, parce qu'elles sont le juste prix de son mérite. Favori, il avait vendu les grâces ; serviteur utile et capable, il partage avec ses amis la récompense de son travail. Il finit en homme de bien. Il n'y avait pas de risque que l'honnête homme qui a écrit *Gil Blas* se fût donné le bizarre plaisir de vivre pendant vingt années en tête à tête avec un fripon.

« Cette honnête fin de Gil Blas est une vérité du cœur humain. Ainsi s'améliorent, en s'avançant dans la vie, les caractères moyens. Leur volonté n'en a peut-être pas tout le mérite. Le temps, qui nous ôte nos passions ou rend ridicules celles qu'il nous laisse, qui nous apprend notre mesure par nos disgrâces, qui nous classe en dépit de notre prétention à rester déclassés pour continuer d'être ambitieux, le temps est pour beaucoup dans ce retour à l'honnêteté. Mais enfin, on y arrive... »

On ne saurait chercher plus de raisons aux choses les plus simples, ni se mettre plus en frais pour les trouver ; rien n'est omis, tout est scruté et imputé à intention. Mais ne vous apercevez-vous pas qu'à propos de *Gil Blas* nous avons parcouru tous les tons et les degrés de la critique française, depuis la touche légère et un peu superficielle du commencement jusqu'à l'ingénieux si étudié de la fin ? Le cercle est accompli. On ne faisait que glisser d'abord : on appuie en

terminant. Si Le Sage avait à se prononcer entre tant de critiques qui le célèbrent à l'envi, son choix serait encore, j'imagine, pour ceux qui, en le louant, ont gardé le plus de son naturel et de sa facilité.

CRISPIN RIVAL DE SON MAÎTRE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

1707

PERSONNAGES

M. ORONTE, bourgeois de Paris.
M^me^ ORONTE, sa femme.
ANGÉLIQUE, leur fille, promise à Damis.
VALÈRE, amant d'Angélique.
M. ORGON, père de Damis.
LISETTE, suivante d'Angélique.
CRISPIN, valet de Valère.
LA BRANCHE, valet de Damis.

La scène est à Paris.

CRISPIN RIVAL DE SON MAÎTRE

COMÉDIE EN UN ACTE

1707

SCÈNE PREMIERE

VALÈRE, CRISPIN

VALÈRE

Ah ! te voilà, bourreau !

CRISPIN

Parlons sans emportement.

VALÈRE

Coquin !

CRISPIN

Laissons là, je vous prie, nos qualités... De quoi vous plaignez-vous ?

VALÈRE

De quoi je me plains, traître ! Tu m'avais demandé congé pour huit jours, et il y a plus d'un mois que je ne t'ai vu. Est-ce ainsi qu'un valet doit servir ?

CRISPIN

Parbleu ! monsieur, je vous sers comme vous me payez. Il me semble que l'un n'a pas plus de sujet de se plaindre que l'autre.

VALÈRE

Je voudrais bien savoir d'où tu peux venir.

CRISPIN

Je viens de travailler à ma fortune. J'ai été en Touraine, avec un chevalier de mes amis, faire une petite expédition.

VALÈRE

Quelle expédition ?

CRISPIN

Lever un droit qu'il s'est acquis sur les gens de province par sa manière de jouer.

VALÈRE

Tu viens donc fort à propos; car je n'ai point d'argent, et tu dois être en état de m'en prêter.

CRISPIN

Non, monsieur. Nous n'avons pas fait une heureuse pêche. Le poisson a vu l'hameçon; il n'a point voulu mordre à l'appât.

VALÈRE

Le bon fonds de garçon que voilà ! Écoute, Crispin, je veux bien te pardonner le passé; j'ai besoin de ton industrie.

CRISPIN

Quelle clémence !

VALÈRE

Je suis dans un grand embarras.

CRISPIN

Vos créanciers s'impatientent-ils ? Ce gros marchand, à qui vous avez fait un billet de neuf cents francs pour trente pistoles d'étoffe qu'il vous a fournie, aurait-il obtenu sentence contre vous ?

VALÈRE

Non.

CRISPIN

Ah ! j'entends. Cette généreuse marquise qui alla elle-même payer votre tailleur, qui vous avait fait assigner, a découvert que nous agissions de concert avec lui.

VALÈRE

Ce n'est point cela, Crispin : je suis devenu amoureux.

CRISPIN

Oh ! oh !... Et de qui, par aventure ?

VALÈRE

D'Angélique, fille unique de M. Oronte.

CRISPIN

Je la connais de vue. Peste ! la jolie figure ! Son père, si je ne me trompe, est un bourgeois qui demeure en ce logis, et qui est très riche ?

VALÈRE

Oui; il a trois grandes maisons dans les plus beaux quartiers de Paris.

CRISPIN

L'adorable personne qu'Angélique !

VALÈRE

De plus, il passe pour avoir de l'argent comptant.

CRISPIN

Je connais tout l'excès de votre amour !... Mais où en êtes-vous avec la petite fille ? Elle sait vos sentiments ?

VALÈRE

Depuis huit jours que j'ai un libre accès chez son père, j'ai si bien fait qu'elle me voit d'un œil favorable; mais Lisette, sa femme de chambre, m'apprit hier une nouvelle qui me met au désespoir.

CRISPIN

Et que vous a-t-elle dit, cette désespérante Lisette ?

VALÈRE

Que j'ai un rival; que M. Oronte a donné sa parole à un jeune homme de province qui doit incessamment arriver à Paris pour épouser Angélique.

CRISPIN

Et qui est ce rival ?

VALÈRE

C'est ce que je ne sais point encore. On appe'a

Lisette dans le temps qu'elle me disait cette fâcheuse nouvelle, et je fus obligé de me retirer sans apprendre son nom.

CRISPIN

Nous avons bien la mine de n'être pas sitôt propriétaires des trois belles maisons de M. Oronte.

VALÈRE

Va trouver Lisette de ma part. Parle-lui; après cela nous prendrons nos mesures.

CRISPIN

Laissez-moi faire.

VALÈRE

Je vais t'attendre au logis. (Il sort.)

SCÈNE II

CRISPIN

Que je suis las d'être valet!... Ah! Crispin! c'est ta faute! Tu as toujours donné dans la bagatelle; tu devrais présentement briller dans la finance... Avec l'esprit que j'ai, morbleu! j'aurais déjà fait plus d'une banqueroute.

SCÈNE III

LA BRANCHE, CRISPIN

LA BRANCHE, à part.

N'est-ce pas là Crispin ?

CRISPIN, à part.

Est-ce La Branche que je vois ?

LA BRANCHE, à part.

C'est Crispin, c'est lui-même.

CRISPIN, à part.

C'est La Branche, ou je meure !... (A La Branche.) L'heureuse rencontre !... Que je t'embrasse, mon cher !... (Ils s'embrassent.) Franchement, ne te voyant plus paraître à Paris, je craignais que quelque arrêt de la cour ne t'en eût éloigné.

LA BRANCHE

Ma foi ! mon ami, je l'ai échappé belle depuis que je ne t'ai vu. On m'a voulu donner de l'occupation sur mer; j'ai pensé être du dernier détachement de la Tournelle.

CRISPIN

Tudieu !... Qu'avais-tu donc fait ?

LA BRANCHE

Une nuit, je m'avisai d'arrêter, dans une rue détournée, un marchand étranger, pour lui demander, par curiosité, des nouvelles de son pays. Comme il n'entendait pas le français, il crut que je lui demandais la bourse. Il crie au voleur. Le guet vient : on me prend pour un fripon ; on me mène au Châtelet. J'y ai demeuré sept semaines.

CRISPIN

Sept semaines !

LA BRANCHE

J'y aurais demeuré bien davantage sans la nièce d'une revendeuse à la toilette.

CRISPIN

Est-il vrai ?

LA BRANCHE

On était furieusement prévenu contre moi ! Mais cette bonne amie se donna tant de mouvement, qu'elle fit connaître mon innocence.

CRISPIN

Il est bon d'avoir de puissants amis.

LA BRANCHE

Cette aventure m'a fait faire des réflexions.

CRISPIN

Je le crois. Tu n'es plus curieux de savoir des nouvelles des pays étrangers ?

LA BRANCHE

Non, ventrebleu ! Je me suis remis dans le service... Et toi, Crispin, travailles-tu toujours ?

CRISPIN

Non, je suis comme toi, un fripon honoraire. Je suis rentré dans le service aussi; mais je sers un maître sans bien, ce qui suppose un valet sans gages. Je ne suis pas trop content de ma condition.

LA BRANCHE

Je le suis assez de la mienne, moi. Je demeure à Chartres; j'y sers un jeune homme appelé Damis. C'est un aimable garçon : il aime le jeu, le vin, les femmes : c'est un homme universel. Nous faisons ensemble toutes sortes de débauches. Cela m'amuse; cela me détourne de mal faire.

CRISPIN

L'innocente vie !

LA BRANCHE

N'est-il pas vrai ?

CRISPIN

Assurément. Mais, dis-moi, La Branche, qu'es-tu venu faire à Paris ? Où vas-tu ?

LA BRANCHE, lui montrant la maison de M. Oronte.

Je vais dans cette maison.

CRISPIN

Chez M. Oronte ?

LA BRANCHE

Sa fille est promise à Damis.

CRISPIN

Angélique est promise à ton maître ?

LA BRANCHE

M. Orgon, père de Damis, était à Paris il y a quinze jours ; j'y étais avec lui. Nous allâmes voir M. Oronte, qui est un de ses anciens amis, et ils arrêtèrent entre eux ce mariage.

CRISPIN

C'est donc une affaire résolue ?

LA BRANCHE

Oui, le contrat est déjà signé des deux pères et de Mme Oronte. La dot, qui est de vingt mille écus en argent comptant, est toute prête : on n'attend que l'arrivée de Damis pour terminer la chose.

CRISPIN

Ah ! parbleu ! cela étant, Valère, mon maître, n'a donc qu'à chercher fortune ailleurs.

LA BRANCHE

Quoi ! ton maître... ?

CRISPIN, l'interrompant.

Il est amoureux de cette même Angélique ; mais puisque Damis...

LA BRANCHE, l'interrompant aussi.

Oh ! Damis n'épousera point Angélique ; il y a une petite difficulté.

CRISPIN

Eh ! quelle ?

LA BRANCHE

Pendant que son père le mariait ici, il s'est marié à Chartres, lui.

CRISPIN

Comment donc ?

LA BRANCHE

Il aimait une jeune personne, avec qui il avait fait les choses de manière qu'au retour du bonhomme Orgon, il s'est fait en secret une assemblée de parents. La fille est de condition ; Damis a été obligé de l'épouser.

CRISPIN

Oh ! cela change la thèse.

LA BRANCHE

J'ai trouvé les habits de noces de mon maître tout faits. J'ai ordre de les emporter à Chartres, aussitôt que j'aurai vu M. et M^me^ Oronte, et retiré la parole de M. Orgon.

CRISPIN

Retirer la parole de M. Orgon ?

LA BRANCHE

C'est ce qui m'amène à Paris... (Voulant s'éloigner pour entrer chez M. Oronte.) Sans adieu, Crispin. Nous nous reverrons.

CRISPIN, le retenant.

Attends, La Branche ; attends, mon enfant. Il me vient une idée... Dis-moi un peu : ton maître est-il connu de M. Oronte ?

LA BRANCHE

Ils ne se sont jamais vus.

CRISPIN

Ventrebleu ! si tu voulais, il y aurait un beau coup à faire... Mais, après ton aventure du Châtelet, je crains que tu ne manques de courage.

LA BRANCHE

Non, non : tu n'as qu'à dire. Une tempête essuyée n'empêche point un bon matelot de se remettre en mer. Parle ; de quoi s'agit-il ? Est-ce que tu voudrais faire passer ton maître pour Damis, et lui faire épouser...

CRISPIN, l'interrompant.

Mon maître ? Fi donc ! voilà un plaisant gueux pour une fille comme Angélique ! Je lui destine un meilleur parti.

LA BRANCHE

Qui donc ?

CRISPIN

Moi.

LA BRANCHE

Malepeste ! tu as raison ; cela n'est pas mal imaginé, au moins !

CRISPIN

Je suis aussi amoureux d'elle.

LA BRANCHE

J'approuve ton amour.

CRISPIN

Je prendrai le nom de Damis.

LA BRANCHE

C'est bien dit.

CRISPIN

J'épouserai Angélique.

LA BRANCHE

J'y consens.

CRISPIN

Je toucherai la dot.

LA BRANCHE

Fort bien.

CRISPIN

Et je disparaîtrai avant qu'on en vienne aux éclaircissements.

LA BRANCHE

Expliquons-nous mieux sur cet article.

CRISPIN

Pourquoi ?

LA BRANCHE

Tu parles de disparaître avec la dot, sans faire mention de moi. Il y a quelque chose à corriger dans ce plan-là.

CRISPIN

Oh ! nous disparaîtrons ensemble.

LA BRANCHE

A cette condition-là, je te sers de croupier... Le

coup, je l'avoue, est un peu hardi ; mais mon audace se réveille, et je sens que je suis né pour les grandes choses... Où irons-nous cacher la dot ?

CRISPIN

Dans le fond de quelque province éloignée.

LA BRANCHE

Je crois qu'elle sera mieux hors du royaume. Qu'en dis-tu ?

CRISPIN

C'est ce que nous verrons. Apprends-moi de quel caractère est M. Oronte.

LA BRANCHE

C'est un bourgeois fort simple, un petit génie.

CRISPIN

Et M^me^ Oronte ?

LA BRANCHE

Une femme de vingt-cinq à soixante ans ; une femme qui s'aime, et qui est d'un esprit tellement incertain, qu'elle croit dans le même moment le pour et le contre.

CRISPIN

Cela suffit. Il faut à présent emprunter des habits pour...

LA BRANCHE, l'interrompant.

Tu peux te servir de ceux de mon maître... (Examinant la taille de Crispin.) Oui, justement, tu es à peu près de sa taille.

CRISPIN

Peste ! il n'est pas mal fait.

LA BRANCHE

Je vois sortir quelqu'un de chez M. Oronte... Allons dans mon auberge concerter l'exécution de notre entreprise.

CRISPIN

Il faut auparavant que je coure au logis parler à Valère, et que je l'engage, par une fausse confidence, à ne point venir de quelques jours chez M. Oronte. Je t'aurai bientôt rejoint. (Il s'en va d'un côté, et La Branche de l'autre.)

SCÈNE IV

ANGÉLIQUE, LISETTE

ANGÉLIQUE

Oui, Lisette, depuis que Valère m'a découvert sa passion, un secret chagrin me dévore, et je sens que, si j'épouse Damis, il m'en coûtera le repos de ma vie.

LISETTE

Voilà un dangereux homme que ce Valère !

ANGÉLIQUE

Que je suis malheureuse !... Entre dans ma situa-

tion, Lisette. Que dois-je faire ? Conseille-moi, je t'en conjure.

LISETTE

Quel conseil pouvez-vous attendre de moi ?

ANGÉLIQUE

Celui que t'inspirera l'intérêt que tu prends à ce qui me touche.

LISETTE

On ne peut vous donner que deux sortes de conseils, l'un d'oublier Valère, et l'autre de vous raidir contre l'autorité paternelle. Vous avez trop d'amour pour suivre le premier ; j'ai la conscience trop délicate pour vous donner le second. Cela est embarrassant, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE

Ah ! Lisette, tu me désespères.

LISETTE

Attendez... Il me semble pourtant que l'on peut concilier votre amour et ma conscience... Oui, allons trouver votre mère.

ANGÉLIQUE

Que lui dire ?

LISETTE

Avouons-lui tout. Elle aime qu'on la flatte, qu'on la caresse ; flattons-la, caressons-la. Dans le fond, elle a de l'amitié pour vous, et elle obligera peut-être M. Oronte à retirer sa parole.

ANGÉLIQUE

Tu as raison, Lisette ; mais je crains... (Elle hésite.)

LISETTE

Quoi ?

ANGÉLIQUE

Tu connais ma mère : son esprit a si peu de fermeté !

LISETTE

Il est vrai qu'elle est toujours du sentiment de celui qui lui parle le dernier. N'importe, ne laissons pas de l'attirer dans notre parti... (Voyant approcher Mme Oronte.) Mais je la vois... Retirez-vous pour un moment ; vous reviendrez quand je vous en ferai signe. (Angélique se retire au fond du théâtre.)

SCÈNE V

Mme ORONTE, ANGÉLIQUE, dans le fond : LISETTE

LISETTE, à part, sans faire semblant de voir Mme Oronte.

Il faut convenir que Mme Oronte est une des plus aimables femmes de Paris.

Mme ORONTE

Vous êtes flatteuse, Lisette !

LISETTE, avec une feinte surprise.

Ah ! madame, je ne vous voyais pas... Ces paroles que vous venez d'entendre sont la suite d'un entretien que je viens d'avoir avec mademoiselle Angélique, au sujet de son mariage. « Vous avez, lui disais-je, la

« plus judicieuse de toutes les mères, la plus raison-
« nable. »

Mme ORONTE

Effectivement, Lisette, je ne ressemble guère aux autres femmes; c'est toujours la raison qui me détermine.

LISETTE

Sans doute.

Mme ORONTE

Je n'ai ni entêtement ni caprice.

LISETTE

Et, avec cela, vous êtes la meilleure mère du monde. Je mets en fait que si votre fille avait de la répugnance à épouser Damis, vous ne voudriez pas contraindre là-dessus son inclination.

Mme ORONTE

Moi, la contraindre ! moi, gêner ma fille ! A Dieu ne plaise que je fasse la moindre violence à ses sentiments ! Dites-moi, Lisette, aurait-elle de l'aversion pour Damis ?

LISETTE

Eh ! mais... (Elle hésite.)

Mme ORONTE

Ne me cachez rien.

LISETTE

Puisque vous voulez savoir les choses, madame, je vous dirai qu'elle a de la répugnance pour ce mariage.

Mme ORONTE

Elle a peut-être une passion dans le cœur ?

LISETTE

Oh ! madame, c'est la règle. Quand une fille a de l'aversion pour un homme qu'on lui destine pour mari, cela suppose toujours qu'elle a de l'inclination pour un autre. Vous m'avez dit, par exemple, que vous haïssiez M. Oronte, la première fois qu'on vous le proposa, parce que vous aimiez un officier qui mourut au siège de Candie.

Mme ORONTE

Il est vrai ; et si ce pauvre garçon ne fût pas mort, je n'aurais jamais épousé M. Oronte.

LISETTE

Eh bien ! madame, mademoiselle votre fille est dans la même disposition où vous étiez avant le siège de Candie.

Mme ORONTE

Eh ! qui est donc le cavalier qui a trouvé le secret de lui plaire ?

LISETTE

C'est ce jeune gentilhomme qui vient jouer chez vous depuis quelques jours.

Mme ORONTE

Qui ? Valère ?

LISETTE

Lui-même.

Mme ORONTE

A propos, vous m'en faites souvenir : il nous regardait hier, Angélique et moi, avec des yeux si passionnés... Êtes-vous bien assurée, Lisette, que c'est de ma fille qu'il est amoureux ?

LISETTE, faisant signe à Angélique de s'approcher.

Oui, madame ; il me l'a dit lui-même, et il m'a chargée de vous prier de sa part de trouver bon qu'il vienne vous en faire la demande.

ANGÉLIQUE, s'approchant, à Mme Oronte.

Pardonnez, madame, si mes sentiments ne sont pas conformes aux vôtres ; mais vous savez...

Mme ORONTE, l'interrompant.

Je sais bien qu'une fille ne règle pas toujours les mouvements de son cœur sur les vues de ses parents : mais je suis tendre, je suis bonne ; j'entre dans vos peines ; en un mot, j'agrée la recherche de Valère.

ANGÉLIQUE

Je ne puis vous exprimer, madame, tout le ressentiment que j'ai de vos bontés.

LISETTE, à Mme Oronte.

Ce n'est pas assez, madame. M. Oronte est un petit opiniâtre : si vous ne soutenez pas avec vigueur...

Mme ORONTE, l'interrompant.

Oh ! n'ayez point d'inquiétude là-dessus ; je prends Valère sous ma protection : ma fille n'aura point d'autre époux que lui ; c'est moi qui vous le dis... (Apercevant M. Oronte.) Mon mari vient. Vous allez voir de quel ton je vais lui parler.

SCÈNE VI

M. ORONTE, Mme ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE

Mme ORONTE, à son mari.

Vous venez fort à propos, monsieur : j'ai à vous dire que je ne suis plus dans le dessein de marier ma fille avec Damis.

M. ORONTE

Ah ! ah ! Peut-on savoir, madame, pourquoi vous avez changé de résolution ?

Mme ORONTE

C'est qu'il se présente un meilleur parti pour Angélique. Valère la demande. Il n'est pas, à la vérité, si riche que Damis ; mais il est gentilhomme, et, en faveur de sa noblesse, nous devons lui passer son peu de bien.

LISETTE, bas.

Bon !

M. ORONTE, à sa femme.

J'estime Valère, et, sans faire attention à son peu de bien, je lui donnerais très volontiers ma fille, si je le pouvais avec honneur ; mais cela ne se peut pas, madame.

Mme ORONTE

D'où vient, monsieur ?

M. ORONTE

D'où vient? Voulez-vous que nous manquions de parole à M. Orgon, notre ancien ami ? Avez-vous quelque sujet de vous plaindre de lui ?

Mme ORONTE

Non.

LISETTE, bas, à Mme Oronte.

Courage ! ne mollissez point.

M. ORONTE, à sa femme.

Pourquoi donc lui faire un pareil affront ? Songez que le contrat est signé, que tous les préparatifs sont faits, et que nous n'attendons que Damis. La chose n'est-elle pas trop avancée pour s'en dédire ?

Mme ORONTE

Effectivement, je n'avais pas fait toutes ces réflexions.

LISETTE, à part.

Adieu ! La girouette va tourner.

M. ORONTE, à sa femme.

Vous êtes trop raisonnable, madame, pour vouloir vous opposer à ce mariage.

Mme ORONTE

Oh ! je ne m'y oppose pas.

LISETTE, à part.

Mort de ma vie ! Est-ce là une femme ? Elle ne contredit point.

Mme ORONTE

Vous le voyez, Lisette, j'ai fait ce que j'ai pu pour Valère.

LISETTE, ironiquement.

Oui, vraiment; voilà un amant bien protégé !

M. ORONTE, voyant paraître La Branche.

J'aperçois le valet de Damis.

SCÈNE VII

LA BRANCHE, M. ORONTE, Mme ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE

LA BRANCHE

Très humble serviteur à monsieur et madame Oronte... (A Angélique.) Serviteur très humble à mademoiselle Angélique... (A Lisette.) Bonjour, Lisette.

M. ORONTE

Eh bien ! La Branche, quelle nouvelle ?

LA BRANCHE

M. Damis, votre gendre et mon maître, vient d'arriver de Chartres. Il marche sur mes pas; j'ai pris les devants pour vous en avertir.

ANGÉLIQUE, à part.

O ciel !

M. ORONTE, à La Branche.

Je l'attendais avec impatience... Mais pourquoi n'est-il pas venu tout droit chez moi ? Dans les termes où nous en sommes, doit-il faire ces façons-là ?

LA BRANCHE

Oh ! monsieur, il sait trop bien vivre pour en user si familièrement avec vous. C'est le garçon de France qui a les meilleures manières : quoique je sois son valet, je n'en puis dire que du bien.

Mme ORONTE

Est-il poli ? est-il sage ?

LA BRANCHE

S'il est sage, madame ! Il a été élevé avec la plus brillante jeunesse de Paris. Tudieu ! c'est une tête bien sensée.

M. ORONTE

Et M. Orgon n'est-il pas avec lui ?

LA BRANCHE

Non, monsieur. De vives atteintes de goutte l'ont empêché de se mettre en chemin.

M. ORONTE

Le pauvre bonhomme !

LA BRANCHE

Cela l'a pris subitement la veille de notre départ. Voici une lettre qu'il vous écrit. (Il tire une lettre de sa poche, et la donne à M. Oronte.)

M. ORONTE, prenant la lettre, et en lisant le dessus.

« A monsieur Craquet, médecin, dans la rue du Sépulcre. »

LA BRANCHE, reprenant la lettre.

Ce n'est point cela, monsieur.

M. ORONTE, riant.

Voilà un médecin qui loge dans le quartier de ses malades.

LA BRANCHE, tirant plusieurs lettres de sa poche, et en lisant les adresses.

J'ai plusieurs lettres que je me suis chargé de rendre à leurs adresses... Voyons celle-ci... (Il lit.) « A « monsieur Bredouillet, avocat au parlement, rue des « Mauvaises-Paroles... » Ce n'est point encore cela ; passons à l'autre... (Il lit.) « A monsieur Gourmandin, « chanoine de... » Ouais ! je ne trouverai point celle que je cherche... ! (Il lit.) « A monsieur Oronte... » Ah ! voici la lettre de M. Orgon... Il donne cette dernière lettre à M. Oronte). Il l'a écrite d'une main si tremblante que vous n'en reconnaîtrez pas l'écriture.

M. ORONTE

En effet, elle n'est pas reconnaissable.

LA BRANCHE

La goutte est un terrible mal !... Le ciel vous en veuille préserver, aussi bien que madame Oronte, mademoiselle Angélique, Lisette, et toute la compagnie.

M. ORONTE, lisant la lettre.

« Je me disposais à partir avec Damis ; mais la « goutte m'en a empêché ; néanmoins, comme ma

« présence n'est point absolument nécessaire à Paris, « je n'ai pas voulu que mon indisposition retardât un « mariage qui fait ma plus chère envie et toute la con- « solation de ma vieillesse. Je vous envoie mon fils : « servez-lui de père, comme à votre fille. Je trouverai « bon ce que vous ferez.

« De Chartres.

« Votre affectionné serviteur,

« ORGON. »

(Après avoir lu.) Que je le plains ! (Voyant paraître Crispin, vêtu des habits de Damis.) Mais, qui est ce jeune homme qui s'avance ? Ne serait-ce point Damis ?

LA BRANCHE

C'est lui-même... (A Mme Oronte.) Qu'en dites-vous, madame? n'a-t-il pas un air qui prévient en sa faveur?

Mme ORONTE

Il n'est pas mal fait, vraiment!

SCÈNE VIII

CRISPIN, M. ORONTE, Mme ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, LA BRANCHE

CRISPIN, à La Branche.

La Branche...

LA BRANCHE

Monsieur.

CRISPIN, montrant M. Oronte.

Est-ce là M. Oronte, mon illustre beau-père?

LA BRANCHE

Oui; vous le voyez en propre original.

M. ORONTE, à Crispin, en l'embrassant.

Soyez le bienvenu, mon gendre; embrassez-moi.

CRISPIN, embrassant M. Oronte.

Ma joie est extrême de pouvoir vous témoigner l'extrême joie que j'ai de vous embrasser... (Montrant Mme Oronte.) Voilà sans doute l'aimable enfant qui m'est destinée?

M. ORONTE

Non, mon gendre, c'est ma femme... (Lui montrant Angélique.) Voici ma fille Angélique.

CRISPIN

Malepeste! la jolie famille! Je ferais volontiers ma femme de l'une et ma maîtresse de l'autre.

Mlle ORONTE

Cela est trop galant!... (Bas, à Lisette.) Il paraît avoir de l'esprit, Lisette.

LISETTE, bas.

Et du goût même!

CRISPIN, à Mme Oronte.

Quel air! quelle grâce! quelle noble fierté! Ventre-bleu! madame, vous êtes tout adorable! Mon père

me le disait bien : « Tu verras Mme Oronte; c'est « la beauté la plus piquante! »

Mme ORONTE

Fi donc!

CRISPIN

« La plus désag... Je voudrais, disait-il, qu'elle fût « veuve; je l'aurais bientôt épousée. »

M. ORONTE, riant.

Je lui suis, parbleu ! bien obligé.

Mme ORONTE, à Crispin.

Je l'estime infiniment, Monsieur votre père... Que je suis fâchée qu'il n'ait pu venir avec vous !

CRISPIN

Qu'il est mortifié de ne pouvoir être de la noce! Il se promettait bien de danser la bourrée avec madame Oronte.

LA BRANCHE, à M. Oronte.

Il vous prie d'achever promptement ce mariage, car il a une furieuse impatience d'avoir sa bru auprès de lui.

M. ORONTE

Eh mais! toutes les conditions sont arrêtées entre nous et signées. Il ne reste plus qu'à terminer la chose et compter la dot.

CRISPIN

Compter la dot? Oui, c'est fort bien dit. (A La Bran-

che.) La Branche?... (A M. Oronte.) Permettez que je donne une commission à mon valet... (A La Branche.) Va chez le marquis... (Bas.) Va-t'en arrêter des chevaux pour cette nuit... Tu m'entends?... (Haut.) Et tu lui diras que je lui baise les mains.

LA BRANCHE, sortant.

J'y vole.

SCÈNE IX

M. ORONTE, Mme ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, CRISPIN

M. ORONTE, à Crispin.

Revenons à votre père. Je suis très affligé de son indisposition. Mais satisfaites, je vous prie, ma curiosité ; dites-moi un peu des nouvelles de son procès.

CRISPIN, embarrassé et appelant.

La Branche !

M. ORONTE

Vous êtes bien ému ; qu'avez-vous ?

CRISPIN, à part.

Maugrebleu de la question !... (A M. Oronte.) J'ai oublié de charger La Branche... (A part.) Il devait bien me parler de ce procès-là !

M. ORONTE

Il reviendra... Eh bien ce procès! a-t-il enfin été jugé?

CRISPIN

Oui, Dieu merci, l'affaire en est faite.

M. ORONTE

Et vous l'avez gagné?

CRISPIN

Avec dépens.

M. ORONTE

J'en suis ravi, je vous assure.

Mme ORONTE

Le ciel en soit loué!

CRISPIN

Mon père avait cette affaire à cœur; il aurait donné tout son bien aux juges, plutôt que d'en avoir le démenti.

M. ORONTE

Ma foi, cette affaire lui a bien coûté de l'argent, n'est-ce pas?

CRISPIN

Je vous en réponds... Mais la justice est une si belle chose qu'on ne saurait trop cher l'acheter!

M. ORONTE

J'en conviens. Mais, outre cela, ce procès lui a bien donné de la peine.

CRISPIN

Oh! cela n'est pas concevable. Il avait affaire au

plus grand chicaneur, au moins raisonnable de tous les hommes.

M. ORONTE

Qu'appelez-vous de tous les hommes ? Il m'a dit que sa partie était une femme.

CRISPIN

Oui, sa partie était une femme, d'accord; mais cette femme avait dans ses intérêts un certain Normand qui lui donnait des conseils. C'est cet homme-là qui a bien fait de la peine à mon père... Mais changeons de discours; laissons là les procès ; je ne veux m'occuper que de mon mariage, et que du plaisir de voir madame Oronte.

M. ORONTE

Eh bien ! allons, mon gendre, entrons; je vais ordonner les apprêts de vos noces.

CRISPIN, à Mme Oronte, en lui présentant la main pour sortir.

Madame.

Mlle ORONTE, à Angélique.

Vous n'êtes pas à plaindre, ma fille; Damis a du mérite. (M. et Mme Oronte entrent chez eux avec Crispin.)

SCÈNE X

ANGÉLIQUE, LISETTE

ANGÉLIQUE

Hélas ! que vais-je devenir ?

LISETTE

Vous allez devenir femme de M. Damis; cela n'est pas difficile à deviner.

ANGÉLIQUE, pleurant.

Ah! Lisette, tu sais mes sentiments; montre-toi sensible à mes peines.

LISETTE, pleurant aussi.

La pauvre enfant!

ANGÉLIQUE

Auras-tu la dureté de m'abandonner à mon sort?

LISETTE

Vous me fendez le cœur!

ANGÉLIQUE

Lisette, ma chère Lisette!

LISETTE

Ne m'en dites pas davantage. Je suis si touchée que je pourrais bien vous donner quelque mauvais conseil, et je vous vois si affligée que vous ne manqueriez pas de le suivre.

SCÈNE XI

VALÈRE, ANGÉLIQUE, LISETTE

VALÈRE, à part, dans le fond, sans voir d'abord Angélique.

Crispin m'a dit de ne point paraître ici de quelques jours; qu'il méditait un stratagème; mais il ne m'a

point expliqué ce que c'est. Je ne puis vivre dans cette incertitude.

LISETTE, à Angélique, en apercevant Valère.

Valère vient.

VALÈRE, à part, en apercevant Angélique.

Je ne me trompe point... C'est elle-même... (A Angélique.) Belle Angélique, de grâce, apprenez-moi vous-même ma destinée. Quel sera le fruit ?... (Voyant Angélique et Lisette en pleurs.) Mais quoi ! vous pleurez l'une et l'autre ?

LISETTE

Eh ! oui, monsieur, nous pleurons, nous nous désespérons. Votre rival est arrivé.

VALÈRE

Qu'est-ce que j'entends ?

LISETTE

Et dès ce soir il épouse ma maîtresse.

VALÈRE

Juste ciel !

LISETTE

Si du moins, après son mariage, elle demeurait à Paris, passe encore ; vous pourriez quelquefois tous deux pleurer ensemble vos déplaisirs ; mais, pour comble de chagrin, il faudra que vous pleuriez séparément !

VALÈRE

J'en mourrai... Mais, Lisette, qui est donc cet heureux rival qui m'enlève ce que j'ai de plus cher au monde ?

LISETTE

On le nomme Damis.

VALÈRE

Damis?

LISETTE

C'est un homme de Chartres.

VALÈRE

Je connais tout ce pays-là, et je ne sache point qu'il y ait un autre Damis que le fils de M. Orgon.

LISETTE

Justement; c'est le fils de M. Orgon qui est votre rival.

VALÈRE

Ah! si nous n'avons que ce Damis à craindre, nous devons nous rassurer.

ANGÉLIQUE

Que dites-vous, Valère?

VALÈRE

Cessons de nous affliger, charmante Angélique; Damis, depuis huit jours, s'est marié à Chartres.

LISETTE

Bon!

ANGÉLIQUE, à Valère.

Vous vous moquez, Valère? Damis est ici, qui s'apprête à recevoir ma main.

LISETTE, à Valère.

Il est en ce moment au logis avec M. et Mme Oronte.

VALÈRE

Damis est de mes amis; et il n'y a pas huit jours qu'il m'a écrit... J'ai sa lettre chez moi.

ANGÉLIQUE

Que vous mande-t-il ?

VALÈRE

Qu'il s'est marié secrètement à Chartres avec une fille de condition.

LISETTE

Marié secrètement ?... Oh ! oh ! approfondissons un peu cette affaire. Il me paraît qu'elle en vaut la peine... Allez, monsieur, allez quérir cette lettre, et ne perdez point de temps.

VALÈRE

Dans un moment je suis de retour. (Il sort.)

SCÈNE XII

ANGÉLIQUE, LISETTE

LISETTE

Et nous, ne négligeons point cette nouvelle. Je suis fort trompée si nous n'en tirons pas quelque avantage. Elle nous servira, du moins, à faire suspendre pour quelque temps votre mariage... (A Angélique, en voyant paraître Oronte, qui a aperçu Valère s'éloignant.)

Je vois venir M. Oronte : pendant que je le lui apprendrai, courez en faire part à madame votre mère. (Angélique rentre.)

SCÈNE XIII

M. ORONTE, LISETTE

M. ORONTE

Valère vient de vous quitter, Lisette ?

LISETTE

Oui, monsieur ; il vient de nous dire une chose qui vous surprendra, sur ma parole.

M. ORONTE

Et quoi ?

LISETTE

Par ma foi ! Damis est un plaisant homme de vouloir avoir deux femmes, pendant que tant d'honnêtes gens sont si fâchés d'en avoir une !

M. ORONTE

Explique-toi, Lisette.

LISETTE

Damis est marié : il a épousé secrètement une fille de Chartres, une fille de qualité.

M. ORONTE

Bon ! cela se peut-il, Lisette ?

LISETTE

Il n'y a rien de plus véritable, monsieur : Damis l'a mandé lui-même à Valère, qui est son ami.

M. ORONTE

Tu me contes une fable, te dis-je.

LISETTE

Non, monsieur je vous assure : Valère est allé quérir la lettre : il ne tiendra qu'à vous de la voir.

M. ORONTE

Encore un coup, je ne puis croire ce que tu dis.

LISETTE

Eh ! monsieur, pourquoi ne le croiriez-vous pas ? Les jeunes gens ne sont-ils pas aujourd'hui capables de tout ?

M. ORONTE

Il est vrai qu'ils sont plus corrompus qu'ils ne l'étaient de mon temps.

LISETTE

Que savons-nous si Damis n'est point un de ces petits scélérats qui ne se font point un scrupule de la pluralité des dots ? Cependant la personne qu'il a épousée étant de condition, ce mariage clandestin aura des suites qui ne seront pas fort agréables pour vous.

M. ORONTE

Ce que tu dis ne laisse pas de mériter qu'on y fasse quelque attention.

LISETTE

Comment! quelque attention ! Si j'étais à votre place, avant que de livrer ma fille, je voudrais du moins être éclairci de la chose.

M. ORONTE

Tu as raison... (Apercevant La Branche.) Je vois paraître le valet de Damis ; il faut que je le sonde finement... Retire-toi, Lisette, et me laisse avec lui.

LISETTE, à part, en s'en allant.

Si cette nouvelle pouvait se confirmer !

SCÈNE XIV

M. ORONTE, LA BRANCHE

M. ORONTE

Approche, La Branche, viens çà. Je te trouve une physionomie d'honnête homme.

LA BRANCHE

Oh ! monsieur, sans vanité, je suis encore plus honnête homme que ma physionomie.

M. ORONTE

J'en suis bien aise... Écoute : ton maître a la mine d'un vert galant.

LA BRANCHE

Tudieu ! c'est un joli homme. Les femmes en sont folles ! Il a un certain air libre qui les charme. M. Orgon, en le mariant, assure le repos de trente familles, pour le moins.

M. ORONTE

Cela étant, je ne m'étonne point qu'il ait poussé à bout une fille de qualité.

LA BRANCHE

Que dites-vous ?

M. ORONTE

Il faut, mon ami, que tu me confesses la vérité. Je sais tout : je sais que Damis est marié, qu'il a épousé une fille de Chartres.

LA BRANCHE, à part.

Ouf !

M. ORONTE

Tu te troubles... Je vois qu'on m'a dit vrai : tu es un fripon.

LA BRANCHE

Moi, monsieur ?

M. ORONTE

Oui, toi, pendard ! Je suis instruit de votre dessein, et je prétends te faire punir comme complice d'un projet si criminel.

LA BRANCHE

Quel projet, monsieur ? Que je meure si je comprends !...

M. ORONTE, l'interrompant.

Tu feins d'ignorer ce que je veux dire, traître ! mais, si tu ne me fais pas tout à l'heure un aveu sincère de toutes choses, je vais te mettre entre les mains de la justice.

LA BRANCHE

Faites tout ce qu'il vous plaira, monsieur ; je n'ai rien à vous avouer. J'ai beau donner la torture à mon esprit, je ne devine point le sujet de plaintes que vous pouvez avoir contre moi.

M. ORONTE

Tu ne veux donc pas parler ?... (Appelant.) Holà ! quelqu'un ! Qu'on me fasse venir un commissaire.

LA BRANCHE

Attendez, monsieur, point de bruit. Tout innocent que je suis, vous le prenez sur un ton qui ne laisse pas d'embarrasser mon innocence. Allons, éclaircissons-nous tous deux de sang-froid. Çà, qui vous a dit que mon maître était marié ?

M. ORONTE

Qui ? Il l'a mandé lui-même à un de ses amis, à Valère.

LA BRANCHE

A Valère, dites-vous ?

M. ORONTE

A Valère, oui. Que répondras-tu à cela ?

LA BRANCHE, riant.

Rien... Parbleu ! le trait est excellent !... Ah ! ah !

monsieur Valère, vous ne vous y prenez pas mal, ma foi !

M. ORONTE

Comment ! qu'est-ce que cela signifie ?

LA BRANCHE, riant.

On nous l'avait bien dit qu'il nous régalerait, tôt ou tard, d'un plat de sa façon. Il n'y a pas manqué, comme vous voyez.

M. ORONTE

Je ne vois point cela.

LA BRANCHE

Vous l'allez voir, vous l'allez voir. Premièrement, ce Valère aime mademoiselle votre fille, je vous en avertis.

M. ORONTE

Je le sais bien.

LA BRANCHE

Lisette est dans ses intérêts. Elle entre dans toutes les mesures qu'il prend pour faire réussir sa recherche. Je vais parier que c'est elle qui vous aura débité ce mensonge-là.

M. ORONTE

Il est vrai.

LA BRANCHE

Dans l'embarras où l'arrivée de mon maître les a jetés tous deux, qu'ont-ils fait ? Ils ont fait courir le bruit que Damis était marié ; Valère même montre une lettre supposée, qu'il dit avoir reçue de mon

maître : et tout cela, vous m'entendez bien, pour suspendre le mariage d'Angélique.

M. ORONTE, à part.

Ce qu'il dit est assez vraisemblable.

LA BRANCHE

Et, pendant que vous approfondirez ce faux bruit, Lisette gagnera l'esprit de sa maîtresse, et lui fera faire quelques mauvais pas ; après quoi vous ne pourrez plus la refuser à Valère.

M. ORONTE, à part.

Hon ! hon ! ce raisonnement est assez raisonnable.

LA BRANCHE

Mais, ma foi, les trompeurs seront trompés. M. Oronte est homme d'esprit, homme de tête ; ce n'est point à lui qu'il faut se jouer.

M. ORONTE

Non, parbleu !

LA BRANCHE

Vous savez toutes les rubriques du monde, toutes les ruses qu'un amant met en usage pour supplanter son rival.

M. ORONTE

Je t'en réponds... Je vois bien que ton maître n'est point marié... Admirez un peu la fourberie de Valère ! Il assure qu'il est intime ami de Damis, et je vais parier qu'ils ne se connaissent seulement pas.

LA BRANCHE

Sans doute... Malepeste ! monsieur, que vous êtes pénétrant ! Comment ! Rien ne vous échappe.

M. ORONTE

Je ne me trompe guère dans mes conjectures... (Voyant paraître Crispin.) J'aperçois ton maître ; je veux rire avec lui de son prétendu mariage... (Riant.) Ha ! ha ! ha ! ha !

LA BRANCHE, riant aussi.

Hé ! hé ! hé ! hé ! hé ! hé ! hé !

SCÈNE XV

CRISPIN, M. ORONTE, LA BRANCHE

M. ORONTE, à Crispin, en riant.

Vous ne savez pas, mon gendre, ce que l'on dit de vous ? Que cela est plaisant ! On m'est venu donner avis, mais avis comme d'une chose assurée, que vous étiez marié. Vous avez, dit-on, épousé secrètement une fille de Chartres. Ha ! ha ! ha ! ha ! Est-ce que vous ne trouvez pas cela plaisant ?

LA BRANCHE, riant, et faisant des signes à Crispin.

Hé ! hé ! hé ! hé ! il n'y a rien de si plaisant !

CRISPIN

Ho ! ho ! ho ! ho ! cela est tout à fait plaisant !

M. ORONTE

Un autre, j'en suis sûr, serait assez sot pour donner là-dedans; mais moi, serviteur !

LA BRANCHE

Oh ! diable, M. Oronte est un des plus gros génies !

CRISPIN

Je voudrais bien savoir qui peut être l'auteur d'un bruit si ridicule.

LA BRANCHE

Monsieur dit que c'est un gentilhomme appelé Valère.

CRISPIN, faisant l'étonné.

Valère ! qui est cet homme-là ?

LA BRANCHE, à M. Oronte.

Vous voyez bien, monsieur, qu'il ne le connait pas. (A Crispin.) Eh ! là, c'est ce jeune homme que tu sais... que vous savez, dis-je... qui est votre rival, à ce qu'on nous a dit.

CRISPIN

Eh ! oui, oui, je m'en souviens : à telles enseignes qu'on nous a dit qu'il a peu de bien, et qu'il doit beaucoup; mais qu'il couche en joue la fille de M. Oronte, et que ses créanciers font des vœux très ardents pour la prospérité de ce mariage.

M. ORONTE

Ils n'ont qu'à s'y attendre, vraiment, ils n'ont qu'à s'y attendre !

LA BRANCHE

Il n'est pas sot, ce Valère, il n'est, parbleu ! pas sot.

M. ORONTE

Je ne suis pas bête, non plus ; je ne suis, palsambleu ! pas bête. Et pour le lui faire voir, je vais de ce pas chez mon notaire... (A Crispin.) ou plutôt, Damis, j'ai une proposition à vous faire. Je suis convenu, je l'avoue, avec M. Orgon, de vous donner vingt mille écus en argent comptant; mais voulez-vous prendre, pour cette somme, ma maison du faubourg Saint-Germain ? Elle m'a coûté plus de quatre-vingt mille francs à bâtir.

CRISPIN

Je suis homme à tout prendre; mais, entre nous, j'aimerais mieux de l'argent comptant.

LA BRANCHE, à M. Oronte.

L'argent, comme vous savez, est plus portatif.

M. ORONTE

Assurément.

CRISPIN

Oui, cela se met mieux dans une valise. C'est qu'il se vend une terre auprès de Chartres; je voudrais bien l'acheter.

LA BRANCHE, à M. Oronte.

Ah ! monsieur, la belle acquisition ! Si vous aviez vu cette terre-là, vous en seriez charmé.

CRISPIN, à M. Oronte.

Je l'aurai pour vingt-cinq mille écus, et je suis assuré qu'elle en vaut bien soixante mille.

LA BRANCHE, à M. Oronte.

Du moins, monsieur, du moins. Comment ! Sans parler du reste, il y a deux étangs où l'on pêche chaque année pour deux mille francs de goujons.

M. ORONTE, à Crispin.

Il ne faut pas laisser échapper une si belle occasion. Écoutez : j'ai chez mon notaire cinquante mille écus que je réservais pour acheter le château d'un certain financier qui va bientôt disparaître : je veux vous en donner la moitié.

CRISPIN, embrassant M. Oronte.

Ah ! quelle bonté, monsieur Oronte ! Je n'en perdrai jamais la mémoire. Une éternelle reconnaissance... Mon cœur... Enfin j'en suis tout pénétré !

LA BRANCHE

M. Oronte est le phénix des beaux-pères.

M. ORONTE

Je vais vous quérir cet argent... Mais je rentre auparavant, pour donner cet avis à ma femme.

CRISPIN

Les créanciers de Valère vont se pendre.

M. ORONTE

Qu'ils se pendent ! Je veux que dans une heure vous épousiez ma fille.

Univ. of Arizona Library

CRISPIN

Ha ! ah ! ah ! que cela sera plaisant !

LA BRANCHE

Oui, oui, c'est cela qui sera tout à fait drôle !
(M. Oronte sort.)

SCÈNE XVI

CRISPIN, LA BRANCHE

CRISPIN

Il faut que mon maître ait eu un éclaircissement avec Angélique, et qu'il connaisse Damis.

LA BRANCHE

Ils se connaissent si bien qu'ils s'écrivent, comme tu vois. Mais, grâce à mes soins, M. Oronte est prévenu contre Valère, et j'espère que nous aurons la dot en croupe, avant qu'il soit désabusé.

CRISPIN, voyant paraître Valère.

O ciel !

LA BRANCHE

Qu'as-tu, Crispin ?

CRISPIN

Mon maître vient ici.

LA BRANCHE

Le fâcheux contre-temps !

SCÈNE XVII

VALÈRE, CRISPIN, LA BRANCHE

VALÈRE, à part, dans le fond, et tenant une lettre à la main.

Je puis, avec cette lettre, entrer chez M. Oronte... (Apercevant Crispin, qu'il ne reconnaît pas d'abord.) Mais, je vois un jeune homme. Serait-ce Damis ? Abordons-le : il faut que je m'éclaircisse... (Reconnaissant Crispin.) Juste ciel ! Crispin !

CRISPIN

C'est moi-même. Que diable venez-vous faire ici ? Ne vous ai-je pas défendu d'approcher de la maison de M. Oronte ? Vous allez détruire tout ce que mon industrie a fait pour vous.

VALÈRE

Il n'est pas nécessaire d'employer aucun stratagème pour moi, mon cher Crispin.

CRISPIN

Pourquoi ?

VALÈRE

Je sais le nom de mon rival ; il s'appelle Damis. Je n'ai rien à craindre ; il est marié.

CRISPIN

Damis marié !... (Montrant La Branche.) Tenez, monsieur, voilà son valet, que j'ai mis dans vos intérêts. Il va vous dire de ses nouvelles.

VALÈRE

Serait-il possible que Damis n'eût pas mandé une chose véritable ? A quel propos m'avoir écrit en ces termes ? (Il lit la lettre qu'il tient à la main, et qui est de Damis.)

« De Chartres.

« Vous saurez, cher ami, que je me suis marié en cette ville ces jours passés. J'ai épousé secrètement une fille de condition. J'irai bientôt à Paris, où je prétends vous faire de vive voix tout le détail de ce mariage.

« DAMIS. »

LA BRANCHE

Ah ! monsieur, je suis au fait. Dans le temps que mon maître vous a écrit cette lettre, il avait effectivement ébauché un mariage ; mais M. Orgon, au lieu d'approuver l'ébauche, a donné une grosse somme au père de la fille, et a, par ce moyen, assoupi la chose.

VALÈRE

Damis n'est donc point marié ?

LA BRANCHE

Bon !

CRISPIN, à Valère.

Eh ! non.

VALÈRE

Ah ! mes enfants, j'implore votre secours... (A Crispin.) Quelle entreprise as-tu formée, Crispin ? Tu n'as pas voulu tantôt m'en instruire. Ne me laisse pas plus longtemps dans l'incertitude. Pourquoi ce déguisement ? Que prétends-tu faire en ma faveur ?

CRISPIN

Votre rival n'est point encore à Paris. Il n'y sera que dans deux jours. Je veux, avant ce temps-là, dégoûter M. et Mme Oronte de son alliance.

VALÈRE

De quelle manière ?

CRISPIN

En passant pour Damis. J'ai déjà fait beaucoup d'extravagances : je tiens des discours insensés ; je fais des actions ridicules, qui révoltent à tout moment contre moi le père et la mère d'Angélique. Vous connaissez le caractère de Mme Oronte : elle aime les louanges ; je lui dis des duretés qu'un petit-maître n'oserait dire à une femme de robe.

VALÈRE

Eh bien ?

CRISPIN

Eh bien ! je ferai et dirai tant de sottises, qu'avant la fin du jour je prétends qu'ils me chassent, et qu'ils prennent la résolution de vous donner Angélique.

VALÈRE

Et Lisette, entre-t-elle dans ce stratagème ?

CRISPIN

Oui, monsieur; elle agit de concert avec nous.

VALÈRE

Ah ! Crispin, que ne te dois-je pas ?

CRISPIN, lui montrant La Branche.

Demandez, par plaisir, à ce garçon-là si je joue bien mon rôle.

LA BRANCHE, à Valère.

Ah ! monsieur, que vous avez là un domestique adroit ! C'est le plus grand fourbe de Paris !... Il m'arrache cet éloge. Je ne le seconde pas mal, à la vérité ; et, si notre entreprise réussit, vous ne m'aurez pas moins d'obligation qu'à lui.

VALÈRE

Vous pouvez tous deux compter sur ma reconnaissance ; je vous promets...

CRISPIN, l'interrompant.

Eh ! monsieur, laissez là les promesses. Songez que, si l'on vous voyait avec nous, tout serait perdu. Retirez-vous, et ne paraissez point ici aujourd'hui.

VALÈRE

Je me retire donc... Adieu, mes amis ; je me repose sur vos soins.

LA BRANCHE

Ayez l'esprit tranquille, monsieur. Éloignez-vous vite ; abandonnez-nous votre fortune.

VALÈRE

Souvenez-vous que mon sort...

CRISPIN, l'interrompant.

Que de discours !

VALÈRE

Dépend de vous.

CRISPIN

Allez-vous-en, vous dis-je. (Valère s'en va.)

SCÈNE XVIII

CRISPIN, LA BRANCHE

LA BRANCHE

Enfin, il est parti.

CRISPIN

Je respire.

LA BRANCHE

Nous avons eu une alarme assez chaude. Je mourais de peur que M. Oronte ne nous surprît avec ton maître.

CRISPIN

C'est ce que je craignais aussi. Mais, comme nous n'avions que cela à craindre, nous sommes assurés du succès de notre projet. Nous pouvons à présent

choisir la route que nous avons à prendre. As-tu arrêté des chevaux pour cette nuit?

LA BRANCHE, regardant dans l'éloignement.

Oui.

CRISPIN

Bon!... Je suis d'avis que nous prenons le chemin de Flandre.

LA BRANCHE, regardant toujours au loin et avec distraction.

Le chemin de Flandre?... Oui, c'est fort bien raisonné. J'opine aussi pour le chemin de Flandre.

CRISPIN

Que regardes-tu donc avec tant d'attention?

LA BRANCHE, de même.

Je regarde... Oui... Non... Ventrebleu! serait-ce lui?

CRISPIN

Qui, lui?

LA BRANCHE, de même.

Hélas! voilà toute sa figure.

CRISPIN

La figure de qui?

LA BRANCHE, de même.

Crispin, mon pauvre Crispin! c'est M. Orgon.

CRISPIN

Le père de Damis?

LA BRANCHE

Lui-même.

CRISPIN

Le maudit vieillard !

LA BRANCHE

Je crois que tous les diables sont déchaînés contre la dot.

CRISPIN, regardant du côté d'où vient M. Orgon.

Il vient ici... Il va entrer chez M. Oronte, et tout va se découvrir.

LA BRANCHE

C'est ce qu'il faut empêcher, s'il est possible... Va m'attendre à l'auberge... Ce que je crains le plus, c'est que M. Oronte ne sorte pendant que je lui parlerai. (Crispin s'éloigne.)

SCÈNE XIX

M. ORGON, LA BRANCHE

M. ORGON, à part, sans voir d'abord La Branche.

Je ne sais quel accueil je vais recevoir de M. et de M^me^ Oronte.

LA BRANCHE, à part.

Vous n'êtes pas encore chez eux... (A M. Orgon.) Serviteur à monsieur Orgon.

M. ORGON

Ah ! je ne te voyais pas, La Branche !

LA BRANCHE

Comment, monsieur ! c'est donc ainsi que vous surprenez les gens ? Qui vous croyait à Paris ?

M. ORGON

Je suis parti de Chartres peu de temps après toi, parce que j'ai fait réflexion qu'il valait mieux que je parlasse moi-même à M. Oronte, et qu'il n'était pas honnête de retirer ma parole par le ministère d'un valet.

LA BRANCHE

Vous êtes délicat sur les bienséances, à ce que je vois. Si bien donc que vous allez trouver M. et Mme Oronte ?

M. ORGON

C'est mon dessein.

LA BRANCHE

Rendez grâces au ciel de me rencontrer ici à propos pour vous en empêcher.

M. ORGON

Comment ! les as-tu déjà vus, toi, La Branche?

LA BRANCHE

Eh ! oui, morbleu ! je les ai vus. Je sors de chez eux. Mme Oronte est dans une colère horrible contre vous.

M. ORGON

Contre moi ?

LA BRANCHE

Contre vous... « Eh quoi ! a-t-elle dit, M. Orgon « nous manque de parole ? Qui l'aurait cru ? Ma fille « désormais ne doit plus espérer d'établissement. »

M. ORGON

Quel tort cela peut-il faire à sa fille ?

LA BRANCHE

C'est ce que je lui ai répondu ; mais comment voulez-vous qu'une femme en colère entende raison ? C'est tout ce qu'elle peut faire de sang-froid. Elle a fait là-dessus des raisonnements bourgeois... On ne croira point dans le monde, a-t-elle dit, que Damis ait été obligé d'épouser une fille de Chartres ; on dira plutôt que M. Orgon a approfondi nos biens, et que, ne les ayant pas trouvés solides, il a retiré sa parole.

M. ORGON

Fi donc ! peut-elle s'imaginer qu'on dira cela ?

LA BRANCHE

Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point la fureur s'est emparée de ses sens !... Elle a les yeux dans la tête... elle ne connaît personne... elle m'a pris à la gorge, et j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de ses griffes.

M. ORGON

Et M. Oronte.

LA BRANCHE

Oh ! pour M. Oronte, je l'ai trouvé plus modéré, lui... Il m'a seulement donné deux soufflets.

M. ORGON

Tu m'étonnes, La Branche. Peuvent-ils être capables d'un pareil emportement ? et doivent-ils trouver mauvais que j'aie consenti au mariage de mon fils ? Ne leur en as-tu pas expliqué toutes les circonstances ?

LA BRANCHE

Pardonnez-moi. Je leur ai dit que M. votre fils ayant commencé par où l'on finit d'ordinaire, la famille de votre bru se préparait à vous faire un procès que vous avez sagement prévenu en unissant les parties.

M. ORGON

Ils ne se sont pas rendus à cette raison ?

LA BRANCHE

Bon, rendus! Ils sont bien en état de se rendre. Si vous m'en croyez, monsieur, vous retournerez à Chartres tout à l'heure.

M. ORGON, voulant entrer chez M. Oronte.

Non, La Branche, je veux les voir, et leur représenter si bien les choses, que...

LA BRANCHE, l'interrompant et le retenant.

Vous n'entrerez pas, monsieur, je vous assure. Je ne souffrirai point que vous alliez vous faire dévisager. Si vous leur voulez parler absolument, laissez passer leurs premiers transports.

M. ORGON

Cela est de bon sens.

LA BRANCHE

Remettez votre visite à demain. Ils seront plus disposés à vous recevoir.

M. ORGON

Tu as raison ; ils seront dans une situation moins violente. Allons, je veux suivre ton conseil.

LA BRANCHE

Cependant, monsieur, vous ferez ce qu'il vous plaira ; vous êtes le maître.

M. ORGON

Non, non... Viens, La Branche : je les verrai demain.

LA BRANCHE

Je marche sur vos pas... (M. Orgon s'en va.)

SCÈNE XX

LA BRANCHE

Ou plutôt je vais trouver Crispin... Nous voilà pour le coup au-dessus de toutes les difficultés... Il ne me reste plus qu'un petit scrupule au sujet de la dot. Il me fâche de la partager avec un associé ; car enfin, Angélique ne pouvant être à mon maître, il me semble que la dot m'appartient de droit tout entière. Comment tromperai-je Crispin? Il faut que je lui con-

seille de passer la nuit avec Angélique... Ce sera sa femme une fois ; il l'aime, et il est homme à suivre ce conseil. Pendant qu'il s'amusera à la bagatelle, je déménagerai avec le solide... Mais, non ; rejetons cette pensée. Ne nous brouillons point avec un homme qui en sait aussi long que moi. Il pourrait bien, quelque jour, avoir sa revanche. D'ailleurs, ce serait aller contre nos lois. Nous autres, gens d'intrigue, nous nous gardons les uns aux autres une fidélité plus exacte que les honnêtes gens... (Voyant paraître M. Oronte avec Lisette.) Voici M. Oronte qui sort de chez lui pour aller chez son notaire... Quel bonheur d'avoir éloigné d'ici M. Orgon ! (Il sort.)

SCÈNE XXI

M. ORONTE, LISETTE

LISETTE

Je vous le dis encore, monsieur, Valère est honnête homme, et vous devez approfondir...

M. ORONTE, l'interrompant.

Tout n'est que trop approfondi, Lisette. Je sais que vous êtes dans les intérêts de Valère ; et je suis fâché que vous n'ayez pas inventé ensemble un meilleur expédient pour m'obliger à différer le mariage de Damis.

LISETTE

Quoi ! monsieur, vous vous imaginez...

M. ORONTE, l'interrompant.

Non, Lisette, je ne m'imagine rien. Je suis facile à tromper, moi ; je suis le plus pauvre génie du monde... Allez, Lisette, dites à Valère qu'il ne sera jamais mon gendre : c'est de quoi il peut assurer messieurs ses créanciers.

SCÈNE XXII

LISETTE

Ouais! que signifie tout ceci? Il y a quelque chose là-dedans qui passe ma pénétration.

SCÈNE XXIII

VALÈRE, LISETTE

VALÈRE, à part, sans voir d'abord Lisette.

Quoi que m'ait dit Crispin, je ne puis attendre tranquillement le succès de son artifice. Après tout, je ne sais pourquoi il m'a recommandé avec tant de soin de ne point paraître ici ; car enfin, au lieu de détruire son stratagème, je pourrais l'appuyer.

LISETTE

Ah ! monsieur...

VALÈRE

Eh bien, Lisette ?

LISETTE

Vous avez tardé bien longtemps. . Où est la lettre de Damis ?

VALÈRE, tirant une lettre de sa poche et la lui montrant.

La voici... Mais elle nous sera inutile. Dis-moi plutôt, Lisette, comment va le stratagème ?

LISETTE

Quel stratagème ?

VALÈRE

Celui que Crispin a imaginé pour mon amour.

LISETTE

Crispin ? Qu'est-ce que c'est que ce Crispin ?

VALÈRE

Eh, parbleu ! c'est mon valet.

LISETTE

Je ne le connais pas.

VALÈRE

C'est pousser trop loin la dissimulation, Lisette. Crispin m'a dit que vous étiez tous deux d'intelligence.

LISETTE

Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur.

VALÈRE

Ah ! c'en est de trop : je perds patience : je suis au désespoir !

SCÈNE XXIV

Mme ORONTE, ANGÉLIQUE, VALÈRE, LISETTE

Mme ORONTE, à Valère.

Je suis bien aise de vous trouver, Valère, pour vous faire des reproches. Un galant homme doit-il supposer des lettres.

VALÈRE

Supposer, moi, madame ! Qui peut m'avoir rendu ce mauvais office auprès de vous ?

LISETTE, à Mme Oronte.

Eh ! madame, M. Valère n'a rien supposé. Il y a de la manigance en cette affaire. (Apercevant M. Oronte et M. Orgon.) Mais voici M. Oronte qui revient. M. Orgon est avec lui. Nous allons tout découvrir.

SCÈNE XXV

M. ORONTE, M. ORGON, Mme ORONTE, VALÈRE, ANGÉLIQUE, LISETTE

M. ORONTE, à M. Orgon.

Il y a de la friponnerie là-dedans, monsieur Orgon.

M. ORGON

C'est ce qu'il faut éclaicir, monsieur Oronte.

M. ORONTE, à sa femme.

Madame, je viens de rencontrer M. Orgon, en allant chez mon notaire. Il vient, dit-il, à Paris pour retirer sa parole. Damis est effectivement marié.

ANGÉLIQUE, à part.

Qu'est-ce que j'entends ?

M. ORGON, à Mme Oronte.

Il est vrai, madame; et, quand vous saurez toutes les circonstances de ce mariage, vous excuserez...

M. ORONTE, à sa femme.

M. Orgon n'a pu se dispenser d'y consentir : mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'il assure que son fils est actuellement à Chartres.

M. ORGON

Sans doute.

Mme ORONTE

Cependant il y a ici un jeune homme qui se dit votre fils.

M. ORGON

C'est un imposteur.

M. ORONTE

Et La Branche, ce même valet qui était ici avec vous il y a quinze jours, l'appelle son maître.

M. ORGON

La Branche, dites-vous ? Ah ! le pendard ! Je ne m'étonne plus s'il m'a tout à l'heure empêché d'entrer chez vous. Il m'a dit que vous étiez tous deux dans une colère épouvantable contre moi, et que vous l'aviez maltraité ici.

Mme ORONTE

Le menteur !

LISETTE, à part.

Je vois l'enclouure, ou peu s'en faut.

VALÈRE, à part.

Mon traître se serait-il joué de moi ?

M. ORONTE, voyant paraître La Branche et Crispin.

Nous allons approfondir cela, car les voici tous deux.

SCÈNE XXVI

CRISPIN, LA BRANCHE, M. ORONTE, Mme ORONTE, M. ORGON, VALÈRE, ANGÉLIQUE, LISETTE

CRISPIN, à M. Oronte, sans voir d'abord Valère et M. Orgon.

Eh bien! monsieur Oronte, tout est-il prêt ?... Notre mariage... (Apercevant Valère et M. Orgon.) Ouf ! qu'est-ce que je vois?

LA BRANCHE, bas, en apercevant aussi Valère et M. Orgon.

Aïe ! nous sommes découverts : sauvons-nous. (Il veut se sauver avec Crispin, mais Valère court à eux et les arrête.)

VALÈRE

Oh ! vous ne nous échapperez pas, messieurs les marauds, et vous serez traités comme vous le méritez. (Valère prend Crispin au collet; M. Oronte et M. Orgon se saisissent de La Branche.)

M. ORONTE, à Crispin et à La Branche.

Ah ! ah ! nous vous tenons, fourbes !

M. ORGON, à La Branche, en montrant Crispin.

Dis-nous, méchant, qui est cet autre fripon que tu fais passer pour Damis?

VALÈRE

C'est mon valet.

Mme ORONTE

Un valet, juste ciel ! un valet !

VALÈRE

Un perfide, qui me fait accroire qu'il est dans mes intérêts, pendant qu'il emploie, pour me tromper, le plus noir de tous les artifices !

CRISPIN

Doucement, monsieur, doucement; ne jugeons point sur les apparences.

M. ORGON, à La Branche.

Et toi, coquin, voilà donc comme tu fais les commissions que je te donne ?

LA BRANCHE

Allons, monsieur, allons, bride en main, s'il vous plaît ; ne condamnons point les gens sans les entendre.

M. ORGON

Quoi ! tu voudrais soutenir que tu n'es pas un maître fripon !

LA BRANCHE, feignant de pleurer.

Je suis un fripon ! Fort bien : voyez les douceurs qu'on s'attire en servant avec affection.

VALÈRE, à Crispin.

Tu ne demeureras pas d'accord, non plus, toi, que tu es un fourbe, un scélérat !

CRISPIN, avec un feint emportement.

Scélérat ! fourbe ! Que diable, monsieur, vous me

prodiguez des épithètes qui ne me conviennent point du tout !

VALÈRE

Nous aurons encore tort de soupçonner votre fidélité, traîtres !

M. ORONTE, à La Branche et à Crispin.

Que direz-vous pour vous justifier, misérables ?

LA BRANCHE

Tenez, voilà Crispin qui va vous tirer d'erreur.

CRISPIN, à M. Oronte.

La Branche vous expliquera la chose en deux mots.

LA BRANCHE

Parle, Crispin ; fais-leur voir notre innocence.

CRISPIN

Parle toi-même, La Branche : tu les auras bientôt désabusés.

LA BRANCHE

Non, non ; tu débrouilleras mieux le fait.

CRISPIN, à M. Oronte et à Valère.

Eh bien ! messieurs : je vais vous dire la chose tout naturellement. J'ai pris le nom de Damis pour dégoûter, par mon air ridicule, monsieur et madame Oronte de l'alliance de monsieur Orgon, et les mettre par là dans une disposition favorable pour mon maître ; mais, au lieu de les rebuter par mes manières impertinentes, j'ai eu le malheur de leur plaire. Ce n'est pas ma faute, une fois.

M. ORONTE

Cependant, si on t'avait laissé faire, tu aurais poussé la feinte jusqu'à épouser ma fille ?

CRISPIN

Non, monsieur : demandez à La Branche, nous venions ici vous découvrir tout.

VALÈRE

Vous ne sauriez donner à votre perfidie des couleurs qui puissent nous éblouir. Puisque Damis est marié, il était inutile que Crispin fît le personnage qu'il a fait.

CRISPIN

Eh bien ! messieurs, puisque vous ne voulez pas nous absoudre comme innocents, faites-nous donc grâce comme à des coupables. Nous implorons votre bonté. (Il se jette aux genoux de M. Oronte.)

LA BRANCHE, se jetant aussi à genoux.

Oui, nous avons recours à votre clémence.

CRISPIN, à M. Oronte.

Franchement, la dot nous a tentés. Nous sommes accoutumés à faire des fourberies ; pardonnez-nous celle-ci à cause de l'habitude.

M. ORONTE

Non, non : votre audace ne demeurera point impunie.

LA BRANCHE

Eh ! monsieur, laissez-vous toucher. Nous vous en conjurons par les beaux yeux de M^me^ Oronte.

CRISPIN, à M. Oronte.

Par la tendresse que vous devez avoir pour une femme si charmante !

Mme ORONTE, à son mari.

Ces pauvres garçons me font pitié! Je demande grâce pour eux.

LISETTE, à part.

Les habiles fripons que voilà !

M. ORGON, à La Branche et à Crispin.

Vous êtes bien heureux, pendards, que madame Oronte intercède pour vous.

M. ORONTE, à La Branche et à Crispin.

J'avais grande envie de vous faire punir ; mais, puisque ma femme le veut, oublions le passé. Aussi bien je donne aujourd'hui ma fille à Valère: il ne faut songer qu'à se réjouir... On vous pardonne donc; et même, si vous voulez me promettre que vous vous corrigerez, je serai encore assez bon pour me charger de votre fortune.

CRISPIN, se relevant.

Oh! monsieur, nous vous le promettons.

LA BRANCHE, se relevant aussi.

Oui, monsieur... Nous sommes si mortifiés de n'avoir pas réussi dans notre entreprise, que nous renonçons à toutes les fourberies.

M. ORONTE

Vous avez de l'esprit ; mais il faut en faire un

meilleur usage, et, pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous mettre tous deux dans les affaires... (A La Branche.) J'obtiendrai pour toi, La Branche, une bonne commission.

LA BRANCHE

Je vous réponds, monsieur, de ma bonne volonté.

M. ORONTE, à Crispin.

Et pour le valet de mon gendre, je lui ferai épouser la filleule d'un sous-fermier de mes amis.

CRISPIN

Je tâcherai, monsieur, de mériter par ma complaisance toutes les bontés du parrain.

M. ORONTE

Ne demeurons pas ici plus longtemps... Entrons... (A M. Orgon.) J'espère que M. Orgon voudra bien honorer de sa présence les noces de ma fille?

M. ORGON

J'y veux danser avec M^me^ Oronte. (Il donne la main à M^me^ Oronte, et Valère à Angélique, pour entrer chez M. Oronte.)

FIN DE CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE

TURCARET

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

1709

PERSONNAGES

M. TURCARET, traitant, amoureux de la Baronne.
Mme TURCARET, sa femme.
LE CHEVALIER, LE MARQUIS } petits-maîtres.
LA BARONNE, jeune veuve, coquette.
M. RAFLE, usurier.
M. FURET, fourbe.
Mme JACOB, revendeuse à la toilette, et sœur de M. Turcaret.
FRONTIN, valet du Chevalier.
FLAMAND, valet de Turcaret.
JASMIN, petit laquais de la Baronne.
MARINE, LISETTE } suivantes de la Baronne.

La scène est à Paris, chez la Baronne.

ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

LA BARONNE, MARINE

MARINE

Encore hier deux cents pistoles !

LA BARONNE

Cesse de me reprocher...

MARINE

Non, madame, je ne puis me taire ; votre conduite est insupportable.

LA BARONNE

Marine !...

MARINE

Vous mettez ma patience à bout.

LA BARONNE

Hé ! comment veux-tu donc que je fasse ? Suis-je femme à thésauriser ?

MARINE

Ce serait trop exiger de vous ; et cependant je vous vois dans la nécessité de le faire.

LA BARONNE

Pourquoi ?

MARINE

Vous êtes veuve d'un colonel étranger qui a été tué en Flandre l'année passée ; vous aviez déjà mangé le petit douaire qu'il vous avait laissé en partant, et il ne vous restait plus que vos meubles, que vous auriez été obligée de vendre, si la fortune propice ne vous eût fait faire la conquête de M. Turcaret le traitant. Cela n'est-il pas vrai, madame ?

LA BARONNE

Je ne dis pas le contraire.

MARINE

Or, ce M. Turcaret, qui n'est pas un homme fort aimable, et qu'aussi vous n'aimez guère, quoique vous ayez dessein de l'épouser, comme il vous l'a promis ; M. Turcaret, dis-je, ne se presse pas de vous tenir parole, et vous attendez patiemment qu'il accomplisse sa promesse, parce qu'il vous fait tous les jours quelque présent considérable : je n'ai rien à dire à cela ; mais ce que je ne puis souffrir, c'est que vous vous soyez coiffée d'un petit chevalier joueur, qui va mettre à la réjouissance les dépouilles du traitant. Hé ! que prétendez-vous faire de ce chevalier ?

LA BARONNE

Le conserver pour ami. N'est-il pas permis d'avoir des amis ?

MARINE

Sans doute, et de certains amis encore dont on peut faire son pis-aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouser, en cas que M. Turcaret vînt à vous manquer ; car il n'est pas de ces chevaliers qui sont consacrés au célibat et obligés de courir au secours de Malte : c'est un chevalier de Paris ; il fait ses caravanes dans les lansquenets.

LA BARONNE

Oh ! je le crois un fort honnête homme.

MARINE

J'en juge tout autrement. Avec ses airs passionnés, son ton radouci, sa face minaudière, je le crois un grand comédien ; et ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que Frontin, son bon valet Frontin, ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE

Le préjugé est admirable ! Et tu conclus de là ?...

MARINE

Que le maître et le valet sont deux fourbes qui s'entendent pour vous duper ; et vous vous laissez surprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déjà du temps que vous les connaissiez. Il est vrai que depuis votre veuvage il a été le premier à vous offrir brusquement sa foi ; et cette façon de sincérité l'a tellement établi chez vous, qu'il dispose de votre bourse comme de la sienne.

LA BARONNE

Il est vrai que j'ai été sensible aux premiers soins

du chevalier. J'aurais dû, je l'avoue, l'éprouver avant que de lui découvrir mes sentiments ; et je conviendrai de bonne foi que tu as peut-être raison de me reprocher tout ce que j'ai fait pour lui.

MARINE

Assurément ; et je ne cesserai point de vous tourmenter, que vous ne l'ayez chassé de chez vous ; car enfin, si cela continue, savez-vous ce qui en arrivera ?

LA BARONNE

Hé ! quoi ?

MARINE

Que M. Turcaret saura que vous voulez conserver le chevalier pour ami ; et il ne croit pas, lui, qu'il soit permis d'avoir des amis. Il cessera de vous faire des présents, il ne vous épousera point ; et si vous êtes réduite à épouser le chevalier, ce sera un fort mauvais mariage pour l'un et pour l'autre.

LA BARONNE

Tes réflexions sont judicieuses, Marine : je veux songer à en profiter.

MARINE

Vous ferez bien ; il faut prévoir l'avenir. Envisagez dès à présent un établissement solide ; profitez des prodigalités de M. Turcaret, en attendant qu'il vous épouse. S'il y manque, à la vérité on en parlera un peu dans le monde ; mais vous aurez, pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente ; et vous trouverez alors quelque gentilhomme capricieux ou malaisé qui réhabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE

Je cède à tes raisons, Marine ; je veux me détacher du chevalier, avec qui je sens bien que je me ruinerais à la fin.

MARINE

Vous commencez à entendre raison. C'est là le bon parti. Il faut s'attacher à M. Turcaret, pour l'épouser ou pour le ruiner. Vous tirerez du moins des débris de sa fortune de quoi vous mettre en équipage, de quoi soutenir dans le monde une figure brillante ; et, quoi que l'on puisse dire, vous lasserez les caquets, vous fatiguerez la médisance, et l'on s'accoutumera insensiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONNE

Ma résolution est prise ; je veux bannir de mon cœur le chevalier : c'en est fait, je ne prends plus de part à sa fortune, je ne réparerai plus ses pertes ; il ne recevra plus rien de moi.

MARINE

Son valet vient ; faites-lui un accueil glacé : commencez par là le grand ouvrage que vous méditez.

LA BARONNE

Laisse-moi faire.

SCÈNE II

LA BARONNE, MARINE, FRONTIN

FRONTIN, à la baronne.

Je viens de la part de mon maître, et de la mienne, madame, vous donner le bonjour.

LA BARONNE, d'un air froid.

Je vous en suis obligée, Frontin.

FRONTIN

Et mademoiselle Marine veut bien aussi qu'on prenne la liberté de la saluer ?

MARINE, d'un air brusque.

Bon jour et bon an.

FRONTIN, présentant un billet à la baronne.

Ce billet, que M. le chevalier vous écrit, vous instruira, madame, de certaine aventure...

MARINE, bas, à la baronne.

Ne le recevez pas.

LA BARONNE, prenant le billet.

Cela n'engage à rien, Marine. Voyons, voyons ce qu'il me mande.

MARINE, bas à la baronne.

Sotte curiosité !

LA BARONNE lit.

« Je viens de recevoir le portrait d'une comtesse : « je vous l'envoie et vous le sacrifie ; mais vous ne « devez point me tenir compte de ce sacrifice, ma « chère baronne : je suis si occupé, si possédé de vos « charmes, que je n'ai pas la liberté de vous être « infidèle. Pardonnez, mon adorable, si je ne vous en « dis pas davantage ; j'ai l'esprit dans un accable- « ment mortel. J'ai perdu tout mon argent, et Frontin « vous dira le reste.

« Le Chevalier. »

MARINE

Puisqu'il a perdu tout son argent, je ne vois pas qu'il y ait du reste à cela.

FRONTIN

Pardonnez-moi. Outre les deux cents pistoles que madame eut la bonté de lui prêter hier, et le peu d'argent qu'il avait d'ailleurs, il a encore perdu mille écus sur sa parole : voilà le reste. Oh diable ! il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon maître.

LA BARONNE, à Frontin.

Où est le portrait !

FRONTIN, donnant le portrait à la baronne.

Le voici.

LA BARONNE

Il ne m'a point parlé de cette comtesse-là, Frontin !

FRONTIN

C'est une conquête, madame, que nous avons faite

sans y penser. Nous rencontrâmes l'autre jour cette comtesse dans un lansquenet !

MARINE

Une comtesse de lansquenet.

FRONTIN

Elle agaça mon maître : il répondit, pour rire, à ses minauderies. Elle, qui aime le sérieux, a pris la chose fort sérieusement ; elle nous a, ce matin, envoyé son portrait ; nous ne savons seulement pas son nom.

MARINE

Je vais parier que cette comtesse-là est quelque dame normande. Toute sa famille bourgeoise se cotise pour lui faire tenir à Paris une petite pension, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN, à Marine.

C'est ce que nous ignorons.

MARINE

Oh que non ! vous ne l'ignorez pas. Peste ! vous n'êtes pas gens à faire sottement des sacrifices ! Vous en connaissez bien le prix.

FRONTIN, à la baronne.

Savez-vous bien, madame, que cette dernière nuit a pensé être une nuit éternelle pour M. le chevalier? En arrivant au logis, il se jette dans un fauteuil ; il commence par se rappeler les plus malheureux coups du jeu, assaisonnant ses réflexions d'épithètes et d'apostrophes énergiques.

LA BARONNE, regardant le portrait.

Tu as vu cette comtesse, Frontin; n'est-elle pas plus belle que son portrait ?

FRONTIN

Non, madame, et ce n'est pas, comme vous voyez, une beauté régulière ; mais elle est assez piquante, ma foi, elle est assez piquante. Or, je voulus d'abord représenter à mon maître que tous ses jurements étaient des paroles perdues ; mais, considérant que cela soulage un joueur désespéré, je le laissai s'égayer dans ses apostrophes.

LA BARONNE, regardant toujours le portrait.

Quel âge a-t-elle, Frontin ?

FRONTIN

C'est ce que je ne sais pas trop bien ; car elle a le teint si beau, que je pourrais m'y tromper d'une vingtaine d'années.

MARINE

C'est-à-dire qu'elle a pour le moins cinquante ans.

FRONTIN

Je le croirais bien, car elle en paraît trente. Mon maître donc, après avoir réfléchi, s'abandonne à la rage ; il demande ses pistolets.

LA BARONNE

Ses pistolets, Marine ! ses pistolets !

MARINE

Il ne se tuera point, madame, il ne se tuera point.

FRONTIN

Je les lui refuse ; aussitôt il tire brusquement son épée.

LA BARONNE

Ah ! il s'est blessé, Marine assurément.

MARINE

Hé ! non, non; Frontin l'en aura empêché.

FRONTIN

Oui ; je me jette sur lui à corps perdu : « Monsieur le chevalier, lui dis-je qu'allez-vous faire ? Vous passez les bornes de la douleur du lansquenet. Si votre malheur vous fait haïr le jour, conservez-vous du moins, vivez pour votre aimable baronne ; elle vous a jusqu'ici tiré généreusement de tous vos embarras; et soyez sûr (ai-je ajouté, seulement pour calmer sa fureur) qu'elle ne vous laissera point dans celui-ci.

MARINE, bas.

L'entend-il, le maraud !

FRONTIN

« Il ne s'agit que de mille écus, une fois; M. Turcaret a bon dos; il portera bien encore cette charge-là.»

LA BARONNE

Eh bien, Frontin ?

FRONTIN

Eh bien, madame, à ces mots (admirez le pouvoir de l'espérance), il s'est laissé désarmer comme un enfant ; il s'est couché et s'est endormi.

MARINE

Le pauvre chevalier !

FRONTIN

Mais ce matin, à son réveil, il a senti renaître ses chagrins ; le portrait de la comtesse ne les a point dissipés. Il m'a fait partir sur-le-champ pour venir ici, et il attend mon retour pour disposer de son sort. Que lui dirai-je, madame ?

LA BARONNE

Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire fonds sur moi, et que, n'étant point en argent comptant... (Elle veut tirer son diamant.)

MARINE, la retenant.

Hé ! madame, y songez-vous ?

LA BARONNE, remettant son diamant.

Tu lui diras que je suis touchée de son malheur.

MARINE, à Frontin.

Et que je suis, de mon côté, très fâchée de son infortune.

FRONTIN

Ah ! qu'il sera fâché, lui !... (Bas à part.) Maugrebleu de la soubrette !

LA BARONNE

Dis-lui bien, Frontin, que je suis sensible à ses peines.

MARINE

Que je sens vivement son affliction, Frontin.

FRONTIN

C'en est donc fait, madame; vous ne verrez plus M. le chevalier. La honte de ne pouvoir payer ses dettes va l'écarter de vous pour jamais ; car rien n'est plus sensible pour un enfant de famille. Nous allons tout à l'heure prendre la poste.

LA BARONNE

Prendre la poste, Marine !

MARINE, à la baronne.

Ils n'ont pas de quoi la payer.

FRONTIN

Adieu, madame.

LA BARONNE, tirant son diamant

Attends, Frontin.

MARINE, à Frontin.

Non, non ; va-t'en vite lui faire réponse.

LA BARONNE, à Marine.

Oh ! je ne puis me résoudre à l'abandonner. (Donnant son diamant à Frontin.) Tiens, voilà, un diamant de cinq cents pistoles que M. Turcaret m'a donné ; va le mettre en gage, et tire ton maître de l'affreuse situation où il se trouve.

FRONTIN

Je vais le rappeler à la vie. Je lui rendrai compte, Marine, de l'excès de ton affliction. (Il sort.)

MARINE

Ah ! que vous êtes tous deux bien ensemble, messieurs les fripons !

SCÈNE III

LA BARONNE, MARINE

LA BARONNE

Tu vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter...

MARINE

Non, madame, je ne m'en donnerai pas la peine, je vous assure. Eh ! que m'importe, après tout, que votre bien s'en aille comme il vient ? Ce sont vos affaires, madame, ce sont vos affaires.

LA BARONNE

Hélas ! je suis plus à plaindre qu'à blâmer : ce que tu me vois faire n'est point l'effet d'une volonté libre ; je suis entraînée par un penchant si tendre, que je ne puis y résister.

MARINE

Un penchant tendre ! Ces faiblesses vous conviennent-elles ? Hé, fi ! vous aimez comme une vieille bourgeoise.

LA BARONNE

Que tu es injuste, Marine ! Puis-je ne pas savoir gré au chevalier du sacrifice qu'il me fait ?

MARINE

Le plaisant sacrifice ! Que vous êtes facile à tromper ! Mort de ma vie ! C'est quelque vieux portrait de famille ; que sait-on ? De sa grand'mère peut-être.

LA BARONNE, regardant le portrait.

Non ; j'ai quelque idée de ce visage-là, et une idée récente.

MARINE, prenant le portrait.

Attendez... Ah ! justement, c'est ce colosse de provinciale que nous vîmes au bal il y a trois jours, qui se fit tant prier pour ôter son masque, et que personne ne connut quand elle fut démasquée.

LA BARONNE

Tu as raison, Marine ; cette comtesse-là n'est pas mal faite.

MARINE, rendant le portrait à la baronne.

A peu près comme M. Turcaret. Mais si la comtesse était femme d'affaires, on ne vous la sacrifierait pas, sur ma parole.

SCÈNE IV

LA BARONNE, FLAMAND, MARINE

LA BARONNE

Tais-toi, Marine ; j'aperçois le laquais de M. Turcaret.

MARINE, bas, à la baronne.

Oh ! pour celui-ci, passe ; il ne nous apporte que de bonnes nouvelles. Il tient quelque chose ; c'est sans doute un nouveau présent que son maître vous fait.

FLAMAND, présentant un petit coffre à la baronne.

M. Turcaret, madame, vous prie d'agréer ce petit présent. Serviteur, Marine.

MARINE

Tu sois le bienvenu, Flamand ! J'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE, montrant le coffre à Marine.

Considère, Marine, admire le travail de ce petit coffre : as-tu rien vu de plus délicat ?

MARINE

Ouvrez, ouvrez, je réserve mon admiration pour le dedans ; le cœur me dit que nous en serons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE l'ouvre.

Que vois-je ! Un billet au porteur ! L'affaire est sérieuse.

MARINE

De combien, madame ?

LA BARONNE

De dix mille écus.

MARINE, bas.

Bon ! voilà la faute du diamant réparée.

LA BARONNE

Je vois un autre billet.

MARINE

Encore au porteur ?

LA BARONNE

Non ; ce sont des vers que M. Turcaret m'adresse.

MARINE

Des vers de M. Turcaret !

LA BARONNE, lisant.

« A Philis... Quatrain... » Je suis la Philis, et il me prie en vers de recevoir son billet en prose.

MARINE

Je suis fort curieuse d'entendre des vers d'un auteur qui envoie de si bonne prose.

LA BARONNE

Les voici ; écoute. (Elle lit.)

« Recevez ce billet, charmante Philis,
« Et soyez assurée que mon âme
« Conservera toujours une éternelle flamme,
« Comme il est certain que trois et trois font six. »

MARINE

Que cela est finement pensé !

LA BARONNE

Et noblement exprimé ! Les auteurs se peignent dans leurs ouvrages... Allez porter ce coffre dans mon cabinet, Marine. (Marine sort.)

SCÈNE V

LA BARONNE, FLAMAND.

LA BARONNE

Il faut que je te donne quelque chose, à toi, Flamand. Je veux que tu boives à ma santé.

FLAMAND

Je n'y manquerai pas, madame, et du bon encore.

LA BARONNE

Je t'y convie.

FLAMAND

Quand j'étais chez ce conseiller que j'ai servi ci-devant, je m'accommodais de tout; mais depuis que je suis chez M. Turcaret, je suis devenu délicat, oui.

LA BARONNE

Rien n'est tel que la maison d'un homme d'affaires pour perfectionner le goût.

SCÈNE VI

LA BARONNE, FLAMAND, MARINE

FLAMAND, apercevant M. Turcaret.

Le voici, madame, le voici. (Il sort.)

SCÈNE VII

M. TURCARET, LA BARONNE, MARINE

LA BARONNE

Je suis ravie de vous voir, monsieur Turcaret, pour vous faire des compliments sur les vers que vous m'avez envoyés.

M. TURCARET, riant.

Ho, ho!

LA BARONNE

Savez-vous bien qu'ils sont du dernier galant! Jamais les Voiture ni les Pavillon n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET

Vous plaisantez apparemment?

LA BARONNE

Point du tout.

M. TURCARET

Sérieusement, madame, les trouvez-vous bien tournés?

LA BARONNE

Le plus spirituellement du monde.

M. TURCARET

Ce sont pourtant les premiers vers que j'aie faits de ma vie.

LA BARONNE

On ne le dirait pas.

M. TURCARET

Je n'ai pas voulu emprunter le secours de quelque auteur, comme cela se pratique.

LA BARONNE

On le voit bien : les auteurs de profession ne pensent et ne s'expriment pas ainsi ; on ne saurait les soupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET

J'ai voulu voir, par curiosité, si je serais capable d'en composer, et l'amour m'a ouvert l'esprit.

LA BARONNE

Vous êtes capable de tout, monsieur, et il n'y a rien d'impossible pour vous.

MARINE

Votre prose, monsieur, mérite aussi des compliments : elle vaut bien votre poésie au moins.

M. TURCARET

Il est vrai que ma prose a son mérite ; elle est signée et approuvée par quatre fermiers généraux.

MARINE, à M. Turcaret.

Cette approbation vaut mieux que celle de l'Académie.

LA BARONNE

Pour moi, je n'approuve point votre prose, monsieur; et il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET

D'où vient?

LA BARONNE

Avez-vous perdu la raison, de m'envoyer un billet au porteur? Vous faites tous les jours quelque folie comme cela.

M. TURCARET

Vous vous moquez.

LA BARONNE

De combien est-il ce billet? Je n'ai pas pris garde à la somme, tant j'étais en colère contre vous.

M. TURCARET

Bon! il n'est que de dix mille écus.

LA BARONNE

Comment, dix mille écus! Ah! si j'avais su cela, je vous l'aurais renvoyé sur-le-champ.

M. TURCARET

Fi donc!

LA BARONNE

Mais je vous le renverrai.

M. TURCARET

Oh! vous l'avez reçu, vous ne le rendrez point.

MARINE, bas, à part.

Oh! pour cela, non.

LA BARONNE

Je suis plus offensée du motif que de la chose même.

M. TURCARET

Hé ! pourquoi ?

LA BARONNE

En m'accablant tous les jours de présents, il semble que vous vous imaginiez avoir besoin de ces liens-là pour m'attacher à vous.

M. TURCARET

Quelle pensée ! Non, madame, ce n'est point dans cette vue que...

LA BARONNE

Mais vous vous trompez, monsieur ; je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TURCARET

Qu'elle est franche ! qu'elle est sincère !

LA BARONNE

Je ne suis sensible qu'à vos empressements, qu'à vos soins.

M. TURCARET

Quel bon cœur !

LA BARONNE

Qu'au seul plaisir de vous voir.

M. TURCARET

Elle me charme... Adieu, charmante Philis.

LA BARONNE

Quoi ! vous sortez si tôt ?

M. TURCARET

Oui, ma reine ; je ne viens ici que pour vous saluer en passant. Je vais à une de nos assemblées, pour m'opposer à la réception d'un pied-plat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre compagnie. Je reviendrai dès que je pourrai m'échapper. (Il lui baise la main.)

LA BARONNE

Fussiez-vous déjà de retour !

MARINE, faisant la révérence à M. Turcaret.

Adieu, monsieur ; je suis votre très humble servante.

M. TURCARET

A propos, Marine, il me semble qu'il y a longtemps que je ne t'ai rien donné. (Il lui donne une poignée d'argent.) Tiens, je donne sans compter, moi.

MARINE

Et moi, je reçois de même, monsieur. Oh ! nous sommes tous deux des gens de bonne foi ! (M. Turcaret sort.)

SCÈNE VIII

LA BARONNE, MARINE

LA BARONNE

Il s'en va fort satisfait de nous, Marine.

MARINE

Et nous demeurons fort contentes de lui, madame. L'excellent sujet ! Il a de l'argent, il est prodigue et crédule ; c'est un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE

J'en fais assez ce que je veux, comme tu vois.

MARINE

Oui ; mais, par malheur, je vois arriver ici des gens qui vengent bien M. Turcaret.

SCÈNE IX

LE CHEVALIER, LA BARONNE, FRONTIN, MARINE

LE CHEVALIER, à la baronne.

Je viens, madame, vous témoigner ma reconnaissance ; sans vous, j'aurais violé la foi des joueurs :

ma parole perdait tout son crédit, et je tombais dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONNE

Je suis bien aise, chevalier, de vous avoir fait ce plaisir.

LE CHEVALIER

Ah ! qu'il est doux de voir sauver son honneur par l'objet même de son amour !

MARINE, bas à elle-même.

Qu'il est tendre et passionné ! Le moyen de lui refuser quelque chose !

LE CHEVALIER

Bonjour, Marine. Madame, j'ai aussi quelques grâces à lui rendre ; Frontin m'a dit qu'elle s'est intéressée à ma douleur.

MARINE, au chevalier.

Eh ! oui, merci de ma vie ! Je m'y suis intéressée : elle nous coûte assez pour cela.

LA BARONNE, à Marine.

Taisez-vous, Marine ; vous avez des vivacités qui ne me plaisent pas.

LE CHEVALIER

Eh ! madame, laissez-la parler ; j'aime les gens francs et sincères.

MARINE

Et moi je hais ceux qui ne le sont pas.

LE CHEVALIER

Elle est toute spirituelle dans ses mauvaises humeurs : elle a des reparties brillantes qui m'enlèvent. Marine, au moins, j'ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié ; et je veux vous en donner des marques. (Il fait semblant de fouiller dans ses poches.) Frontin, la première fois que je gagnerai, fais-m'en ressouvenir.

FRONTIN, à Marine.

C'est de l'argent comptant.

MARINE, à Frontin.

J'ai bien affaire de son argent ! Eh ! qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre.

LA BARONNE

Prenez garde à ce que vous dites, Marine.

MARINE

C'est voler au coin d'un bois.

LA BARONNE

Vous perdez le respect.

LE CHEVALIER, à la baronne.

Ne prenez point la chose sérieusement.

MARINE

Je ne puis me contraindre, madame; je ne puis voir tranquillement que vous soyez la dupe de monsieur, et que M. Turcaret soit la vôtre.

LA BARONNE

Marine... !

MARINE

Eh ! fi, fi ! madame, c'est se moquer de recevoir d'une main pour dissiper de l'autre. La belle conduite ! Nous en aurons toute la honte, et M. le chevalier tout le profit.

LA BARONNE

Oh ! pour cela, vous êtes trop insolente; je n'y puis plus tenir.

MARINE

Ni moi non plus.

LA BARONNE

Je vous chasserai.

MARINE

Vous n'aurez pas cette peine-là, madame; je me donne mon congé moi-même : je ne veux pas qu'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un financier.

LA BARONNE

Retirez-vous, impudente ! et ne paraissez jamais devant moi que pour me rendre vos comptes.

MARINE

Je les rendrai à M. Turcaret, madame; et s'il est assez sage pour m'en croire, vous compterez aussi tous deux ensemble. (Elle sort.)

SCÈNE X

LE CHEVALIER, LA BARONNE, FRONTIN

LE CHEVALIER, à la baronne.

Voilà, je l'avoue, une créature impertinente : vous avez eu raison de la chasser.

FRONTIN

Oui, madame, vous avez eu raison : comment donc ! mais c'est une espèce de mère que cette servante-là.

LA BARONNE, à Frontin.

C'est un pédant éternel que j'avais aux oreilles.

FRONTIN

Elle se mêlait de vous donner des conseils; elle vous aurait gâtée à la fin.

LA BARONNE

Je n'avais que trop d'envie de m'en défaire; mais je suis femme d'habitude, et je n'aime point les nouveaux visages.

LE CHEVALIER

Il serait pourtant fâcheux que, dans le premier mouvement de sa colère, elle allât donner à M. Turcaret des impressions qui ne conviendraient ni à vous ni à moi.

FRONTIN, au chevalier.

Oh ! diable ! elle n'y manquera pas : les soubrettes sont comme les bigotes ; elles font des actions charitables pour se venger.

LA BARONNE, au chevalier.

De quoi s'inquiéter ? Je ne la crains point. J'ai de l'esprit, et M. Turcaret n'en a guère : je ne l'aime point, et il est amoureux. Je saurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chassée.

FRONTIN

Fort bien, madame ; il faut mettre tout à profit.

LA BARONNE

Mais je songe que ce n'est pas assez de nous être débarrassés de Marine, il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l'esprit.

LE CHEVALIER

Quelle idée, madame ?

LA BARONNE

Le laquais de M. Turcaret est un sot, un benêt, dont on ne peut tirer le moindre service ; et je voudrais mettre à sa place quelque habile homme, quelqu'un de ces génies supérieurs qui sont faits pour gouverner les esprits médiocres, et les tenir toujours dans la situation dont on a besoin.

FRONTIN

Quelqu'un de ces génies supérieurs ! Je vous vois venir, madame : cela me regarde.

LE CHEVALIER

Mais, en effet, Frontin ne nous sera pas inutile auprès de notre traitant.

LA BARONNE

Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER

Il nous en rendra bon compte, n'est-ce pas ?

FRONTIN

Je suis jaloux de l'invention ; on ne pouvait rien imaginer de mieux. Par ma foi, monsieur Turcaret, je vous ferai bien voir du pays, sur ma parole.

LA BARONNE

Il m'a fait présent d'un billet au porteur de dix mille écus : je veux changer cet effet-là de nature ; il en faut faire de l'argent : je ne connais personne pour cela ; chevalier, chargez-vous de ce soin ; je vais vous remettre le billet. Retirez ma bague, je suis bien aise de l'avoir, et vous me tiendrez compte du surplus.

FRONTIN

Cela est trop juste, madame ; et vous n'avez rien à craindre de notre probité.

LE CHEVALIER

Je ne perdrai point de temps, madame, et vous aurez cet argent incessamment.

LA BARONNE

Attendez un moment : je vais vous donner le billet.

SCÈNE XI

LE CHEVALIER, FRONTIN

FRONTIN

Un billet de dix mille écus ! La bonne aubaine, et la bonne femme ! Il faut être aussi heureux que vous l'êtes, pour en rencontrer de pareilles : savez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette ?

LE CHEVALIER

Tu as raison.

FRONTIN

Ce n'est pas mal payer le sacrifice de notre vieille folle de comtesse, qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER

Il est vrai.

FRONTIN

Madame la baronne est persuadée que vous avez perdu mille écus sur votre parole, et que son diamant est en gage : le lui rendrez-vous, monsieur, avec le reste du billet ?

LE CHEVALIER

Si je le lui rendrai !

FRONTIN

Quoi ! tout entier, sans quelque nouvel article de dépense ?

LE CHEVALIER

Assurément : je me garderai bien d'y manquer.

FRONTIN

Vous avez des moments d'équité : je ne m'y attendais pas.

LE CHEVALIER

Je serais un grand malheureux de m'exposer à rompre avec elle à si bon marché.

FRONTIN

Ah ! je vous demande pardon : j'ai fait un jugement téméraire ; je croyais que vous vouliez faire les choses à demi.

LE CHEVALIER

Oh ! non. Si jamais je me brouille, ce ne sera qu'après la ruine totale de M. Turcaret.

FRONTIN

Qu'après sa destruction, là, son anéantissement ?

LE CHEVALIER

Je ne rends des soins à la coquette que pour ruiner le traitant.

FRONTIN

Fort bien : à ces sentiments généreux, je reconnais mon maître.

SCÈNE XII

LE CHEVALIER, LA BARONNE, FRONTIN

LE CHEVALIER, bas, à Frontin.

Paix, Frontin, voici la baronne.

LA BARONNE

Allez, chevalier, allez, sans tarder davantage, négocier ce billet, et me rendez ma bague le plus tôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER

Frontin, madame, va vous la rapporter incessamment; mais, avant que je vous quitte, souffrez que, charmé de vos manières généreuses, je vous fasse connaître...

LA BARONNE

Non, je vous le défends; ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER

Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnaissant que le mien !

LA BARONNE, s'en allant.

Sans adieu, chevalier. Je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER

Pourrais-je m'éloigner de vous sans une si douce espérance ! (Il conduit la baronne, qui rentre dans son appartement, et il sort.)

SCÈNE XIII

FRONTIN

J'admire le train de la vie humaine ! Nous plumons une coquette ; la coquette mange un homme d'affaires ; l'homme d'affaires en pille d'autres : cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde.

ACTE DEUXIÈME

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

LA BARONNE, FRONTIN

FRONTIN, lui donnant le diamant.

Je n'ai pas perdu de temps, comme vous voyez, madame; voilà votre diamant : l'homme qui l'avait en gage me l'a remis entre les mains dès qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut escompter moyennant un très honnête profit. Mon maître, que j'ai laissé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE

Je suis enfin débarrassée de Marine : elle a sérieusement pris son parti; j'appréhendais que ce ne fût qu'une feinte : elle est sortie. Ainsi, Frontin, j'ai besoin d'une femme de chambre; je te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN

J'ai votre affaire en main ; c'est une jeune personne douce, complaisante, comme il vous la faut :

elle verrait tout aller sens dessus dessous dans votre maison, sans dire une syllabe.

LA BARONNE

J'aime ces caractères-là. Tu la connais particulièrement?

FRONTIN

Très particulièrement; nous sommes même un peu parents.

LA BARONNE

C'est-à-dire que l'on peut s'y fier.

FRONTIN

Comme à moi-même; elle est sous ma tutelle: j'ai l'administration de ses gages et de ses profits, et j'ai soin de lui fournir tous ses petits besoins.

LA BARONNE

Elle sert sans doute actuellement?

FRONTIN

Non, elle est sortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONNE

Et pour quel sujet?

FRONTIN

Elle servait des personnes qui mènent une vie retirée, qui ne reçoivent que des visites sérieuses; un mari et une femme qui s'aiment, des gens extraordinaires; enfin c'est une maison triste: ma pupille s'y est ennuyée.

LA BARONNE

Où donc est-elle à l'heure qu'il est ?

FRONTIN

Elle est logée chez une vieille prude de ma connaissance, qui, par charité, retire des femmes de chambre hors de condition, pour savoir ce qui se passe dans les familles.

LA BARONNE

Je la voudrais bien avoir dès aujourd'hui; je ne puis me passer de fille.

FRONTIN

Je vais vous l'envoyer, madame, ou vous l'amener moi-même : vous en serez contente. Je ne vous ai pas dit toutes ses bonnes qualités : elle chante et joue à ravir de toutes sortes d'instruments.

LA BARONNE

Mais, Frontin, vous me parlez là d'un fort joli sujet.

FRONTIN

Je vous en réponds; aussi je la destine pour l'Opéra; mais je veux auparavant qu'elle se fasse dans le monde; car il n'en faut là que de toutes faites. (Il s'en va.)

LA BARONNE

Je l'attends avec impatience.

SCÈNE II

LA BARONNE

Cette fille-là me sera d'un grand agrément; elle me divertira par ses chansons, au lieu que l'autre ne faisait que me chagriner par sa morale.

SCÈNE III

LA BARONNE, M. TURCARET

LA BARONNE, apercevant M. Turcaret, à elle-même.

Mais je vois M. Turcaret; ah! qu'il paraît agité! Marine l'aura été trouver.

M. TURCARET, essoufflé.

Ouf! je ne sais par où commencer, perfide!

LA BARONNE, bas, à elle-même.

Elle lui a parlé.

M. TURCARET

J'ai appris de vos nouvelles, déloyale! J'ai appris de vos nouvelles; on vient de me rendre comp'e de vos perfidies, de votre dérangement.

LA BARONNE, haut.

Le début est agréable; et vous employez de fort jolis termes, monsieur!

M. TURCARET

Laissez-moi parler; je veux vous dire vos vérités; Marine me les a dites. Ce beau chevalier qui vient ici à toute heure, et qui ne m'était pas suspect sans raison, n'est pas votre cousin, comme vous me l'avez fait accroire : vous avez des vues pour l'épouser, et pour me planter là, moi, quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONNE

Moi, monsieur, j'aimerais le chevalier!

M. TURCARET

Marine me l'a assuré, et qu'il ne faisait figure dans le monde qu'aux dépens de votre bourse et de la mienne, et que vous lui sacrifiez tous les présents que je vous fais.

LA BARONNE

Marine est une fort jolie personne! Ne vous a-t-elle dit que cela, monsieur?

M. TURCARET

Ne me répondez point, félonne! J'ai de quoi vous confondre! Ne me répondez point. Parlez: qu'est devenu, par exemple, ce gros brillant que je vous donnai l'autre jour? Montrez-le-moi tout à l'heure, montrez-le-moi.

LA BARONNE

Puisque vous le prenez sur ce ton-là, monsieur, je ne veux pas vous le montrer.

M. TURCARET

Hé! sur quel ton, morbleu, prétendez-vous donc que je le prenne? Oh! vous n'en serez pas quitte pour des reproches! Ne croyez pas que je sois assez sot pour rompre avec vous sans bruit, pour me retirer sans éclat; je veux laisser ici des marques de mon ressentiment. Je suis honnête homme : j'aime de bonne foi; je n'ai que des vues légitimes; je ne crains pas le scandale, moi. Ah! vous n'avez pas affaire à un abbé, je vous en avertis. (Il entre dans la chambre de la baronne.)

SCÈNE IV

LA BARONNE

Non; j'ai affaire à un extravagant, un possédé!... Oh bien! faites, monsieur, faites tout ce qu'il vous plaira; je ne m'y opposerai point, je vous assure... Mais... qu'entends-je?... Ciel! quel désordre!... Il est effectivement devenu fou... Monsieur Turcaret, monsieur Turcaret, je vous ferai bien expier vos emportements.

SCÈNE V

TURCARET, LA BARONNE

M. TURCARET

Me voilà à demi soulagé. J'ai déjà cassé la grande glace et les plus belles porcelaines.

LA BARONNE

Achevez, monsieur. Que ne continuez-vous?

M. TURCARET

Je continuerai quand il me plaira, madame... Je vous apprendrai à vous jouer à un homme comme moi... Allons, ce billet au porteur, que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende !

LA BARONNE

Que je vous le rende! Et si je l'ai aussi donné au chevalier?

M. TURCARET

Ah ! si je le croyais !

LA BARONNE

Que vous êtes fou ! En vérité, vous me faites pitié.

M. TURCARET

Comment donc! Au lieu de se jeter à mes genoux et de me demander grâce, encore dit-elle que j'ai tort, encore dit-elle que j'ai tort !

LA BARONNE

Sans doute.

M. TURCARET

Ah! vraiment, je voudrais bien, par plaisir, que vous entreprissiez de me persuader cela.

LA BARONNE

Je le ferais, si vous étiez en état d'entendre raison.

M. TURCARET

Et que me pourriez-vous dire, traîtresse ?

LA BARONNE

Je ne vous dirai rien. Ah ! quelle fureur !

M. TURCARET, essoufflé.

Eh bien ! parlez, madame, parlez ; je suis de sang-froid.

LA BARONNE

Écoutez-moi donc... Toutes les extravagances que vous venez de faire sont fondées sur un faux rapport que Marine...

M. TURCARET

Un faux rapport ! ventrebleu ! ce n'est point...

LA BARONNE

Ne jurez pas, monsieur, ne m'interrompez pas : songez que vous êtes de sang-froid.

M. TURCARET

Je me tais : il faut que je me contraigne.

LA BARONNE

Savez-vous bien pourquoi je viens de chasser Marine ?

M. TURCARET

Oui : pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE

Tout au contraire ; c'est à cause qu'elle me repro-

chait sans cesse l'inclination que j'avais pour vous. « Est-il rien de si ridicule, me disait-elle à tous mo- « ments, que de voir la veuve d'un colonel songer à « un monsieur Turcaret, un homme sans naissance, « sans esprit, de la mine la plus basse...

M. TURCARET

Passons, s'il vous plaît, sur les qualités : cette Marine-là est une impudente.

LA BARONNE

« Pendant que vous pouvez choisir un époux entre « vingt personnes de la première qualité; lorsque « vous refusez votre aveu même aux pressantes in- « stances de toute la famille d'un marquis dont vous « êtes adorée, et que vous avez la faiblesse de sacrifier « à ce monsieur Turcaret? »

M. TURCARET

Cela n'est pas possible.

LA BARONNE

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, monsieur. Ce marquis est un jeune seigneur fort agréable de sa personne, mais dont les mœurs et la conduite ne me conviennent point. Il vient ici quelquefois avec mon cousin le chevalier, son ami. J'ai découvert qu'il avait gagné Marine, et c'est pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impostures pour se venger, et vous êtes assez crédule pour y ajouter foi! Ne deviez-vous pas, dans le moment, faire réflexion que c'était une servante passionnée qui vous parlait, et que, si j'avais eu quelque chose à me reprocher, je n'aurais pas été assez impru-

dente pour chasser une fille dont j'avais à craindre l'indiscrétion? Cette pensée, dites-moi, ne se présente-t-elle pas naturellement à l'esprit ?

M. TURCARET

J'en demeure d'accord, mais...

LA BARONNE

Mais, mais vous avez tort. Elle vous a donc dit, entre autres choses, que je n'avais plus ce gros brillant qu'en badinant vous me mîtes l'autre jour au doigt, et que vous me forçâtes d'accepter ?

M. TURCARET

Oh ! oui; elle m'a juré que vous l'avez donné aujourd'hui au chevalier, qui est, dit-elle, votre parent comme Jean de Vert.

LA BARONNE

Et si je vous montrais tout à l'heure ce même diamant, que diriez-vous ?

M. TURCARET

Oh ! je dirais, en ce cas-là, que... Mais cela ne se peut pas.

LA BARONNE

Le voilà, monsieur ; le reconnaissez-vous? Voyez-le fonds que l'on doit faire sur le rapport de certains valets.

M. TURCARET

Ah ! que cette Marine-là est une grande scélérate ! Je reconnais sa friponnerie et mon injustice : par-

donnez-moi, madame, d'avoir soupçonné votre bonne foi.

LA BARONNE

Non, vos fureurs ne sont point excusables : allez, vous êtes indigne de pardon.

M. TURCARET

Je l'avoue.

LA BARONNE

Fallait-il vous laisser si facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendresse ?

M. TURCARET

Hélas ! non... Que je suis malheureux !

LA BARONNE

Convenez que vous êtes un homme bien faible.

M. TURCARET

Oui, madame.

LA BARONNE

Une franche dupe.

M. TURCARET

J'en conviens. Ah ! Marine ! coquine de Marine ! Vous ne sauriez vous imaginer tous les mensonges que cette pendarde-là m'est venue conter... Elle m'a dit que vous et monsieur le chevalier vous me regardiez comme votre vache à lait ; et que, si aujourd'hui pour demain je vous avais tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE

La malheureuse !

M. TURCARET

Elle me l'a dit, c'est un fait constant ; je n'invente rien, moi.

LA BARONNE

Et vous avez eu la faiblesse de la croire un seul moment !

M. TURCARET

Oui, madame, j'ai donné là-dedans comme un franc sot... Où diable avais-je l'esprit ?

LA BARONNE

Vous repentez-vous de votre crédulité ?

M. TURCARET, se jetant à genoux.

Si je m'en repens ! Je vous demande mille pardons de ma colère.

LA BARONNE, le relevant.

On vous la pardonne. Levez-vous, monsieur. Vous auriez moins de jalousie si vous aviez moins d'amour, et l'excès de l'un fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET

Quelle bonté !... Il faut avouer que je suis un grand brutal !

LA BARONNE

Mais, sérieusement, monsieur, croyez-vous qu'un cœur puisse balancer un instant entre vous et le chevalier ?

M. TURCARET

Non, madame, je ne le crois pas ; mais je le crains.

LA BARONNE

Que faut-il faire pour dissiper vos craintes ?

M. TURCARET

Éloigner d'ici cet homme-là ; consentez-y, madame ; j'en sais les moyens.

LA BARONNE

Eh ! quels sont-ils ?

M. TURCARET

Je lui donnerai une direction en province.

LA BARONNE

Une direction !

M. TURCARET

C'est ma manière d'écarter les incommodes... Ah ! combien de cousins, d'oncles et de maris j'ai faits directeurs en ma vie ! J'en ai envoyé jusqu'en Canada.

LA BARONNE

Mais vous ne songez pas que mon cousin le chevalier est homme de condition, et que ces sortes d'emplois ne lui conviennent pas... Allez, sans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'est l'homme du monde qui doit vous causer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET

Ouf ! j'étouffe d'amour et de joie ; vous me dites cela d'une manière si naïve, que vous me persuadez...

Adieu, mon adorable, mon tout, ma déesse... Allez, allez, je vais bien réparer la sottise que je viens de faire. Votre grande glace n'était pas tout à fait nette, au moins ; et je trouvais vos porcelaines assez communes.

LA BARONNE

Il est vrai.

M. TURCARET

Je vais vous en chercher d'autres.

LA BARONNE

Voilà ce que vous coûtent vos folies.

M. TURCARET

Bagatelle ! ... Tout ce que j'ai cassé ne valait pas plus de trois cents pistoles. (Il veut s'en aller, et la baronne l'arrête.)

LA BARONNE

Attendez, monsieur ; il faut que je vous fasse une prière auparavant.

M. TURCARET

Une prière ! Oh ! donnez vos ordres.

LA BARONNE

Faites avoir une commission, pour l'amour de moi, à ce pauvre Flamand, votre laquais. C'est un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. TURCARET

Je l'aurais déjà poussé, si je lui avais trouvé quelque disposition ; mais il a l'esprit trop bonasse ; cela ne vaut rien pour les affaires.

LA BARONNE

Donnez-lui un emploi qui ne soit pas difficile à exercer

M. TURCARET

Il en aura un dès aujourd'hui ; cela vaut fait.

LA BARONNE

Ce n'est pas tout ; je veux mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon cousin le chevalier ; c'est aussi un très bon enfant.

M. TURCARET

Je le prends, madame, et vous promets de le faire commis au premier jour.

SCÈNE VI

FRONTIN, M. TURCARET, LA BARONNE

FRONTIN, à la baronne.

Madame, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Monsieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET

Il paraît un peu innocent.

LA BARONNE

Que vous vous connaissez bien en physionomie !

M. TURCARET

J'ai le coup d'œil infaillible... (A Frontin.) Approche, mon ami : dis-moi un peu, as-tu déjà quelques principes ?

FRONTIN

Qu'appelez-vous des principes ?

M. TURCARET

Des principes de commis ; c'est-à-dire, si tu sais comment on peut empêcher les fraudes ou les favoriser ?

FRONTIN

Pas encore, monsieur ; mais je sens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET

Tu sais, du moins, l'arithmétique ? tu sais faire des comptes à parties simples ?

FRONTIN

Oh ! oui, monsieur ; je sais même faire des parties doubles. J'écris aussi de deux écritures, tantôt de l'une et tantôt de l'autre.

M. TURCARET

De la ronde, n'est-ce pas ?

FRONTIN

De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET

Comment, de l'oblique ?

FRONTIN

Hé ! oui, d'une écriture que vous connaissez... là... d'une certaine écriture qui n'est pas légitime.

M. TURCARET, à la baronne.

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN

Justement : c'est ce mot-là, que je cherchais.

M. TURCARET, à la baronne.

Quelle ingénuité !... Ce garçon-là, madame, es bien niais.

LA BARONNE

Il se déniaisera dans vos bureaux.

M. TURCARET

Oh ! qu'oui, madame, oh ! qu'oui. D'ailleurs, un bel esprit n'est pas nécessaire pour faire son chemin. Hors moi et deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies assez communs. Il suffit d'un certain usage, d'une routine que l'on ne manque guère d'attraper. Nous voyons tant de gens ! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur ; voilà toute notre science.

LA BARONNE

Ce n'est pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET, à Frontin.

Oh çà ! mon ami, tu es à moi, et tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN

Je vous regarde donc, monsieur, comme mon nouveau maître... Mais en qualité d'ancien laquais de M. le chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commission dont il m'a chargé : il vous donne, et à madame sa cousine, à souper ici ce soir.

M. TURCARET

Très volontiers.

FRONTIN

Je vais ordonner chez Fite (1) toutes sortes de ragoûts, avec vingt-quatre bouteilles de vin de Champagne ; et pour égayer le repas, vous aurez des voix et des instruments.

LA BARONNE

De la musique, Frontin ?

FRONTIN

Oui, madame : à telles enseignes que j'ai ordre de commander cent bouteilles de Suresnes pour abreuver la symphonie.

LA BARONNE

Cent bouteilles !

FRONTIN

Ce n'est pas trop, madame. Il y aura huit concer-

(1) Traiteur célèbre du temps.

tants, quatre Italiens de Paris, trois chanteuses, et deux gros chantres.

M. TURCARET

Il a, ma foi, raison, ce n'est pas trop. Ce repas sera fort joli.

FRONTIN

Oh diable ! quand M. le chevalier donne des soupers comme cela, il n'épargne rien, monsieur.

M. TURCARET

J'en suis persuadé.

FRONTIN

Il semble qu'il ait à sa disposition la bourse d'un partisan.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Il veut dire qu'il fait les choses fort magnifiquement.

M. TURCARET

Qu'il est ingénu ! (A Frontin.) Eh bien ! nous verrons cela tantôt. (A la baronne.) Et, pour surcroît de réjouissance, j'amènerai ici M. Gloutonneau le poète ; aussi bien, je ne saurais manger, si je n'ai quelque bel esprit à ma table.

LA BARONNE

Vous me ferez plaisir. Cet auteur apparemment est fort brillant dans la conversation ?

M. TURCARET

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas ; mais il mange et pense beaucoup. Peste ! c'est un homme

bien agréable... Oh çà ! je cours chez Dautel (1), vous acheter...

LA BARONNE

Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie : ne vous jetez point dans une dépense...

M. TURCARET, l'interrompant à son tour.

Eh ! fi ! madame, fi ! vous vous arrêtez à des minuties. Sans adieu, ma reine.

LA BARONNE

J'attends votre retour impatiemment. (M. Turcaret sort.)

SCÈNE VII

LA BARONNE, FRONTIN

LA BARONNE

Enfin, te voilà en train de faire ta fortune.

FRONTIN

Oui, madame, et en état de ne pas nuire à la vôtre.

LA BARONNE

C'est à présent, Frontin, qu'il faut donner l'essor à ce génie supérieur...

(1) Fameux bijoutier d'alors.

FRONTIN

On tâchera de vous prouver qu'il n'est pas médiocre.

LA BARONNE

Quand m'amènera-t-on cette fille ?

FRONTIN

Je l'attends ; je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE

Tu m'avertiras quand elle sera venue. (Elle passe dans sa chambre.)

SCÈNE VIII

FRONTIN

Courage ! Frontin ! courage ! mon ami ; la fortune t'appelle. Te voilà chez un homme d'affaires par le canal d'une coquette. Quelle joie ! L'agréable perspective ! Je m'imagine que toutes les choses que je vais toucher vont se convertir en or... (Voyant paraître Lisette.) Mais j'aperçois ma pupille.

SCÈNE IX

LISETTE, FRONTIN

FRONTIN

Tu sois la bienvenue, Lisette!... On t'attend avec impatience dans cette maison.

LISETTE

J'y entre avec une satisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN

Je t'ai mise au fait sur tout ce qui s'y passe et sur tout ce qui s'y doit passer : tu n'as qu'à te régler là-dessus. Souviens-toi seulement qu'il faut avoir une complaisance infatigable.

LISETTE

Il n'est pas besoin de me recommander cela.

FRONTIN

Flatte sans cesse l'entêtement que la baronne a pour le chevalier ; c'est là le point.

LISETTE

Tu me fatigues de leçons inutiles.

SCÈNE X

LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE

FRONTIN, voyant arriver le chevalier.

Le voici qui vient.

LISETTE, examinant le chevalier.

Je ne l'avais pas encore vu... Ah ! qu'il est bien fait, Frontin !

FRONTIN

Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette.

LE CHEVALIER, à Frontin, sans voir d'abord Lisette.

Je te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre... (Apercevant Lisette.) Mais que vois-je ? Quelle est cette beauté brillante ?

FRONTIN

C'est une fille que je donne à madame la baronne pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER

Et c'est sans doute une de tes amies ?

FRONTIN

Oui, monsieur ; il y a longtemps que nous nous connaissons. Je suis son répondant.

LE CHEVALIER

Bonne caution ! C'est faire son éloge en un mot. Elle est, parbleu ! charmante... Monsieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN

D'où vient?

LE CHEVALIER

Je me plains de vous, vous dis-je. Vous savez toutes mes affaires, et vous me cachez les vôtres. Vous n'êtes pas un ami sincère.

FRONTIN

Je n'ai pas voulu, monsieur...

LE CHEVALIER, l'interrompant.

La confiance pourtant doit être réciproque. Pourquoi m'avoir fait mystère d'une si belle découverte?

FRONTIN

Ma foi, monsieur, je craignais...

LE CHEVALIER, l'interrompant.

Quoi?

FRONTIN

Oh ! monsieur, que diable ! vous m'entendez de reste.

LE CHEVALIER, à part.

Le maraud ! où a-t-il été déterrer ce petit minois-là? (A Frontin.) Frontin, monsieur Frontin, vous avez le discernement fin et délicat quand vous faites un choix pour vous-même ; mais vous n'avez pas le goût

si bon pour vos amis... Ah ! la piquante représentation ! l'adorable grisette !

LISETTE, à part.

Que les jeunes seigneurs sont honnêtes !

LE CHEVALIER

Non, je n'ai jamais rien vu de si beau que cette créature-là.

LISETTE, à part.

Que leurs expressions sont flatteuses !... Je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER, à Frontin.

Faisons un troc, Frontin ; cède-moi cette fille-là, et je t'abandonne ma vieille comtesse.

FRONTIN

Non, monsieur ; j'ai les inclinations roturières : je m'en tiens à Lisette, à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER

Va, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin... (A Lisette.) Oui, belle Lisette, vous méritez...

LISETTE, l'interrompant.

Trêve de douceurs, monsieur le chevalier. Je vais me présenter à ma maîtresse, qui ne m'a point encore vue ; vous pouvez venir, si vous voulez, continuer devant elle la conversation. (Elle passe dans la chambre de la baronne.)

SCÈNE XI

LE CHEVALIER, FRONTIN

LE CHEVALIER

Parlons de choses sérieuses, Frontin. Je n'apporte point à la baronne l'argent de son billet.

FRONTIN

Tant pis.

LE CHEVALIER

J'ai été chercher un usurier qui m'a déjà prêté de l'argent; mais il n'est plus à Paris. Des affaires qui lui sont survenues l'ont obligé d'en sortir brusquement; ainsi, je vais te charger du billet.

FRONTIN

Pourquoi ?

LE CHEVALIER

Ne m'as-tu pas dit que tu connaissais un agent de change qui te donnerait de l'argent à l'heure même ?

FRONTIN

Cela est vrai : mais que direz-vous à madame la baronne ? Si vous lui dites que vous avez encore son billet, elle verra bien que nous n'avions pas mis son brillant en gage; car, enfin, elle n'ignore pas qu'un

homme qui prête ne se dessaisit pas pour rien de son nantissement.

LE CHEVALIER

Tu as raison : aussi suis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent, qu'il est chez moi, et que demain matin tu le feras apporter ici. Pendant ce temps-là cours chez ton agent de change, et fais porter au logis l'argent que tu en recevras : je vais t'y attendre aussitôt que j'aurai parlé à la baronne. (Il entre dans la chambre de la baronne.)

SCÈNE XII

FRONTIN, seul.

Je ne manque pas d'occupation, Dieu merci ! Il faut que j'aille chez le traiteur ; de là chez l'agent de change, de chez l'agent de change au logis ; et puis il faudra que je revienne ici joindre M. Turcaret. Cela s'appelle, ce me semble, une vie assez agissante... Mais patience ! Après quelque temps de fatigue et de peine, je parviendrai enfin à un état d'aise. Alors quelle satisfaction ! quelle tranquillité d'esprit ! ... Je n'aurai plus à mettre en repos que ma conscience.

ACTE TROISIÈME

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

LA BARONNE, FRONTIN, LISETTE

LA BARONNE

Eh bien, Frontin ! As-tu commandé le souper? Fera-t-on grande chère?

FRONTIN, à la baronne.

Je vous en réponds, madame. Demandez à Lisette de quelle manière je régale pour mon compte, et jugez par là de ce que je sais faire lorsque je régale aux dépens des autres.

LISETTE, à la baronne.

Il est vrai, madame; vous pouvez vous en fier à lui.

FRONTIN, à la baronne.

M. le chevalier m'attend. Je vais lui rendre compte de l'arrangement de son repas; et puis je viendrai ici prendre possession de M. Turcaret, mon nouveau maître. (Il sort.)

SCÈNE II

LA BARONNE, LISETTE

LISETTE

Ce garçon-là est un garçon de mérite, madame.

LA BARONNE

Il me paraît que vous n'en manquez pas, vous, Lisette.

LISETTE

Il a beaucoup de savoir-faire.

LA BARONNE

Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE

Je serais bien heureuse, madame, si mes petits talents pouvaient vous être utiles.

LA BARONNE

Je suis contente de vous. Mais j'ai un avis à vous donner : je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE

Je suis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE

Surtout, quand je vous consulterai sur des choses qui me regarderont, soyez sincère.

LISETTE

Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE

Je vous trouve pourtant trop de complaisance.

LISETTE

A moi, madame ?

LA BARONNE

Oui ; vous ne combattez pas assez les sentiments que j'ai pour le chevalier.

LISETTE

Eh ! pourquoi les combattre ? Ils sont si raisonnables !

LA BARONNE

J'avoue que le chevalier me paraît digne de toute ma tendresse.

LISETTE

J'en fais le même jugement.

LA BARONNE

Il a pour moi une passion véritable et constante.

LISETTE

Un chevalier fidèle et sincère ! On n'en voit guère comme cela.

LA BARONNE

Aujourd'hui même encore il m'a sacrifié une comtesse.

LISETTE

Une comtesse !

LA BARONNE

Elle n'est pas, à la vérité, dans la première jeunesse.

LISETTE

C'est ce qui rend le sacrifice plus beau. Je connais messieurs les chevaliers : une vieille dame leur coûte plus qu'une autre à sacrifier.

LA BARONNE

Il vient de me rendre compte d'un billet que je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne foi !

LISETTE

Cela est admirable.

LA BARONNE

Il a une probité qui va jusqu'au scrupule.

LISETTE

Mais, mais, voilà un chevalier unique en son espèce !

LA BARONNE

Taisons-nous, j'aperçois M. Turcaret.

SCÈNE III

M. TURCARET, LA BARONNE, LISETTE

M. TURCARET, à la baronne.

Je viens, madame... (Apercevant Lisette.) Oh, oh ! vous avez une nouvelle femme de chambre ?

LA BARONNE

Oui, monsieur. Que vous semble de celle-ci?

M. TURCARET, examinant Lisette.

Ce qu'il m'en semble? Elle me revient assez ; il faudra que nous fassions connaissance.

LISETTE

La connaissance sera bientôt faite, monsieur.

LA BARONNE

Vous savez qu'on soupe ici? Donnez ordre que nous ayons un couvert propre, et que l'appartement soit bien éclairé. (Lisette sort.)

SCÈNE IV

M. TURCARET, LA BARONNE

M. TURCARET

Je crois cette fille-là fort raisonnable.

LA BARONNE

Elle est fort dans vos intérêts, du moins.

M. TURCARET

Je lui en sais bon gré... Je viens, madame, de vous acheter pour dix mille francs de glace, de porcelaines et de bureaux. Ils sont d'un goût exquis : je les ai choisis moi-même.

LA BARONNE

Vous êtes universel, monsieur; vous vous connaissez à tout.

M. TURCARET

Oui, grâces au ciel; et surtout en bâtiments. Vous verrez, vous verrez l'hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONNE

Quoi ! vous allez faire bâtir un hôtel?

M. TURCARET

J'ai déjà acheté la place, qui contient quatre arpents, six perches, neuf toises, trois pieds et onze pouces. N'est-ce pas là une belle étendue ?

LA BARONNE

Fort belle.

M. TURCARET

Le logis sera magnifique. Je ne veux pas qu'il y manque un zéro ; je le ferais plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE

Je n'en doute pas.

M. TURCARET

Malepeste ! je n'ai garde de faire quelque chose de commun ; je me ferais siffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONNE

Assurément.

M. TURCARET, voyant entrer le marquis.

Quel homme entre ici?

LA BARONNE, bas.

C'est ce jeune marquis dont je vous ai dit que Marine avait épousé les intérêts. Je me passerais bien de ses visites, elles ne me font aucun plaisir.

SCÈNE V

LE MARQUIS, M. TURCARET, LA BARONNE

LE MARQUIS, à part.

Je parie que je ne trouverai point encore ici le chevalier.

M. TURCARET, à part.

Ah! morbleu! c'est le marquis de la Tribaudière... La fâcheuse rencontre!

LE MARQUIS, à part.

Il y a près de deux jours que je le cherche. (Apercevant M. Turcaret.) Eh! que vois-je ?... Oui... non... pardonnez-moi... justement... c'est lui-même, M. Turcaret. (A la baronne.) Que faites-vous de cet homme-là, madame ? Vous le connaissez ! Vous empruntez sur gages? Palsambleu ! il vous ruinera.

LA BARONNE

Monsieur le marquis...

LE MARQUIS, l'interrompant.

Il vous pillera, il vous écorchera; je vous en aver-

tis. C'est l'usurier le plus juif : il vend son argent au poids de l'or.

M. TURCARET, à part.

J'aurais mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE, au marquis.

Vous vous méprenez, monsieur le marquis ; M. Turcaret passe dans le monde pour un homme de bien et d'honneur.

LE MARQUIS

Aussi l'est-il, madame, aussi l'est-il. Il aime le bien des hommes et l'honneur des femmes. Il a cette réputation-là.

M. TURCARET

Vous aimez à plaisanter, monsieur le marquis... (A la baronne.) Il est badin, madame, il est badin. Ne le connaissez-vous pas sur ce pied-là ?

LA BARONNE

Oui, je comprends bien qu'il badine, ou qu'il est mal informé.

LE MARQUIS

Mal informé ! Morbleu ! madame, personne ne saurait vous en parler mieux que moi : il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET

De vos nippes, monsieur ? Oh ! je ferais bien serment du contraire.

LE MARQUIS

Ah ! parbleu ! vous avez raison. Le diamant est à

vous à l'heure qu'il est, selon nos conventions ; j'ai laissé passer le terme.

LA BARONNE

Expliquez-moi tous deux cette énigme.

M. TURCARET

Il n'y a point d'énigme là-dedans, madame. Je ne sais ce que c'est.

LE MARQUIS, à la baronne.

Il a raison, cela est fort clair, il n'y a point d'énigme. J'eus besoin d'argent il y a quinze mois. J'avais un brillant de cinq cents louis ; on m'adressa à M. Turcaret. M. Turcaret me renvoya à un de ses commis, à un certain M. Ra... Ra... Rafle. C'est celui qui tient son bureau d'usure. Cet honnête M. Rafle me prêta sur ma bague onze cent trente-deux livres six sols huit deniers. Il me prescrivit un temps pour la retirer. Je ne suis pas fort exact, moi : le temps est passé : mon diamant est perdu.

M. TURCARET

Monsieur le marquis, monsieur le marquis, ne me confondez point avec M. Rafle, je vous prie. C'est un fripon que j'ai chassé de chez moi. S'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avez la voie de la justice. Je ne sais ce que c'est que votre brillant ; je ne l'ai jamais vu ni manié.

LE MARQUIS

Il me venait de ma tante ; c'était un des plus beaux brillants ; il était d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur à peu près comme... (Regardant le diamant de la

baronne.) Eh ! le voilà, madame ? Vous vous en êtes accommodée avec M. Turcaret, apparemment ?

LA BARONNE, au marquis.

Autre méprise, monsieur. Je l'ai acheté, assez cher même, d'une revendeuse à la toilette.

LE MARQUIS

Cela vient de lui, madame. Il a des revendeuses à sa disposition, et, à ce qu'on dit, même dans sa famille.

M. TURCARET

Monsieur, monsieur !

LA BARONNE, au marquis.

Vous êtes insultant, monsieur le marquis.

LE MARQUIS

Non, madame, mon dessein n'est pas d'insulter : je suis trop serviteur de M. Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié. Il était laquais de mon grand-père ; il me portait sur ses bras. Nous jouions tous les jours ensemble ; nous ne nous quittions presque point. Le petit ingrat ne s'en souvient plus.

M. TURCARET

Je me souviens... je me souviens... Le passé est passé ; je ne songe qu'au présent.

LA BARONNE, au marquis.

De grâce, monsieur le marquis, changeons de discours. Vous cherchez M. le chevalier ?

LE MARQUIS

Je le cherche partout, madame, aux spectacles, au cabaret, au bal, au lansquenet ; je ne le trouve nulle part. Ce coquin se débauche ; il devient libertin.

LA BARONNE

Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS

Je vous en prie... Pour moi, je ne change point ; je mène une vie réglée ; je suis toujours à table ; et l'on me fait crédit chez Fite et chez La Morlière (1), parce que l'on sait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante, et qu'on me voit une disposition plus que prochaine à manger sa succession.

LA BARONNE

Vous n'êtes pas une mauvaise pratique pour les traiteurs.

LE MARQUIS

Non, madame, ni pour les traitants, n'est-ce pas, monsieur Turcaret ? Ma tante veut pourtant que je me corrige : et, pour lui faire accroire qu'il y a déjà du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l'état où je suis. Elle sera tout étonnée de me trouver si raisonnable ; car elle m'a presque toujours vu ivre.

LA BARONNE

Effectivement, monsieur le marquis, c'est une nouveauté que de vous voir autrement. Vous avez fait aujourd'hui un excès de sobriété.

LE MARQUIS

J'ai soupé hier avec trois des plus jolies femmes

(1) Autre traiteur du temps.

de Paris. Nous avons bu jusqu'au jour ; et j'ai été faire un petit somme chez moi, afin de pouvoir me présenter à jeun chez ma tante.

LA BARONNE

Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS

Adieu, ma tout aimable ! Dites au chevalier qu'il se rende un peu à ses amis. Prêtez-le-nous quelquefois ; ou je viendrai si souvent ici que je l'y trouverai. Adieu, monsieur Turcaret. Je n'ai point de rancune au moins. (Lui présentant la main.) Touchez là ; renouvelons notre ancienne amitié. Mais dites un peu à votre âme damnée, à ce M. Rafle, qu'il me traite plus humainement la première fois que j'aurai besoin de lui. (Il sort.)

SCÈNE VI

M. TURCARET, LA BARONNE

M. TURCARET

Voilà une connaissance, madame ; c'est le plus grand fou et le plus grand menteur que je connaisse.

LA BARONNE

C'est en dire beaucoup.

M. TURCARET

Que j'ai souffert pendant cet entretien !

LA BARONNE

Je m'en suis aperçue.

M. TURCARET

Je n'aime point les malhonnêtes gens.

LA BARONNE

Vous avez bien raison.

M. TURCARET

J'ai été si surpris d'entendre les choses qu'il a dites, que je n'ai pas eu la force de répondre. Ne l'avez-vous pas remarqué ?

LA BARONNE

Vous en avez usé sagement : j'ai admiré votre modération.

M. TURCARET

Moi, usurier ! Quelle calomnie !

LA BARONNE

Cela regarde plus M. Rafle que vous.

M. TURCARET

Vouloir faire aux gens un crime de leur prêter sur gages !... Il vaut mieux prêter sur gages que prêter sur rien.

LA BARONNE

Assurément.

M. TURCARET

Me venir dire au nez que j'ai été laquais de son grand-père ! Rien n'est plus faux : je n'ai jamais été que son homme d'affaires.

LA BARONNE

Quand cela serait vrai : le beau reproche ! Il y a si longtemps !... Cela est prescrit.

M. TURCARET

Oui, sans doute.

LA BARONNE

Ces sortes de mauvais contes ne font aucune impression sur mon esprit ; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET

C'est trop de grâce que vous me faites.

LA BARONNE

Vous êtes un homme de mérite.

M. TURCARET

Vous vous moquez.

LA BARONNE

Un vrai homme d'honneur.

M. TURCARET

Oh ! point du tout.

LA BARONNE

Et vous avez trop l'air et les manières d'une personne de condition, pour pouvoir être soupçonné de ne l'être pas.

SCÈNE VII

FLAMAND, M. TURCARET, LA BARONNE

FLAMAND, à M. Turcaret.

Monsieur !...

M. TURCARET

Que me veux-tu ?

FLAMAND

Il est là-bas qui vous demande.

M. TURCARET

Qui, butor ?

FLAMAND

Ce monsieur que vous savez... là, ce monsieur... monsieur... chose...

M. TURCARET

Monsieur chose !

FLAMAND

Eh oui ! ce commis que vous aimez tant. Dès qu'il vient pour deviser avec vous, tout aussitôt vous faites sortir tout le monde, et ne voulez pas que personne vous écoute.

M. TURCARET

C'est monsieur Rafle, apparemment ?

FLAMAND

Oui, tout fin dret, monsieur, c'est lui-même.

M. TURCARET

Je vais le trouver; qu'il m'attende !

LA BARONNE

Ne disiez-vous pas que vous l'aviez chassé ?

M. TURCARET

Oui, et c'est pour cela qu'il vient ici. Il cherche à se raccommoder. Dans le fond, c'est un assez bon homme, homme de confiance. Je vais savoir ce qu'il me veut.

LA BARONNE

Eh ! non, non... (A Flamand.) Faites-le monter, Flamand. (Flamand sort.)

SCÈNE VIII

M. TURCARET, LA BARONNE

LA BARONNE

Monsieur, vous lui parlerez dans cette salle. N'êtes-vous pas ici chez vous ?

M. TURCARET

Vous êtes bien honnête, madame.

LA BARONNE

Je ne veux point troubler votre conversation ; je vous laisse... N'oubliez pas la prière que je vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET

Mes ordres sont déjà donnés pour cela ; vous serez contente. (La baronne rentre dans sa chambre.)

SCÈNE IX

M. RAFLE, M. TURCARET.

M. TURCARET

De quoi est-il question, monsieur Rafle ? Pourquoi me venir chercher jusqu'ici ? Ne savez-vous pas bien que, quand on vient chez les dames, ce n'est pas pour y entendre parler d'affaires ?

M. RAFLE

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer doit me servir d'excuse.

M. TURCARET

Qu'est-ce que c'est donc que ces choses d'importance ?

M. RAFLE

Peut-on parler ici librement ?

M. TURCARET

Oui, vous le pouvez ; je suis le maître. Parlez.

M. RAFLE, tirant des papiers de sa poche et regardant dans un bordereau.

Premièrement, cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année passée trois mille livres, et à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre, se voyant sur le point d'être inquiété pour le paiement, a déclaré la chose à son oncle le président, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET

Peine perdue que ce travail-là... Laissons-les venir ; je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE, après avoir regardé dans son bordereau.

Ce caissier que vous avez cautionné, et qui vient de faire banqueroute de deux cent mille écus...

M. TURCARET, l'interrompant.

C'est par mon ordre qu'il... Je sais où il est.

M. RAFLE

Mais les procédures se font contre vous. L'affaire est sérieuse et pressante.

M. TURCARET

On l'accommodera. J'ai pris mes mesures : cela sera réglé demain.

M. RAFLE

J'ai peur que ce ne soit trop tard.

M. TURCARET

Vous êtes trop timide... Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quincampoix, à qui j'ai fait avoir une caisse ?

M. RAFLE

Oui, monsieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui pourra lui rester à la Compagnie, et que vous prendrez son parti, si l'on vient à s'apercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET

Cela est dans les règles ; il n'y a rien de plus juste : voilà un garçon raisonnable. Vous lui direz, monsieur Rafle, que je le protégerai dans toutes ses affaires. Y a-t-il encore quelque chose ?

M. RAFLE, après avoir encore regardé dans le bordereau.

Ce grand homme sec, qui vous donna, il y a deux mois, deux mille francs pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valognes.

M. TURCARET, l'interrompant.

Eh bien !

M. RAFLE

Il lui est arrivé un malheur.

M. TURCARET

Quoi ?

M. RAFLE

On a surpris sa bonne foi ; on lui a volé quinze mille francs... Dans le fond, il est trop bon.

M. TURCARET

Trop bon, trop bon ! Eh ! pourquoi diable s'est-il donc mis dans les affaires? Trop bon, trop bon !

M. RAFLE

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET

Papier perdu, lettre inutile.

M. RAFLE

Et de faire en sorte qu'il ne soit point révoqué.

M. TURCARET

Je ferai plutôt en sorte qu'il le soit : l'emploi me reviendra; je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. RAFLE

C'est ce que j'ai pensé comme vous.

M. TURCARET

J'agirais contre mes intérêts : je mériterais d'être cassé à la tête de la Compagnie.

M. RAFLE

Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des sots... Je lui ai déjà fait réponse, et lui ai mandé tout net qu'il ne devait point compter sur vous.

M. TURCARET

Non, parbleu!

M. RAFLE, regardant encore dans son bordereau.

Voulez-vous prendre, au denier quatorze, cinq mille francs qu'un honnête serrurier de ma connaissance a amassés par son travail et par ses épargnes?

M. TURCARET

Oui, oui, cela est bon : je lui ferai ce plaisir-là. Allez me le chercher ; je serai au logis dans un quart d'heure. Qu'il apporte l'espèce. Allez, allez.

M. RAFLE, faisant quelques pas pour sortir, et revenant.

J'oubliais la principale affaire : je ne l'ai pas mise sur mon agenda.

M. TURCARET

Qu'est-ce que c'est que cette principale affaire ?

M. RAFLE

Une nouvelle qui vous surprendra fort. Mme Turcaret est à Paris.

M. TURCARET, à demi-voix.

Parlez bas, monsieur Rafle, parlez bas.

M. RAFLE, à demi-voix.

Je la rencontrai hier dans un fiacre avec une manière de jeune seigneur dont le visage ne m'est pas tout à fait inconnu, et que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET, à demi-voix.

Vous ne lui parlâtes point ?

M. RAFLE, à demi-voix.

Non ; mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous

en rien dire, et de vous faire souvenir seulement qu'il lui est dû quinze mois de la pension de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province: elle ne s'en retournera point qu'elle ne soit payée.

M. TURCARET, à demi-voix.

Oh! ventrebleu! monsieur Rafle, qu'elle le soit. Défaisons-nous promptement de cette créature-là. Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq cents pistoles du serrurier; mais qu'elle parte dès demain.

M. RAFLE, à demi-voix.

Oh! elle ne demandera pas mieux. Je vais chercher le bourgeois, et le mener chez vous.

M. TURCARET, à demi-voix.

Vous m'y trouverez. (M. Rafle sort.)

SCÈNE X

M. TURCARET

Malepeste! ce serait une sotte aventure, si Mme Turcaret s'avisait de venir en cette maison: elle me perdrait dans l'esprit de ma baronne, à qui j'ai fait accroire que j'étais veuf.

SCÈNE XI

LISETTE, M. TURCARET

LISETTE

Madame m'a envoyée savoir, monsieur, si vous étiez encore ici en affaire.

M. TURCARET

Je n'en avais point, mon enfant. Ce sont des bagatelles dont de pauvres diables de commis s'embarrassent la tête, parce qu'ils ne sont pas faits pour les grandes choses.

SCÈNE XII

FRONTIN, M. TURCARET, LISETTE

FRONTIN, à M. Turcaret.

Je suis ravi, monsieur, de vous trouver en conversation avec cette aimable personne. Quelque intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un si doux entretien.

M. TURCARET

Tu ne seras point de trop. Approche, Frontin, je

te regarde comme un homme tout à moi, et je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE

Ce ne sera pas bien difficile.

FRONTIN, à M. Turcaret.

Oh ! pour cela, non. Je ne sais pas, monsieur, sous quelle heureuse étoile vous êtes né ! Mais tout le monde a naturellement un grand faible pour vous.

M. TURCARET

Cela ne vient point de l'étoile ; cela vient des manières.

LISETTE

Vous les avez si belles, si prévenantes !

M. TURCARET

Comment le sais-tu ?

LISETTE

Depuis le temps que je suis ici, je n'entends dire autre chose à madame la baronne.

M. TURCARET

Tout de bon ?

FRONTIN

Cette femme-là ne saurait cacher sa faiblesse : elle vous aime si tendrement ! Demandez, demandez à Lisette.

LISETTE

Oh ! c'est vous qu'il faut en croire, monsieur Frontin.

FRONTIN

Non, je ne comprends pas moi-même tout ce que je sais là-dessus; et ce qui m'étonne davantage, c'est l'excès où cette passion est parvenue, sans pourtant que monsieur Turcaret se soit donné beaucoup de peine pour chercher à la mériter.

M. TURCARET

Comment, comment l'entends-tu ?

FRONTIN

Je vous ai vu vingt fois, monsieur, manquer d'attention pour certaines choses...

M. TURCARET, l'interrompant.

Oh ! parbleu ! je n'ai rien, rien à me reprocher là-dessus.

LISETTE

Oh ! non : je suis sûre que monsieur n'est pas homme à laisser échapper la moindre occasion de faire plaisir aux personnes qu'il aime. Ce n'est que par là qu'on mérite d'être aimé.

FRONTIN, à M. Turcaret.

Cependant, monsieur ne le mérite pas autant que je le voudrais.

M. TURCARET

Explique-toi donc.

FRONTIN

Oui : mais ne trouverez-vous point mauvais qu'en

serviteur fidèle et sincère je prenne la liberté de vous parler à cœur ouvert ?

M. TURCARET

Parle.

FRONTIN

Vous ne répondez pas assez à l'amour que madame la baronne a pour vous.

M. TURCARET

Je n'y réponds pas !

FRONTIN

Non, monsieur... Je t'en fais juge, Lisette. (*A Lisette.*) Monsieur, avec tout son esprit, fait des fautes d'attention.

M. TURCARET

Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention ?

FRONTIN

Un certain oubli, certaine négligence...

M. TURCARET

Mais encore ?

FRONTIN

Mais, par exemple, n'est-ce pas une chose honteuse que vous n'ayez pas encore songé à lui faire présent d'un équipage ?

LISETTE, *à M. Turcaret.*

Ah ! pour cela, monsieur, il a raison : vos commis en donnent bien à leurs maîtresses.

M. TURCARET

A quoi bon un équipage ? N'a-t-elle pas le mien, dont elle dispose quand il lui plaît ?

FRONTIN

Oh ! monsieur, avoir un carrosse à soi, ou être obligé d'emprunter ceux de ses amis, cela est bien différent.

LISETTE, à M. Turcaret.

Vous êtes trop dans le monde pour ne pas le connaître ; la plupart des femmes sont plus sensibles à la vanité d'avoir un équipage qu'au plaisir même de s'en servir.

M. TURCARET

Oui, je comprends cela.

FRONTIN

Cette fille-là, monsieur, est de fort bon sens ; elle ne parle pas mal, au moins.

M. TURCARET

Je ne te trouve pas si sot, non plus, que je t'ai cru d'abord, toi, Frontin.

FRONTIN

Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service, je sens de moment en moment que l'esprit me vient. Oh ! je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

M. TURCARET

Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN

Je vous proteste, monsieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donnerais donc à madame la baronne un bon grand carrosse, bien étoffé.

M. TURCARET

Elle en aura un. Vos réflexions sont justes : elles me déterminent.

FRONTIN

Je savais bien que ce n'était qu'une faute d'attention.

M. TURCARET

Sans doute ; et, pour marque de cela, je vais de ce pas commander un carrosse.

FRONTIN

Fi donc, monsieur! Il ne faut pas que vous paraissiez là-dedans, vous ; il ne serait pas honnête que l'on sût dans le monde que vous donnez un carrosse à madame la baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangère, mais fidèle. Je connais deux ou trois selliers qui ne savent point encore que je suis à vous: si vous voulez, je me chargerai du soin...

M. TURCARET, l'interrompant.

Volontiers. Tu me parais assez entendu ; je m'en rapporte à toi... (Lui donnant sa bourse.) Voilà soixante pistoles que j'ai de reste dans ma bourse ; tu les donneras à compte.

FRONTIN, prenant la bourse.

Je n'y manquerai pas, monsieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon qui est mon ne-

veu à la mode de Bretagne : il vous en fournira de fort beaux.

M. TURCARET

Qu'il me vendra bien cher, n'est-ce pas?

FRONTIN

Non, monsieur : il vous les vendra en conscience.

M. TURCARET

La conscience d'un maquignon!

FRONTIN

Oh ! je vous en réponds comme de la mienne.

M. TURCARET

Sur ce pied-là, je me servirai de lui.

FRONTIN

Autre faute d'attention...

M. TURCARET, l'interrompant.

Oh ! va te promener avec tes fautes d'attention... Ce coquin-là me ruinerait à la fin... Tu diras de ma part, à madame la baronne, qu'une affaire qui sera bientôt terminée m'appelle au logis. (Il sort.)

SCÈNE XIII

FRONTIN, LISETTE

FRONTIN

Cela ne commence pas mal.

LISETTE

Non, pour madame la baronne ; mais pour nous ?

FRONTIN

Voilà toujours soixante pistoles que nous pouvons garder. Je les gagnerai bien sur l'équipage ; serre-les : ce sont les premiers fondements de notre communauté.

LISETTE

Oui ; mais il faut promptement bâtir sur ces fondements-là ; car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN

Peut-on les savoir ?

LISETTE

Je m'ennuie d'être soubrette.

FRONTIN

Comment, diable ! tu deviens ambitieuse ?

LISETTE

Oui, mon enfant. Il faut que l'air qu'on respire dans une maison fréquentée par un financier soit contraire à la modestie ; car depuis le peu de temps que j'y suis, il me vient des idées de grandeur que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amasser du bien ; autrement, quelque engagement que nous ayons ensemble, le premier riche faquin qui viendra pour m'épouser...

FRONTIN, l'interrompant.

Mais donnez-moi donc le temps de m'enrichir.

LISETTE

Je te donne trois ans; c'est assez pour un homme d'esprit.

FRONTIN

Je ne demande pas davantage... C'est assez, ma princesse. Je vais ne rien épargner pour vous mériter; et, si je manque d'y réussir, ce ne sera pas faute d'attention. (Il sort.)

SCÈNE XIV

LISETTE, seule.

Je ne saurais m'empêcher d'aimer ce Frontin; c'est mon chevalier, à moi; et, au train que je lui vois prendre, j'ai un secret pressentiment qu'avec ce garçon-là je deviendrai quelque jour femme de qualité.

ACTE QUATRIÈME

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

LE CHEVALIER, FRONTIN

LE CHEVALIER

Que fais-tu ici ? Ne m'avais-tu pas dit que tu retournerais chez ton agent de change ? Est-ce que tu ne l'aurais pas encore trouvé au logis?

FRONTIN

Pardonnez-moi, monsieur; mais il n'était pas en fonds; il n'avait pas chez lui toute la somme. Il m'a dit de retourner ce soir. Je vais vous rendre le billet, si vous voulez.

LE CHEVALIER

Eh! garde-le ; que veux-tu que j'en fasse ?... La baronne est là-dedans ? Que fait-elle?

FRONTIN

Elle s'entretient avec Lisette d un carosse que je vais ordonner pour elle, et d'une certaine maison de cam-

pagne qui lui plaît, et qu'elle veut louer, en attendant que je lui en fasse faire l'acquisition.

LE CHEVALIER

Un carrosse, une maison de campagne? Quelle folie!

FRONTIN

Oui : mais tout cela se doit faire aux dépens de M. Turcaret. Quelle sagesse!

LE CHEVALIER

Cela change la thèse.

FRONTIN

Il n'y a qu'une chose qui l'embarrassait.

LE CHEVALIER

Eh quoi?

FRONTIN

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER

Dis-moi donc ce que c'est.

FRONTIN

Il faut meubler cette maison de campagne. Elle ne savait comment engager à cela M. Turcaret ; mais le génie supérieur qu'elle a placé auprès de lui s'est chargé de ce soin-là.

LE CHEVALIER

De quelle manière t'y prendras-tu?

FRONTIN

Je vais chercher un vieux coquin de ma connaissance qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons besoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER

As-tu bien fait attention à ton stratagème?

FRONTIN

Oh! que oui, monsieur! C'est mon fort que l'attention. J'ai tout cela dans ma tête; ne vous mettez pas en peine. Un petit acte supposé... un faux exploit...

LE CHEVALIER, l'interrompant.

Mais prends-y garde, Frontin; M. Turcaret sait les affaires.

FRONTIN

Mon vieux coquin les sait encore mieux que lui. C'est le plus habile, le plus intelligent écrivain...

LE CHEVALIER

C'est une autre chose.

FRONTIN

Il a presque toujours eu son logement dans les maisons du roi, à cause de ses écritures.

LE CHEVALIER

Je n'ai plus rien à te dire.

FRONTIN

Je sais où le trouver, à coup sûr: et nos machines seront bientôt prêtes. Adieu. Voilà M. le marquis qui vous cherche. (Il sort.)

SCÈNE II

LE MARQUIS, LE CHEVALIER

LE MARQUIS

Ah ! palsambleu ! chevalier, tu deviens bien rare. On ne te trouve nulle part. Il y a vingt-quatre heures que je te cherche pour te consulter sur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER

Eh ! depuis quand te mêles-tu de ces sortes d'affaires, toi ?

LE MARQUIS

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER

Et tu m'en fais aujourd'hui la première confidence ! Tu deviens bien discret.

LE MARQUIS

Je me donne au diable si j'y ai songé. Une affaire de cœur ne me tient au cœur que très faiblement, comme tu sais. C'est une conquête que j'ai faite par hasard, que je conserve par amusement, et dont je me déferai par caprice, ou par raison, peut-être.

LE CHEVALIER

Voilà un bel attachement !

LE MARQUIS

Il ne faut pas que les plaisirs de la vie nous occupent trop sérieusement. Je ne m'embarrasse de rien, moi... Elle m'avait donné son portrait; je l'ai perdu. Un autre s'en pendrait : (Faisant le geste de montrer quelque chose qui n'a nulle valeur.) je m'en soucie comme de cela.

LE CHEVALIER

Avec de pareils sentiments tu dois te faire adorer... Mais dis-moi un peu : qu'est-ce que cette femme-là?

LE MARQUIS

C'est une femme de qualité, une comtesse de province ; car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER

Eh ! quel temps as-tu pris pour faire cette conquête-là? Tu dors tout le jour et bois toute la nuit ordinairement.

LE MARQUIS

Oh ! non pas, non pas, s'il vous plaît. Dans ce temps-ci, il y a des heures de bal ; c'est là qu'on trouve de bonnes occasions.

LE CHEVALIER

C'est-à-dire que c'est une connaissance de bal ?

LE MARQUIS

Justement. J'y allai l'autre jour, un peu chaud de vin; j'étais en pointe ; j'agaçais les jolis masques. J'aperçois une taille, un air de gorge, une tournure de hanches... J'aborde, je prie, je presse, j'obtiens qu'on se démasque; je vois une personne...

LE CHEVALIER, l'interrompant.

Jeune, sans doute ?

LE MARQUIS

Non, assez vieille.

LE CHEVALIER

Mais belle encore et des plus agréables ?

LE MARQUIS

Pas trop belle.

LE CHEVALIER

L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas.

LE MARQUIS

Je rends justice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER

Elle a donc de l'esprit ?

LE MARQUIS

Oh ! pour de l'esprit, c'est un prodige ! Quel flux de pensées ! quelle imagination ! Elle me dit cent extravagances qui me charmèrent.

LE CHEVALIER

Quel fut le résultat de la conversation ?

LE MARQUIS

Le résultat ? Je la ramenai chez elle avec sa compagnie : je lui offris mes services ; et la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER

Tu l'as revue depuis ?

LE MARQUIS

Le lendemain au soir, dès que je fus levé, je me rendis à son hôtel.

LE CHEVALIER

Hôtel garni, apparemment ?

LE MARQUIS

Oui, hôtel garni.

LE CHEVALIER

Eh bien ?

LE MARQUIS

Eh bien ! autre vivacité de conversation, nouvelles folies, tendres protestations de ma part, vives reparties de la sienne. Elle me donna ce maudit portrait que j'ai perdu avant-hier ; je ne l'ai pas revue depuis. Elle m'a écrit. Je lui ai fait réponse : elle m'attend aujourd'hui, mais je ne sais ce que je dois faire. Irai-je, ou n'irai-je pas ? Que me conseilles-tu ? C'est pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER

Si tu n'y vas pas, cela sera malhonnête.

LE MARQUIS

Oui ; mais si j'y vais aussi, cela paraîtra bien empressé. La conjoncture est délicate. Marquer tant d'empressement, c'est courir après une femme ; cela est bien bourgeois, qu'en dis-tu ?

LE CHEVALIER

Pour te donner conseil là-dessus, il faudrait connaître cette personne-là.

LE MARQUIS

Il faut te la faire connaître. Je veux te donner ce soir à souper chez elle avec ta baronne.

LE CHEVALIER

Cela ne se peut pas pour ce soir ; car je donne à souper ici.

LE MARQUIS

A souper ici ? Je t'amène ma conquête.

LE CHEVALIER

Mais la baronne...

LE MARQUIS, l'interrompant.

Oh ! la baronne s'accommodera fort de cette femme-là : il est bon même qu'elles fassent connaissance ; nous ferons quelquefois de petites parties carrées.

LE CHEVALIER

Mais ta comtesse ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi, tête à tête, dans une maison ?

LE MARQUIS, l'interrompant.

Des difficultés ! Oh ! ma comtesse n'est point difficultueuse ; c'est une personne qui sait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE CHEVALIER

Eh bien ! amène-la ; tu nous feras plaisir.

LE MARQUIS

Tu en seras charmé, toi. Les jolies manières ! Tu verras une femme vive, pétulante, distraite, étourdie,

dissipée, et toujours barbouillée de tabac. On ne la prendrait pas pour une femme de province.

LE CHEVALIER

Tu en fais un beau portrait ! Nous verrons si tu n'es pas un peintre flatteur.

LE MARQUIS

Je vais la chercher. Sans adieu, chevalier.

LE CHEVALIER

Serviteur, marquis. (Le marquis sort.)

SCÈNE III

LE CHEVALIER

Cette charmante conquête du marquis est apparemment une comtesse comme celle que j'ai sacrifiée à la baronne.

SCÈNE IV

LA BARONNE, LE CHEVALIER

LA BARONNE

Que faites-vous donc là seul, chevalier ? Je croyais que le marquis était avec vous.

LE CHEVALIER, riant.

Il sort dans le moment, madame... Ha, ha, ha !

LA BARONNE

De quoi riez-vous donc ?

LE CHEVALIER

Ce fou de marquis est amoureux d'une femme de province, d'une comtesse qui loge en chambre garnie. Il est allé la prendre chez elle pour l'amener ici. Nous en aurons le divertissement.

LA BARONNE

Mais, dites-moi, chevalier, les avez-vous priés à souper ?

LE CHEVALIER

Oui, madame : augmentation de convives, surcroît de plaisir. Il faut amuser M. Turcaret, le dissiper.

LA BARONNE

La présence du marquis le divertira mal. Vous ne savez pas qu'ils se connaissent : ils ne s'aiment point ; il s'est passé tantôt entre eux une scène ici...

LE CHEVALIER, l'interrompant.

Le plaisir de la table raccommode tout. Ils ne sont peut-être pas si mal ensemble qu'il soit impossible de les réconcilier. Je me charge de cela : reposez-vous sur moi ; M. Turcaret est un bon sot...

LA BARONNE, voyant entrer M. Turcaret.

Taisez-vous ; je crois que le voici... je crains qu'il ne vous ait entendu.

SCÈNE V

M. TURCARET, LA BARONNE, LE CHEVALIER

LE CHEVALIER, à M. Turcaret, en l'embrassant.

Monsieur Turcaret veut bien permettre qu'on l'embrasse, et qu'on lui témoigne la vivacité du plaisir qu'on aura tantôt de se trouver avec lui le verre à la main ?

M. TURCARET, avec embarras.

Le plaisir de cette vivacité-là... monsieur, sera... bien réciproque. L'honneur que je reçois d'une part... joint à... la satisfaction que... l'on trouve de l'autre... (Montrant la baronne.) avec madame, fait en vérité, que... je vous assure... que... je suis fort aise de cette partie-là.

LA BARONNE

Vous allez, monsieur, vous engager dans des compliments qui embarrasseront aussi monsieur le chevalier ; et vous ne finirez ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER, à M. Turcaret.

Ma cousine a raison ; supprimons la cérémonie, et ne songeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la musique ?

M. TURCARET

Si je l'aime, malepeste ! Je suis abonné à l'Opéra.

LE CHEVALIER

C'est la passion dominante des gens du beau monde.

M. TURCARET

C'est la mienne.

LE CHEVALIER

La musique remue les passions.

M. TURCARET

Terriblement ! Une belle voix, soutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.

LA BARONNE

Que vous avez le goût bon !

LE CHEVALIER, à M. Turcaret.

Oui, vraiment. Que je suis un grand sot de n'avoir pas songé à cet instrument-là !... (Voulant sortir.) Oh ! parbleu ! puisque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre...

M. TURCARET, l'arrêtant.

Je ne souffrirai point cela, monsieur le chevalier ; je ne prétends point que, pour une trompette...

LA BARONNE, bas à M. Turcaret.

Laissez-le aller, monsieur. (Le chevalier sort.)

SCÈNE VI

M. TURCARET, LA BARONNE

LA BARONNE

Et quand nous pouvons être seuls quelques moments ensemble, épargnons-nous, autant qu'il nous sera possible, la présence des importuns.

M. TURCARET

Vous m'aimez plus que je ne mérite, madame.

LA BARONNE

Qui ne vous aimerait pas ? Mon cousin le chevalier, lui-même, a toujours eu un attachement pour vous...

M. TURCARET, l'interrompant.

Je lui suis bien obligé.

LA BARONNE

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire...

M. TURCARET, l'interrompant.

Il me paraît fort bon garçon.

SCÈNE VII

LISETTE, LA BARONNE, M. TURCARET

LA BARONNE, à Lisette.

Qu'y a-t-il, Lisette ?

LISETTE

Un homme vêtu de gris noir, avec un rabat sale et une vieille perruque... Bas. Ce sont les meubles de la maison de campagne.

LA BARONNE

Qu'on fasse entrer.

SCÈNE VIII

M. FURET, FRONTIN, TURCARET, LA BARONNE, LISETTE

M. FURET, à la baronne et à Lisette.

Qui de vous deux, mesdames, est la maîtresse de céans ?

LA BARONNE

C'est moi. Que voulez-vous ?

M. FURET

Je ne répondrai point qu'au préalable je ne me sois donné l'honneur de vous saluer, vous, madame, et toute l'honorable compagnie, avec tout le respect dû et requis.

M. TURCARET, à part.

Voilà un plaisant original !

LISETTE, à M. Furet.

Sans tant de façons, monsieur, dites-nous au préalable qui vous êtes.

M. FURET, à Lisette.

Je suis huissier à verge, à votre service, et je me nomme monsieur Furet.

LA BARONNE

Chez moi, un huissier !

FRONTIN

Cela est bien insolent !

M. TURCARET, à la baronne.

Voulez-vous, madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres ? Ce n'est pas le premier coquin que...

M. FURET, l'interrompant.

Tout beau, monsieur ! D'honnêtes huissiers comme moi ne sont point exposés à de pareilles aventures. J'exerce mon petit ministère d'une façon si obligeante, que toutes les personnes de qualité se font un plaisir de recevoir un exploit de ma main. (Tirant un papier de sa poche.) En voici un que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur, avec votre permission, monsieur, que j'aurai

l'honneur de présenter respectueusement à madame... sous votre bon plaisir, monsieur.

LA BARONNE

Un exploit à moi?... (A Lisette.) Voyez ce que c'est, Lisette.

LISETTE

Moi, madame, je n'y connais rien ; je ne sais lire que des billets doux... (A Frontin.) Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN

Je n'entends pas encore les affaires.

M. FURET, à la baronne.

C'est pour une obligation que défunt M. le baron de Porcandorf, votre époux...

LA BARONNE, l'interrompant.

Feu mon époux, monsieur? Cela ne me regarde point ; j'ai renoncé à la communauté.

M. TURCARET

Sur ce pied-là, on n'a rien à vous demander.

M. FURET

Pardonnez-moi, monsieur, l'acte étant signé par madame...

M. TURCARET, l'interrompant.

L'acte est donc solidaire?

M. FURET

Oui, monsieur, très solidaire, et même avec déclaration d'emploi... Je vais vous en lire les termes ; ils sont énoncés dans l'exploit.

M. TURCARET

Voyons si l'acte est en bonne forme.

M. FURET, après avoir mis des lunettes.

« Par devant, etc., furent présents, en leurs per-
« sonnes, haut et puissant seigneur Georges-Guil-
« laume de Porcandorf, et dame Agnès-Ildegonde
« de la Dolinvillière, son épouse, de lui dûment au-
« torisée à l'effet des présentes ; lesquels ont reconnu
« devoir à Éloi-Jérôme Poussif, marchand de che-
« vaux, la somme de dix mille livres... »

LA BARONNE, l'interrompant.

Dix mille livres !

LISETTE

La maudite obligation !

M. FURET, continuant à lire son exploit.

« Pour un équipage fourni par ledit Poussif, con-
« sistant en douze mulets, quinze chevaux nor-
« mands, sous poil roux, et trois bardots d'Auver-
« gne, ayant tous crins, queues et oreilles, et garnis
« de leurs bâts, selles, brides et licous... »

LISETTE, l'interrompant.

Brides et licous ! Est-ce à une femme à payer ces sortes de nippes-là ?

M. TURCARET

Ne l'interrompons point. (A M. Furet.) Achevez, mon ami...

M. FURET, achevant de lire son exploit.

« Au payement desquelles dix mille livres les dits

« débiteurs ont obligé, affecté et hypothéqué généra-
« lement tous leurs biens présents et à venir, sans
« division ni discussion, renonçant aux dits droits ; et
« pour l'exécution des présentes, ont élu domicile
« chez Innocent-Blaise Le Juste, ancien procureur au
« Châtelet, demeurant rue du Bout-du-Monde. Fait et
« passé, etc. »

FRONTIN, à M. Turcaret.

L'acte est-il en bonne forme, monsieur ?

M. TURCARET

Je n'y trouve rien à redire que la somme.

M. FURET

Que la somme, monsieur ! Oh ! il n'y a rien à redire à la somme, elle est fort bien énoncée.

M. TURCARET, à la baronne.

Cela est chagrinant.

LA BARONNE

Comment, chagrinant ! Est-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte sérieusement dix mille livres pour avoir signé ?

LISETTE

Voilà ce que c'est que d'avoir trop de complaisance pour un mari. Les femmes ne se corrigeront-elles jamais de ce défaut-là ?

LA BARONNE

Quelle injustice !... (A M. Turcaret.) N'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet acte-là, monsieur Turcaret ?

M. TURCARET

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'acte vous n'aviez pas expressément renoncé aux droits de division et de discussion, nous pourrions chicaner ledit Poussif.

LA BARONNE

Il faut donc se résoudre à payer, puisque vous m'y condamnez, monsieur. Je n'appelle pas de vos décisions.

FRONTIN, bas, à M. Turcaret.

Quelle déférence on a pour vos sentiments !

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Cela m'incommodera un peu ; cela dérangera la destination que j'avais faite de certain billet au porteur que vous savez.

LISETTE

Il n'importe ; payons, madame ; ne soutenons pas un procès contre l'avis de M. Turcaret.

LA BARONNE

Le ciel m'en préserve ! Je vendrais plutôt mes bijoux, mes meubles.

FRONTIN, bas, à M. Turcaret.

Vendre ses meubles, ses bijoux ; et pour l'équipage d'un mari encore ! La pauvre femme !

M. TURCARET, à la baronne.

Non, madame, vous ne vendrez rien. Je me charge de cette dette-là ; j'en fais mon affaire.

LA BARONNE

Vous vous moquez. Je me servirai de ce billet, vous dis-je.

M. TURCARET

Il faut le garder pour un autre usage.

LA BARONNE

Non, monsieur, non ; la noblesse de votre procédé m'embarrasse plus que l'affaire même.

M. TURCARET

N'en parlons plus, madame ; je vais tout de ce pas, y mettre ordre.

FRONTIN

La belle âme !... (A M. Furet.) Suis-nous, sergent : on va te payer.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Ne tardez pas au moins. Songez que l'on vous attend.

M. TURCARET

J'aurai promptement terminé cela ; et puis je reviendrai des affaires aux plaisirs. (Il sort avec M. Furet et Frontin.)

SCÈNE IX

LA BARONNE, LISETTE

LISETTE, à part.

Et nous vous renverrons des plaisirs aux affaires,

sur ma parole ! Les habiles fripons que MM. Furet et Frontin, et la bonne dupe que M. Turcaret !

LA BARONNE

Il me paraît qu'il l'est trop, Lisette.

LISETTE

Effectivement, on n'a point assez de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONNE

Sais-tu que je commence à le plaindre ?

LISETTE

Mort de ma vie! point de pitié indiscrète. Ne plaignons point un homme qui ne plaint personne.

LA BARONNE

Je sens naître malgré moi des scrupules.

LISETTE

Il faut les étouffer.

LA BARONNE

J'ai peine à les vaincre.

LISETTE

Il n'est pas encore temps d'en avoir, et il vaut mieux sentir quelque jour des remords pour avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret d'en avoir manqué l'occasion.

SCÈNE X

JASMIN, LA BARONNE, LISETTE

JASMIN, à la baronne.

C'est de la part de madame Dorimène.

LA BARONNE

Faites entrer. (Jasmin sort.)

SCÈNE XI

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE

Elle m'envoie peut-être proposer une partie de plaisir : mais...

SCÈNE XII

Mme JACOB, LA BARONNE, LISETTE

Mme JACOB, à la baronne.

Je vous demande pardon, madame, de la liberté

que je prends. Je revends à la toilette, et je me nomme madame Jacob. J'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles et toutes sortes de pommades à madame Dorimène. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hasard ; mais elle n'est point en argent, et elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONNE

Qu'est-ce que c'est ?

Mme JACOB

Une garniture de quinze cents livres, que veut revendre une fermière des Regrats. Elle ne l'a mise que deux fois. La dame en est dégoûtée : elle la trouve trop commune ; elle veut s'en défaire.

LA BARONNE

Je ne serais pas fâchée de voir cette coiffure.

Mme JACOB

Je vous l'apporterai dès que je l'aurai, madame ; je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE

Vous n'y perdrez pas ; madame est généreuse.

Mme JACOB

Ce n'est pas l'intérêt qui me gouverne ; et j'ai, Dieu merci, d'autres talents que de revendre à la toilette.

LA BARONNE

J'en suis persuadée.

LISETTE, à Mme Jacob.

Vous en avez bien la mine.

Mme JACOB

Eh ! vraiment, si je n'avais pas d'autres ressources, comment pourrais-je élever mes enfants aussi honnêtement que je le fais? J'ai un mari, à la vérité; mais il ne sert qu'à faire grossir ma famille, sans m'aider à l'entretenir.

LISETTE

Il y a bien des maris qui font tout le contraire.

LA BARONNE

Eh! que faites-vous donc, madame Jacob, pour fournir ainsi toute seule aux dépenses de votre famille?

Mme JACOB

Je fais des mariages, ma bonne dame. Il est vrai que ce sont des mariages légitimes ; ils ne produisent pas tant que les autres : mais, voyez-vous, je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE

C'est fort bien fait.

Mme JACOB

J'ai marié, depuis quatre mois, un jeune mousquetaire avec la veuve d'un auditeur des comptes. La belle union ! Ils tiennent tous les jours table ouverte ; ils mangent la succession de l'auditeur le plus agréablement du monde.

LISETTE

Ces deux personnes-là sont bien assorties.

Mme JACOB

Oh ! tous mes mariages sont heureux... (A la baronne. Et si madame était dans le goût de se marier, j'ai en main le plus excellent sujet.

LA BARONNE

Pour moi, madame Jacob ?

Mme JACOB

C'est un gentilhomme limousin. La bonne pâte de mari ! Il se laissera mener par une femme comme un Parisien.

LISETTE, à la baronne

Voilà encore un bon hasard, madame.

LA BARONNE

Je ne me sens point en disposition d'en profiter ; je ne veux pas sitôt me marier ; je ne suis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE, à Mme Jacob.

Oh ! bien, je le suis moi, madame Jacob. Mettez-moi sur vos tablettes.

Mme JACOB

J'ai votre affaire. C'est un gros commis qui a déjà quelque bien, mais peu de protection ; il cherche une jolie femme pour s'en faire.

LISETTE

Le bon parti ! Voilà mon fait.

LA BARONNE, à Mme Jacob.

Vous devez être riche, madame Jacob ?

Mme JACOB

Hélas ! hélas ! je devrais faire dans Paris une figure... Je devrais rouler carrosse, ma chère dame, ayant un frère comme j'en ai un dans les affaires.

LA BARONNE

Vous avez un frère dans les affaires ?

Mme JACOB

Et dans les grandes affaires encore ! Je suis sœur de M. Turcaret, puisqu'il faut vous le dire... Il n'est pas que vous n'en ayez ouï parler ?

LA BARONNE, avec étonnement

Vous êtes sœur de M. Turcaret ?

Mme JACOB

Oui, madame, je suis sa sœur de père et de mère même.

LISETTE, étonnée aussi.

M. Turcaret est votre frère, madame Jacob ?

Mme JACOB

Oui, mon frère, mon propre frère ; et je n'en suis pas plus grande dame pour cela... Je vous vois toutes deux bien étonnées. C'est sans doute à cause qu'il me laisse prendre toute la peine que je me donne ?

LISETTE

Eh oui ! c'est ce qui fait le sujet de notre étonnement.

Mme JACOB

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il est ! Il m'a défendu l'entrée de sa maison, et il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONNE

Cela crie vengeance.

LISETTE, à Mme Jacob.

Ah ! le mauvais frère !

Mme JACOB

Aussi mauvais frère que mauvais mari. N'a-t-il pas chassé sa femme de chez lui !

LA BARONNE

Ils faisaient donc mauvais ménage ?

Mme JACOB

Ils le font encore, madame : ils n'ont ensemble aucun commerce ; et ma belle-sœur est en province.

LA BARONNE

Quoi ! M. Turcaret n'est pas veuf ?

Mme JACOB

Bon ! Il y a dix ans qu'il est séparé de sa femme, à qui il fait tenir une pension à Valognes, afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONNE, bas, à Lisette.

Lisette ?

LISETTE, bas.

Par ma foi ! madame, voilà un méchant homme.

Mme JACOB

Oh ! le ciel le punira tôt ou tard ; cela ne lui peut manquer. J'ai déjà ouï dire dans une maison qu'il y avait du dérangement dans ses affaires.

LA BARONNE

Du dérangement dans ses affaires ?

Mme JACOB

Eh ! le moyen qu'il n'y en ait pas ? C'est un vieux fou qui a toujours aimé toutes les femmes, hors la sienne. Il jette tout par les fenêtres dès qu'il est amoureux : c'est un panier percé.

LISETTE, bas.

A qui le dit-elle ? Qui le sait mieux que nous ?

Mme JACOB, à la baronne.

Je ne sais à qui il est attaché présentement ; mais il a toujours quelques demoiselles qui le plument, qui l'attrapent ; et il s'imagine les attraper, lui, parce qu'il leur promet de les épouser. N'est-ce pas là un grand sot ? Qu'en dites-vous, madame ?

LA BARONNE, déconcertée.

Oui, cela n'est pas tout à fait...

Mme JACOB, l'interrompant.

Oh ! que j'en suis aise ! Il le mérite bien, le malheureux, il le mérite bien ! Si je connaissais sa maîtresse, j'irais lui conseiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'abîmer. (A Lisette.) N'en feriez-vous pas autant, mademoiselle ?

LISETTE

Je n'y manquerais pas, madame Jacob.

Mme JACOB, à la baronne.

Je vous demande pardon de vous étourdir ainsi de mes chagrins ; mais quand il m'arrive d'y faire réflexion, je me sens si pénétrée, que je ne puis me taire... Adieu, madame ; sitôt que j'aurai la garniture, je ne manquerai pas de vous l'apporter.

LA BARONNE

Cela ne presse pas, madame, cela ne presse pas.

(Mme Jacob sort.)

SCÈNE XIII

LA BARONNE, LISETTE

LA BARONNE

Eh bien, Lisette ?

LISETTE

Eh bien, madame ?

LA BARONNE

Aurais-tu deviné que M. Turcaret eût une sœur revendeuse à la toilette ?

LISETTE

Auriez-vous cru, vous, qu'il eût une vraie femme en province ?

LA BARONNE

Le traître ! il m'avait assuré qu'il était veuf, et je le croyais de bonne foi.

LISETTE

Ah ! le vieux fourbe !... (Voyant rêver la baronne.) Mais qu'est-ce donc que cela ?... Qu'avez-vous ?... Je vous vois toute chagrine. Merci de ma vie ! vous prenez la chose aussi sérieusement que si vous étiez amoureuse de M. Turcaret.

LA BARONNE

Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre sans chagrin l'espérance de l'épouser ? Le scélérat ! il a une femme ! Il faut que je rompe avec lui.

LISETTE

Oui; mais l'intérêt de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant. Allons, madame, pendant que nous le tenons, brusquons son coffre-fort, saisissons ses billets : mettons M. Turcaret à feu et à sang : rendons-le enfin si misérable, qu'il puisse un jour faire pitié, même à sa femme, et redevenir frère de Mme Jacob.

ACTE CINQUIÈME

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE

La bonne maison que celle-ci pour Frontin et pour moi ! Nous avons déjà soixante pistoles, et il nous en reviendra peut-être autant de l'acte solidaire. Courage ! Si nous gagnons souvent de ces petites sommes-là, nous en aurons à la fin une raisonnable

SCÈNE II

LA BARONNE, LISETTE

LA BARONNE

Il me semble que M. Turcaret devrait bien être de retour, Lisette.

LISETTE

Il faut qu'il lui soit survenu quelque nouvelle affaire... (Voyant entrer Flamand, sans le reconnaître d'abord, parce qu'il n'est plus en livrée.) Mais que veut ce monsieur ?

SCENE III

FLAMAND, LA BARONNE, LISETTE

LA BARONNE, à Lisette.

Pourquoi laisse-t-on entrer sans avertir ?

FLAMAND

Il n'y a pas de mal à cela, madame ; c'est moi.

LISETTE, à la baronne, en reconnaissant Flamand.

Eh ! c'est Flamand, madame ; Flamand sans livrée ! Flamand l'épée au côté ! Quelle métamorphose !

FLAMAND

Doucement, mademoiselle, doucement ! On ne doit pas, s'il vous plaît, m'appeler Flamand tout court. Je ne suis plus laquais de M. Turcaret, non ; il vient de me faire donner un bon emploi, oui. Je suis présentement dans les affaires, da ! et, par ainsi il faut m'appeler monsieur Flamand, entendez-vous?

LISETTE

Vous avez raison, monsieur Flamand; puisque

vous êtes devenu commis, on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

FLAMAND, montrant la baronne.

C'est à madame que j'en ai l'obligation, et je viens ici tout exprès pour la remercier. C'est une bonne dame, qui a bien de la bonté pour moi de m'avoir fait bailler une bonne commission qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, et qui est dans un bon pays encore ; car c'est à Falaise, qui est une si bonne ville, et où il y a, dit-on, de si bonnes gens.

LISETTE

Il y a bien du bon dans tout cela, monsieur Flamand.

FLAMAND

Je suis capitaine concierge de la porte de Guibrai. J'aurai les clefs, et pourrai faire entrer et sortir tout ce qu'il me plaira. L'on m'a dit que c'était un bon droit que celui-là.

LISETTE

Peste !

FLAMAND

Oh ! ce qu'il y a de meilleur, c'est que cet emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont ; car ils s'y enrichissent tous. M. Turcaret a, dit-on, commencé par-là.

LA BARONNE

Cela est bien glorieux pour vous, monsieur Flamand, de marcher ainsi sur les pas de votre maître !

LISETTE, à Famand.

Et nous vous exhortons, pour votre bien, à être honnête comme lui.

FLAMAND, à la baronne.

Je vous enverrai, madame, de petits présents de fois à autres.

LA BARONNE

Non, mon pauvre Flamand ; je ne te demande rien.

FLAMAND

Oh ! que si fait ! Je sais bien comme les commis en usent avec les demoiselles qui les placent : mais tout ce que je crains, c'est d'être révoqué ; car dans les commissions on est grandement sujet à ça, voyez-vous.

LISETTE

Cela est désagréable.

FLAMAND, à la baronne.

Par exemple, le commis que l'on révoque aujourd'hui pour me mettre à sa place, a eu cet emploi-là par le moyen d'une certaine dame que M. Turcaret a aimée, et qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, madame, de me faire révoquer aussi.

LA BARONNE

J'y donnerai toute mon attention, monsieur Flamand.

FLAMAND

Je vous prie de plaire toujours à M. Turcaret, madame.

LA BARONNE

J'y ferai tout mon possible, puisque vous y êtes intéressé.

FLAMAND, s'approchant de la baronne.

Mettez toujours de ce beau rouge pour lui donner dans la vue.

LISETTE, le repoussant.

Allez, monsieur le capitaine concierge, allez à votre porte de Guibrai. Nous savons ce que nous avons à faire...Oui : nous n'avons pas besoin de vos conseils... Non : vous ne serez jamais qu'un sot. C'est moi qui vous le dis, da ! entendez-vous ? Flamand sort.)

SCÈNE IV

LA BARONNE, LISETTE

LA BARONNE

Voilà le garçon le plus ingénu...

LISETTE, l'interrompant.

Il y a pourtant longtemps qu'il est laquais ; il devrait bien être déniaisé.

SCÈNE V

JASMIN, LA BARONNE, LISETTE.

JASMIN, à la baronne.

C'est M. le marquis avec une grosse et grande madame. (Il sort.)

SCÈNE VI

LA BARONNE, LISETTE

LA BARONNE

C'est sa belle conquête. Je suis curieuse de la voir.

LISETTE

Je n'en ai pas moins d'envie que vous ; je m'en fais une plaisante image.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, Mme TURCARET,
LA BARONNE, LISETTE

LE MARQUIS, à la baronne.

Je viens, ma charmante baronne, vous présenter une aimable dame, la plus spirituelle, la plus galante, la plus amusante personne... Tant de bonnes qualités, qui vous sont communes, doivent vous lier d'estime et d'amitié.

LA BARONNE

Je suis très disposée à cette union... (Bas à Lisette.) C'est l'original du portrait que le chevalier m'a sacrifié.

Mme TURCARET

Je crains, madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons sentiments. Une personne du grand monde, du monde brillant, comme vous, trouvera peu d'agrément dans le commerce d'une femme de province.

LA BARONNE

Ah ! vous n'avez point l'air provincial, madame ; et nos dames le plus de mode n'ont pas les manières plus agréables que les vôtres.

LE MARQUIS, en montrant Mme Turcaret.

Ah ! palsambleu ! non. Je m'y connais, madame ; et vous conviendrez avec moi en voyant cette taille et ce visage-là, que je suis le seigneur de France du meilleur goût.

Mme TURCARET

Vous êtes trop poli, monsieur le marquis. Ces flatteries-là pourraient me convenir en province, où je brille assez, sans vanité. J'y suis toujours à l'affût des modes ; on me les envoie toutes dès le moment qu'elles sont inventées, et je puis me vanter d'être la première qui ait porté des pretintailles dans la ville de Valognes.

LISETTE, à part.

Quelle folle !

LA BARONNE

Il est beau de servir de modèle à une ville comme celle-là !

Mme TURCARET

Je l'ai mise sur un pied ! J'en ai fait un petit Paris par la belle jeunesse que j'y attire.

LE MARQUIS, avec ironie.

Comment, un petit Paris ! Savez-vous bien qu'il faut trois mois de Valognes pour achever un homme de cour ?

Mme TURCARET, à la baronne.

Oh ! je ne vis pas comme une dame de campagne, au moins. Je ne me tiens point enfermée dans un château ; je suis trop faite pour la société. Je demeure en ville, et j'ose dire que ma maison est une école de politesse et de galanterie pour les jeunes gens.

LISETTE

C'est une façon de collège pour toute la basse Normandie.

Mme TURCARET, à la baronne.

On joue chez moi ; on s'y rassemble pour médire ; on y lit tous les ouvrages d'esprit qui se font à Cherbourg, à Saint-Lô, à Coutances, et qui valent bien les ouvrages de Vire et de Caen. J'y donne aussi quelquefois des fêtes galantes, des soupers-collations. Nous avons des cuisiniers qui ne savent faire aucun ragoût, à la vérité ; mais ils tirent les viandes si à propos, qu'un tour de broche de plus ou de moins, elles seraient gâtées.

LE MARQUIS

C'est l'essentiel de la bonne chère... Ma foi, vive Valognes pour le rôti !

Mme TURCARET

Et pour les bals, nous en donnons souvent. Que l'on s'y divertit ! Cela est d'une propreté ! Les dames

de Valognes sont les premières dames du monde pour savoir l'art de se bien masquer, et chacune a son déguisement favori. Devinez quel est le mien ?

LISETTE

Madame se déguise en Amour, peut-être ?

Mme TURCARET

Oh ! pour cela, non.

LA BARONNE

Vous vous mettez en déesse, apparemment, en Grâce ?

Mme TURCARET

En Vénus, ma chère, en Vénus.

LE MARQUIS, ironiquement.

En Vénus ! Ah ! madame, que vous êtes bien déguisée !

LISETTE, bas.

On ne peut pas mieux.

SCÈNE VIII

LE CHEVALIER, LA BARONNE, Mme TURCARET
LE MARQUIS, LISETTE

LE CHEVALIER, à la baronne.

Madame, nous aurons tantôt le plus ravissant con-

cert... (A part, apercevant Mme Turcaret.) Mais que vois-je ?

Mme TURCARET, à part.

O ciel !

LA BARONNE, bas, à Lisette.

Je m'en doutais bien.

LE CHEVALIER, au marquis.

Est-ce là cette dame dont tu m'as parlé, marquis ?

LE MARQUIS

Oui ; c'est ma comtesse. Pourquoi cet étonnement ?

LE CHEVALIER

Oh ! parbleu ! je ne m'attendais pas à celui-là.

Mme TURCARET, à part.

Quel contre-temps !

LE MARQUIS, au chevalier

Explique-toi, chevalier. Est-ce que tu connaîtrais ma comtesse ?

LE CHEVALIER

Sans doute : il y a huit jours que je suis en liaison avec elle.

LE MARQUIS

Qu'entends-je ? Ah ! l'infidèle ! l'ingrate !

LE CHEVALIER

Et ce matin même elle a eu la bonté de m'envoyer son portrait.

LE MARQUIS

Comment diable ! elle a donc des portraits à donner à tout le monde ?

SCÈNE IX

Mme JACOB, LA BARONNE,
LE MARQUIS, LE CHEVALIER,
Mme TURCARET, LISETTE

Mme JACOB, à la baronne.

Madame, je vous apporte la garniture que j'ai promis de vous faire voir.

LA BARONNE

Que vous prenez mal votre temps, madame Jacob ! Vous me voyez en compagnie.

Mme JACOB

Je vous demande pardon, madame ; je reviendrai une autre fois... (Apercevant Mme Turcaret.) Mais, qu'est-ce que je vois ? Ma belle-sœur ici ! Madame Turcaret !

LE CHEVALIER

Madame Turcaret ?

LA BARONNE, à Mme Jacob.

Madame Turcaret ?

LISETTE, à Mme Jacob.

Madame Turcaret ?

LE MARQUIS, à part.

Le plaisant incident !

Mme JACOB, à Mme Turcaret.

Par quelle aventure, madame, vous rencontrai-je en cette maison ?

Mme TURCARET, à part.

Payons de hardiesse... (A Mme Jacob.) Je ne vous connais pas, ma bonne.

Mme JACOB

Vous ne connaissez pas madame Jacob ?... Tredame! Est-ce à cause que depuis dix ans vous êtes séparée de mon frère, qui n'a pu vivre avec vous, que vous feignez de ne pas me connaître?

LE MARQUIS

Vous n'y pensez pas, madame Jacob ; savez-vous bien que vous parlez à une comtesse ?

Mme JACOB

A une comtesse ! Eh ! dans quel lieu, s'il vous plaît, est sa comté? Ah ! vraiment, j'aime assez ces gros airs-là !

Mme TURCARET

Vous êtes une insolente, ma mie.

Mme JACOB

Une insolente, moi! je suis une insolente!... Jour de Dieu ! ne vous y jouez pas! S'il ne tient qu'à dire des injures, je m'en acquitterai aussi bien que vous.

M^me^ TURCARET

Oh! je n'en doute pas : la fille d'un maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reste de sottises.

M^me^ JACOB

La fille d'un maréchal ! Pardi ! voilà une dame bien relevée pour venir me reprocher ma naissance! Vous avez apparemment oublié que M. Briochais, votre père, était pâtissier dans la ville de Falaise. Allez, madame la comtesse, puisque comtesse y a, nous nous connaissons toutes deux... Mon frère rira bien quand il saura que vous avez pris ce nom burlesque, pour venir vous requinquer à Paris. Je voudrais, par plaisir, qu'il vînt ici tout à l'heure.

LE CHEVALIER

Vous pourrez avoir ce plaisir-là, madame ; nous attendons à souper M. Turcaret.

M^me^ TURCARET, à part.

Aïe !

LE MARQUIS, à M^me^ Jacob.

Et vous souperez aussi avec nous, madame Jacob, car j'aime les soupers de famille.

M^me^ TURCARET

Je suis au désespoir d'avoir mis le pied dans cette maison.

LISETTE, à part.

Je le crois bien.

M^me^ TURCARET, voulant sortir.

Je vais sortir tout à l'heure.

LE MARQUIS, l'arrêtant.

Vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, que vous n'ayez vu M. Turcaret.

Mme TURCARET

Ne me retenez point, monsieur le marquis, ne me retenez point.

LE MARQUIS

Oh ! palsambleu ! mademoiselle Briochais, vous ne sortirez point ; comptez là-dessus.

LE CHEVALIER

Eh ! marquis, cesse de l'arrêter.

LE MARQUIS

Je n'en ferai rien. Pour la punir de nous avoir trompés tous deux, je la veux mettre aux prises avec son mari.

LA BARONNE

Non, marquis; de grâce, laissez-la sortir.

LE MARQUIS

Prière inutile : tout ce que je puis faire pour vous, madame, c'est de lui permettre de se déguiser en Vénus, afin que son mari ne la reconnaisse pas.

LISETTE, voyant arriver M. Turcaret.

Ah ! par ma foi, voici M. Turcaret.

Mme JACOB, à part.

J'en suis ravie.

Mme TURCARET, à part.

La malheureuse journée !

LA BARONNE, à part.

Pourquoi faut-il que cette scène se passe chez moi ?

LE MARQUIS, à part.

Je suis au comble de la joie.

SCÈNE X

M. TURCARET, Mme TURCARET,
LA BARONNE, Mme JACOB, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER, LISETTE

M. TURCARET, à la baronne.

J'ai renvoyé l'huissier, madame, et terminé... (A part, en apercevant sa sœur.) Ah ! en croirai-je mes yeux? Ma sœur ici !... (Apercevant sa femme.) Et, qui pis est, ma femme !

LE MARQUIS

Vous voilà en pays de connaissance, monsieur Turcaret... (Montrant Mme Turcaret.) Vous voyez une belle comtesse dont je porte les chaînes : vous voulez bien que je vous la présente, sans oublier madame Jacob?

Mme JACOB, à M. Turcaret.

Ah ! mon frère !

M. TURCARET

Ah ! ma sœur !... Qui diable les a amenées ici ?

LE MARQUIS

C'est moi, monsieur Turcaret, vous m'avez cette obligation-là. Embrassez ces deux objets chéris... Ah ! qu'il paraît ému ! J'admire la force du sang et de l'amour conjugal.

M. TURCARET, à part.

Je n'ose la regarder ; je crois voir mon mauvais génie.

Mme TURCARET, à part.

Je ne puis l'envisager sans horreur.

LE MARQUIS, à M. et à Mme Turcaret.

Ne vous contraignez point, tendres époux ; laissez éclater toute la joie que vous devez sentir de vous revoir après dix années de séparation.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Vous ne vous attendiez pas, monsieur, à rencontrer ici madame Turcaret ; et je conçois bien l'embarras où vous êtes. Mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf ?

LE MARQUIS

Il vous a dit qu'il était veuf ? Eh ! parbleu ! sa femme m'a dit aussi qu'elle était veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Parlez, pourquoi m'avez-vous trompée ?

M. TURCARET, interdit.

J'ai cru, madame... qu'en vous faisant accroire

que... je croyais être veuf... Vous croiriez que... je n'aurais point de femme... A part.) J'ai l'esprit troublé, je ne sais ce que je dis.

LA BARONNE

Je devine votre pensée, monsieur, et je vous pardonne une tromperie que vous avez crue nécessaire pour vous faire écouter. Je passerai même plus avant : au lieu d'en venir aux reproches je veux vous raccommoder avec Mme Turcaret.

M. TURCARET

Qui, moi ! madame. Oh ! pour cela, non. Vous ne la connaissez pas : c'est un démon. J'aimerais mieux vivre avec la femme du Grand Mogol.

Mme TURCARET

Ah ! monsieur, ne vous en défendez pas tant. Je n'en ai pas plus d'envie que vous, au moins ; et je ne viendrais point à Paris troubler vos plaisirs, si vous étiez plus exact à payer la pension que vous me faites pour me tenir en province.

LE MARQUIS, à M. Turcaret.

Pour la tenir en province ! ... Ah ! monsieur Turcaret, vous avez tort ; madame mérite qu'on lui paye les quartiers d'avance.

Mme TURCARET

Il m'en est dû cinq. S'il ne me les donne pas, je ne pars point ; je demeure à Paris pour le faire enrager. J'irai chez ses maîtresses faire un charivari... Et je commencerai par cette maison-ci, je vous en avertis.

M. TURCARET, à part.

Ah ! l'insolente !

LISETTE, à part.

La conversation finira mal.

LA BARONNE, à Mme Turcaret.

Vous m'insultez, madame.

Mme TURCARET

J'ai des yeux, Dieu merci ! j'ai des yeux ; je vois bien tout ce qui se passe en cette maison. Mon mari est la plus grande dupe...

M. TURCARET, l'interrompant.

Quelle impudence ! Ah ! ventrebleu ! coquine ! sans le respect que j'ai pour la compagnie...

LE MARQUIS, l'interrompant.

Qu'on ne vous gêne point, monsieur Turcaret. Vous êtes avec vos amis : usez-en librement.

LE CHEVALIER, à M. Turcaret, se mettant entre lui et sa femme.

Monsieur...

LA BARONNE, à Mme Turcaret.

Songez que vous êtes chez moi.

SCÈNE XI

JASMIN, M. TURCARET,
Mme TURCARET, LA BARONNE, Mme JACOB,
LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE

JASMIN, à M. Turcaret.

Il y a, dans un carrosse qui vient de s'arrêter à la porte, deux gentilhommes qui se disent de vos associés; ils veulent vous parler d'une affaire importante. (Il sort.)

SCÈNE XII

M. TURCARET, Mme TURCARET,
LA BARONNE, Mme JACOB, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER, LISETTE

M. TURCARET, à Mme Turcaret.

Ah! je vais revenir... Je vous apprendrai, impudente, à respecter une maison...

Mme TURCARET, l'interrompant.

Je crains peu vos menaces. (M. Turcaret sort.)

SCÈNE XIII

Mme TURCARET, LA BARONNE, Mme JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE

LE CHEVALIER, à Mme Turcaret.

Calmez votre esprit agité, madame ; que M. Turcaret vous retrouve adoucie.

Mme TURCARET

Oh ! tous ses emportements ne m'épouvantent point.

LA BARONNE

Nous allons l'apaiser en votre faveur.

Mme TURCARET

Je vous entends, madame. Vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que, par reconnaissance, je souffre qu'il continue à vous rendre des soins.

LA BARONNE

La colère vous aveugle. Je n'ai pour objet que la réunion de vos cœurs ; je vous abandonne M. Turcaret ; je ne veux le revoir de ma vie.

Mme TURCARET

Cela est trop généreux.

LE MARQUIS, au chevalier, en montrant la baronne.

Puisque madame renonce au mari, de mon côté, je renonce à la femme. Allons, renonces-y aussi, chevalier. Il est beau de se vaincre soi-même.

SCÈNE XIV

FRONTIN, Mme TURCARET, LA BARONNE, Mme JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE

FRONTIN, à part.

O malheur imprévu ! ô disgrâce cruelle !

LE CHEVALIER

Qu'y a-t-il, Frontin ?

FRONTIN

Les associés de M. Turcaret ont mis garnison chez lui, pour deux cent mille écus que leur emporte un caissier qu'il a cautionné... Je venais ici, en diligence, pour l'avertir de se sauver ; mais je suis arrivé trop tard : ses créanciers se sont déjà assurés de sa personne.

Mme JACOB

Mon frère, entre les mains de ses créanciers !... Tout dénaturé qu'il est, je suis touchée de son malheur. Je vais employer pour lui tout mon crédit ; je sens que je suis sa sœur. (Elle sort.)

SCÈNE XV

Mme TURCARET, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN

Mme TURCARET

Et moi, je vais le chercher pour l'accabler d'injures; je sens que je suis sa femme. (Elle sort.)

SCÈNE XVI

LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN

FRONTIN, au chevalier.

Nous envisagions le plaisir de le ruiner ; mais la justice est jalouse de ce plaisir-là ; elle nous a prévenus.

LE MARQUIS

Bon ! bon ! Il a de l'argent de reste pour se tirer d'affaire.

FRONTIN

J'en doute. On dit qu'il a follement dissipé des biens immenses... Mais ce n'est pas ce qui m'embar-

rasse à présent : ce qui m'afflige, c'est que j'étais chez lui quand ses associés y sont venus mettre garnison.

LE CHEVALIER

Eh bien ?

FRONTIN

Eh bien ! monsieur, ils m'ont aussi arrêté et fouillé, pour voir si par hasard je ne serais point chargé de quelque papier qui pût tourner au profit des créanciers... (Montrant la baronne.) Ils se sont saisis, à telle fin que de raison, du billet de madame que vous m'avez confié tantôt.

LE CHEVALIER

Qu'entends-je ? Juste ciel !

FRONTIN

Ils m'en ont pris encore un autre de dix mille francs, que M. Turcaret avait donné pour l'acte solidaire, et que M. Furet venait de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER

Eh ! pourquoi, maraud, n'as-tu pas dit que tu étais à moi ?

FRONTIN

Oh ! vraiment, monsieur, je n'y ai pas manqué. J'ai dit que j'appartenais à un chevalier ; mais, quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER

Je ne me possède plus ; je suis au désespoir !

LA BARONNE

Et moi, j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet. Je vois par là que mon brillant n'a point été mis en gage ; et je sais ce que je dois penser du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au soir. Ah ! chevalier, je ne vous aurais pas cru capable d'un pareil procédé... (Regardant Lisette.) J'ai chassé Marine parce qu'elle n'était pas dans vos intérêts, et je chasse Lisette parce qu'elle y est... Adieu ; je ne veux de ma vie entendre parler de vous. (Elle se retire dans l'intérieur de son appartement.)

SCÈNE XVII

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE

LE MARQUIS, riant, au chevalier, qui a l'air tout déconcerté.

Ah ! ah ! ma foi, chevalier, tu me fais rire. Ta consternation me divertit... Allons souper chez le traiteur et passer la nuit à boire.

FRONTIN, au chevalier.

Vous suivrai-je, monsieur ?

LE CHEVALIER

Non ; je te donne congé. Ne t'offre plus jamais à mes yeux. (Il sort avec le marquis.)

SCÈNE XVIII

FRONTIN, LISETTE

LISETTE

Et nous, Frontin, quel parti prendrons-nous ?

FRONTIN

J'en ai un à te proposer. Vive l'esprit, mon enfant ! Je viens de payer d'audace : je n'ai point été fouillé.

LISETTE

Tu as les billets ?

FRONTIN

J'en ai déjà touché l'argent ; il est en sûreté ; j'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut se borner à cette petite fortune, nous allons faire souche d'honnêtes gens.

LISETTE

J'y consens.

FRONTIN

Voilà le règne de M. Turcaret fini ; le mien va commencer.

FIN DE TURCARET

LA TONTINE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE (1)

(1) Je présentai cette comédie aux comédiens en 1708. Ils la reçurent et se disposaient à la jouer, mais je la retirai pour des raisons que le public se passera bien de savoir, et elle n'a été représentée qu'au mois de février 1732

PERSONNAGES

M. TROUSSE-GALANT, médecin.

M. BOLUS, apothicaire.

ÉRASTE, amant de Marianne.

MARIANNE, fille de M. Trousse-Galant

CRISPIN, valet d'Éraste.

AMBROISE, valet de Trousse-Galant.

FROSINE, suivante de Marianne.

TROUPE DE SOLDATS.

La scène est à Paris, chez M. Trousse-Galant.

LA TONTINE

COMÉDIE

SCÈNE PREMIÈRE

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS

M. BOLUS

En vérité, monsieur Trousse-Galant, vous êtes un habile homme. Depuis trente-cinq ans que je suis dans la pharmacie, foi d'apothicaire, je n'ai point vu de médecin qui raisonnât plus solidement que vous.

M. TROUSSE-GALANT

Je possède, je l'avoue, parfaitement mes auteurs. Je sais la médecine à fond. Personne n'a pénétré plus avant que moi dans les secrets de la nature... Mais laissons là les louanges : je ne les puis souffrir. Je vous amène chez moi pour vous parler d'une affaire importante pour nous deux. Vous voulez bien auparavant que je m'informe si, pendant que j'ai été en ville, personne ne m'est venu demander... Frosine ! holà, Frosine !

SCÈNE II

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS, FROSINE

FROSINE, accourant à la voix de M. Trousse-Galant.

Comme vous criez ! Eh bien, monsieur, que me voulez-vous ?

M. TROUSSE-GALANT, à Frosine.

Ne m'est-on pas venu chercher de la part de madame la baronne de Tronsec ?

FROSINE

Non, monsieur.

M. TROUSSE-GALANT

Tant mieux. C'est signe que le dernier remède n'a pas produit un mauvais effet. Et de chez M. Bonnegriffe, le procureur, a-t-on envoyé ?

FROSINE

Oui, monsieur.

M. TROUSSE-GALANT

Bon, c'est pour me dire apparemment que la tisane rafraîchissante que je lui fis prendre hier au soir l'a guéri de sa pleurésie.

FROSINE

Oui, car le pauvre homme est mort cette nuit. Son

maître-clerc, en furie, est venu pour vous apprendre cette nouvelle. Il vous a maudits, M. Bolus et vous. J'ai voulu prendre votre parti, il m'a dit un million d'injures. Heureusement, je suis faite à cela. Je l'ai écouté de sang-froid.

M. TROUSSE-GALANT

De quoi peut-on se plaindre ? J'ai fait saigner le malade plus de vingt fois; je l'ai rafraîchi. Il devait guérir, suivant nos anciens.

FROSINE

Et mourir, suivant les modernes.

M. TROUSSE-GALANT

Retirez-vous, impertinente. Il vous sied bien, à vous, de parler contre les docteurs en médecine. Laissez ce soin-là aux chirurgiens. (Frosine sort.)

SCÈNE III

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS

M. BOLUS

Entre nous, monsieur Trousse-Galant, je n'ai pas bonne opinion de cette tisane rafraîchissante que vous me faites faire pour les pleurétiques.

M. TROUSSE-GALANT

Effectivement, en voilà douze qu'elle m'emporte, sans compter M. Bonnegriffe.

M. BOLUS

Et sans compter aussi Mme Trousse-Galant, votre épouse, à qui vous la baillâtes l'année passée.

M. TROUSSE-GALANT

Il est vrai.

M. BOLUS

Ça mériterait quelque attention.

M. TROUSSE-GALANT

Point du tout. Un bon médecin va toujours son train, sans se rendre à des épreuves qui blessent des principes établis et reçus dans l'École.

M. BOLUS

C'est une autre chose.

M. TROUSSE-GALANT

Je n'en démordrai pas.

M. BOLUS

Vous ferez sagement.

M. TROUSSE-GALANT

Venons à l'affaire dont je veux vous parler. Vous savez, monsieur Bolus, que je vous ai toujours regardé comme mon meilleur ami.

M. BOLUS

Vous me rendez justice. J'étais bien serviteur de feu M. votre père; et c'est moi qui lui ai fourni les drogues dans la maladie dont il est mort.

M. TROUSSE-GALANT

Je vous en suis redevable. Aussi je ne perds pas une occasion de vous en marquer ma reconnaissance et de vous faire plaisir. J'ordonne beaucoup de remèdes.

M. BOLUS

Oh ! pour cela, oui.

M. TROUSSE-GALANT

Je purge votre boutique de toutes vos drogues inutiles; et, quand il s'agit de faire entrer dans mes ordonnances des drogues chères, je ne manque pas d'en mettre toujours cinq ou six scrupules plus qu'il n'en faut.

M. BOLUS

Et moi, j'en mets toujours sept ou huit moins que vous n'en ordonnez. Par là je sauve la vie au malade, et conserve votre réputation.

M. TROUSSE-GALANT

De plus, comme nous en sommes convenus, j'ordonne des remèdes imaginaires, que je dis qu'on ne trouve que chez vous. Je loue la bonté, la propreté et la fidélité de vos compositions.

M. BOLUS

De mon côté, je ne m'épargne point à vous louer. Je rapporte de vous des cures extraordinaires, dont j'assure avoir été témoin.

M. TROUSSE-GALANT

C'est ainsi qu'il faut en user.

M. BOLUS

Et je vous envoie tous les malades qui viennent dans ma boutique, en vous élevant jusqu'aux nues, et en décriant tous les autres médecins de Paris sans exception.

M. TROUSSE-GALANT

Enfin, nous nous rendons mutuellement tous les services qu'un médecin et un apothicaire bien unis ont coutume de se rendre. Oh ! çà, pour achever de cimenter notre amitié, vous ne devineriez jamais ce que je me suis avisé de faire : j'ai mis dix mille francs à la Tontine.

M. BOLUS

A la Tontine ? vous !

M. TROUSSE-GALANT

Non sur ma tête, mais sur celle d'un garçon de soixante ans, à qui vous n'en donneriez pas quarante. C'est le parent d'un de mes fermiers; un homme d'une complexion vigoureuse, et qu'il a fortifiée encore par quelques campagnes qu'il a faites tant en Allemagne qu'en Italie.

M. BOLUS

Eh bien ?

M. TROUSSE-GALANT

J'ai placé mon argent sous son nom; après quoi, nous avons passé, par-devant notaire, un bon acte, par lequel il me cède à moi et aux miens tout ce qui doit lui revenir de la Tontine : comme de mon côté, je m'engage à le nourrir chez moi toute sa vie.

M. BOLUS

Cela n'est pas mal imaginé.

M. TROUSSE-GALANT

Un garçon de cette nature-là entre mes mains deviendra immortel.

M. BOLUS

Il n'en faut nullement douter.

M. TROUSSE-GALANT

Mais, supposons qu'il ne vive que... mettons les choses au pis-aller, cent ans, par exemple.

M. BOLUS

Au pis-aller, oui, cent ans.

M. TROUSSE-GALANT

N'est-il pas certain que, dans quinze ou vingt ans d'ici, il se trouvera doyen de sa classe ?

M. BOLUS

Selon toutes les apparences.

M. TROUSSE-GALANT

Cinq ans après, il ne restera plus que lui. Par conséquent je jouirai de tout le revenu pendant vingt bonnes années.

M. BOLUS

Ce raisonnement est clair. Ah ! que vous avez fait un bon emploi de votre argent ! Quand vous l'auriez mis au denier deux, il ne serait pas mieux placé.

M. TROUSSE-GALANT

Je suis ravi que vous approuviez ce projet de fortune. Vous y êtes intéressé au moins; car j'ai résolu de vous faire épouser ma fille.

M. BOLUS

Monsieur, c'est un honneur que...

M. TROUSSE-GALANT

Laissons là les compliments. Et, pour dot, je vous donne la moitié de ce revenu immense, qui ne saurait vous échapper. Je vais vous faire voir le garçon dont il s'agit. Vous conviendrez que c'est une pâte d'homme excellente. (Il rentre chez lui pour un moment.)

SCÈNE IV

M. BOLUS

M. BOLUS

Que ce docteur a d'esprit ! Il y a des gens qui le croient un peu fou; mais ce qu'il vient de faire va bien les désabuser.

SCÈNE V

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS, AMBROISE

M. TROUSSE-GALANT, revenant avec Ambroise, à M. Bolus.

Considérez-moi ce garçon-là. Vit-on jamais de corps mieux proportionné ?

M. BOLUS, à M. Trousse-Galant.

Non : il a tout l'embonpoint nécessaire.

M. TROUSSE-GALANT

Que dites-vous de ces yeux ?

M. BOLUS

Ah ! qu'ils sont vifs !

M. TROUSSE-GALANT

Comment trouvez-vous sa charnure ?

M. BOLUS

Admirablement belle !

M. TROUSSE-GALANT, à Ambroise.

Ouvre la bouche. (A M. Bolus.) Voyez ces dents : qu'elles sont saines et bien rangées !

M. BOLUS

Il n'en a pas perdu une.

M. TROUSSE-GALANT, à Ambroise.

Fais un peu entendre ta voix.

AMBROISE

Hem, hem, hem !

M. BOLUS

C'est un tonnerre ! La bonne constitution !

M. TROUSSE-GALANT, à M. Bolus.

Tâtez-lui le pouls : il l'a ferme et toujours égal.

M. BOLUS, ayant tâté le pouls d'Ambroise.

Il a tous les signes d'une longue vie.

M. TROUSSE-GALANT

Regardez cette poitrine.

M. BOLUS

Quelle largeur ! Que vous avez fait là une bonne affaire, monsieur le docteur !

M. TROUSSE-GALANT

Nous allons nous enrichir, monsieur Bolus.

M. BOLUS

C'est un Pérou que nous avons là.

M. TROUSSE-GALANT, à Ambroise.

Parle, Ambroise, dis-moi : hier au soir, lorsque tu le mis au lit, fus-tu longtemps sans t'endormir ?

AMBROISE, à M. Trousse-Galant.

D'abord que j'eus la tête sur le chevet, crac, je m'assoupis.

M. BOLUS

Sommeil aisé.

AMBROISE

Et je ne me suis éveillé que fort tard ce matin.

M. TROUSSE-GALANT, à M. Bolus.

Et profond, avec un appétit toujours égal et que j'ai soin de soumettre aux règles de la sobriété.

AMBROISE

Oh ! pour cela, monsieur le docteur, vous me faites vivre bien sobrement... (Il bâille.)

M. TROUSSE-GALANT

Comme il bâille ! Hem, ce bâillement ne signifie rien de bon. Cela dénote une plénitude de vaisseaux, la tension des muscles, l'extension du diaphragme avec un épanchement irrégulier des esprits animaux. Il faut remédier à ce dérangement par une copieuse saignée.

AMBROISE, d'un ton pleureur.

Encore une saignée ? Misérable !

M. TROUSSE-GALANT

Précédée d'un lavement composé de plantes émollientes, pour empêcher que les sucs grossiers ne succèdent au sang que l'on doit tirer. Allez vite, monsieur Bolus, préparez vous-même ce clystère, et l'apportez.

M. BOLUS

Je serai bientôt de retour.

M. TROUSSE-GALANT

Le plus tôt qu'il vous sera possible. L'affaire est sérieuse et veut de la diligence. (M. Bolus sort.)

SCÈNE VI

M. TROUSSE-GALANT, AMBROISE

AMBROISE

Ne vous lasserez-vous point de me tourmenter, monsieur le docteur? Il n'y a que trois jours que je suis entre vos mains, et vous m'avez déjà fait saigner deux fois.

M. TROUSSE-GALANT

Le sang n'est pas nécessaire à la conservation de la vie. Je sais ce que je fais. J'ai plus d'intérêt que tu vives que toi-même. Écoute, mon ami, aussitôt que tu auras été saigné, je te ferai bien déjeuner.

AMBROISE

Ah! bon pour cela.

M. TROUSSE-GALANT

Je te veux donner quelque chose d'appétissant. Que mangerais-tu bien, par exemple ?

AMBROISE

Je mangerais bien d'une bonne fricassée de pieds de mouton.

M. TROUSSE-GALANT

Fi! Quel mauvais génie te pousse à désirer un aliment si détestable? C'est une chair visqueuse et adhérente à l'estomac.

AMBROISE

Il me semble pourtant avoir ouï dire que les apothicaires en faisaient des gelées.

M. TROUSSE-GALANT

D'accord. Mais, entre nous, ils les vendent et les font passer pour des sucs et des pressis de viandes exquises.

AMBROISE

Eh bien ! faites-moi mettre à la broche une bonne oie.

M. TROUSSE-GALANT

Rien n'est plus indigeste.

AMBROISE

Donnez-moi donc des saucisses de cochon.

M. TROUSSE-GALANT

Cela est trop salé.

AMBROISE

Trop salé, trop doux, trop cru, trop cuit : que diable voulez-vous donc que je mange ?

M. TROUSSE-GALANT

Une once de fromage mou.

AMBROISE

Du fromage mou !

M. TROUSSE-GALANT

Avec deux ou trois verres de tisane hépatique.

AMBROISE

Je suis mort ! je suis enterré !

SCÈNE VII

M. TROUSSE-GALANT, AMBROISE, FROSINE

FROSINE

Monsieur, il y a là-bas un homme qui demande à vous parler.

M. TROUSSE-GALANT, sortant.

Voyons ce qu'il me veut.

SCÈNE VIII

AMBROISE, FROSINE

AMBROISE, soupirant.

Ahi !

FROSINE

Tu soupires ! D'où vient cela, mon pauvre Ambroise ?

AMBROISE

On va me saigner encore, et me donner...
(Il fait le geste de donner un lavement.)

FROSINE

Qu'as-tu donc ?

AMBROISE

On dit que j'ai l'extension du diaphragme, les muscles, et je ne sais combien d'autres maux encore; et si, pourtant, je ne sens rien de tout cela.

FROSINE

Tant pis, mon ami, tant pis, quand on ne sent point son mal.

AMBROISE

Depuis que je suis dans cette maison, j'ai perdu plus de sang que dans toutes mes campagnes.

FROSINE

Je le crois.

AMBROISE

M. Trousse-Galant prétend me faire survivre à toute ma classe : mais s'il continue à me traiter comme il fait, il ne touchera pas seulement le premier quartier.

FROSINE

La chose est possible.

AMBROISE

Dites plutôt assurée. Quand j'échapperais à la saignée, je n'échapperai point à la diète.

FROSINE

Il est constant que la frugalité règne dans tes repas.

AMBROISE

Hé ! comment diable y résister ? Il me tient enfermé et me traite en malade. Il rogne et compte mes morceaux. Il me défend même le vin. Maugrebleu de ses principes ! Il ferait mieux de laisser agir la nature.

FROSINE

En effet, défendre le vin à un rentier de la troisième classe, c'est défendre les femmes à un homme de la seconde.

AMBROISE

Frosine, ma chère Frosine, es-tu capable de pitié ?

FROSINE

Sans doute. Que puis-je faire pour toi ?

AMBROISE

Tu disposes de tout dans la maison ; si tu voulais me donner une bouteille de vin, je te devrais la vie.

FROSINE

Le ciel m'en préserve ! Puisqu'on t'interdit le vin, c'est une preuve que le vin t'est contraire.

AMBROISE, à genoux.

Je t'en conjure à genoux.

FROSINE

Prière inutile.

AMBROISE

Donne-moi seulement une chopine.

FROSINE

Pas une goutte.

AMBROISE

Ah ! cruelle ! Si je n'avais que vingt-cinq ans, tu m'offrirais la clef de la cave.

FROSINE

Je n'en voudrais pas jurer.

SCÈNE IX

AMBROISE, M. TROUSSE-GALANT, FROSINE

M. TROUSSE-GALANT, voyant Ambroise aux genoux de Frosine.

Oh ! oh ! monsieur Ambroise ! Comme vous vous passionnez ! Tudieu ! ce n'est pas ainsi qu'on doit se préparer à recevoir un lavement. Allons, retournez à votre chambre ; et vous y tenez tranquille, en attendant M. Bolus. Voyez un peu le drôle ! Il lui en faut vraiment ! (Ambroise rentre.)

SCÈNE X

M. TROUSSE-GALANT, FROSINE

FROSINE

Vous ne savez pas, monsieur, ce qu'il me demandait à genoux ?

M. TROUSSE-GALANT

Cela n'est pas difficile à deviner. Ah ! le pendard !

FROSINE

Il croyait m'enjôler avec ses paroles douces et suppliantes ; mais je ne suis pas fille à me laisser aller.

M. TROUSSE-GALANT

Fort bien, Frosine ; point de faiblesse humaine.

FROSINE

Je l'aurais laissé crever plutôt que de lui rien accorder.

M. TROUSSE-GALANT

Il faut bien t'en garder. Je prétends qu'il vive avec une retenue...

FROSINE, à part.

Nous ne nous entendons pas.

M. TROUSSE-GALANT

Oh çà ! Frosine, on me vient chercher pour aller voir un gros chantre qui a la fièvre, et qui ne veut point boire de tisane ; mais avant que je sorte, je serais bien aise de parler à ma fille : fais-la descendre.

SCÈNE XI

M. TROUSSE-GALANT

Je pourrais trouver un parti plus considérable pour Marianne que M. Bolus ; quelque gentilhomme ruiné, par exemple, ou quelque conseiller ; mais il me faudrait payer les dettes de l'un ou acheter la charge de l'autre : au lieu que je me défais de ma fille à meilleur marché.

SCÈNE XII

M. TROUSSE-GALANT, MARIANNE, FROSINE

MARIANNE

Que souhaitez-vous de moi, mon père ?

M. TROUSSE-GALANT, à Marianne.

Vous apprendre une chose qui, je crois, ne vous sera pas désagréable : j'ai résolu de vous marier. Je vous ai choisi pour époux un homme qui ne vous donnera que de la satisfaction, un homme qui a toute la sagesse imaginable.

MARIANNE, en soupirant.

Oh ciel !

FROSINE, en soupirant.

Ahi !

M. TROUSSE-GALANT, regardant sa fille.

Il a toute la prudence...

MARIANNE, bas.

Que je suis malheureuse !

M. TROUSSE-GALANT, regardant Frosine.

Toute la maturité d'esprit...

FROSINE, bas.

Nous voilà bien partagées !

M. TROUSSE-GALANT

Ouais ! que signifie donc ceci, s'il vous plaît ? Je ne vous ai point encore nommé le gendre dont j'ai fait choix ; je ne vous en dis que du bien, et vous faites toutes deux la grimace !

FROSINE, à M. Trousse-Galant.

Ce n'est pas le bien que vous en dites qui nous chagrine, c'est le désagrément qui y est attaché.

M. TROUSSE-GALANT, à Frosine.

Comment ! le désagrément !

FROSINE

Eh ! oui, monsieur, ces bonnes qualités ne conviennent qu'à un vieillard. Faites-nous plutôt un vilain portrait de quelque joli jeune homme.

M. TROUSSE-GALANT

Mais ce n'est point un vieillard que je destine à ma fille : c'est M. Bolus.

MARIANNE, avec surprise.

M. Bolus !

FROSINE, sur le même ton.

M. Bolus !

M. TROUSSE-GALANT

Oui, M. Bolus. Il n'a que cinquante ans ; ce n'est qu'à cet âge-là que l'on commence d'avoir du mérite.

FROSINE

Un homme de mérite ne convient donc pas à mademoiselle Marianne, et je vais vous le prouver. Pour connaître le prix d'un époux plein de mérite et de raison, ne faut-il pas que l'épouse ait l'esprit mûr ? Or, mademoiselle ne l'a pas encore ; mais si vous lui donnez à présent un jeune homme, dans vingt ans d'ici elle aura de la raison et un mari raisonnable.

M. TROUSSE-GALANT

Le beau raisonnement ! Une fille sage ne doit point examiner l'époux qu'on lui propose ; elle ne doit considérer que le plaisir de faire une chose agréable à son père. Entendez-vous, Marianne ? Qu'à mon retour je vous trouve disposée à recevoir la main de M. Bolus. (Il s'en va.)

SCÈNE XIII

MARIANNE, FROSINE

MARIANNE

L'as-tu bien entendu, Frosine? Est-il un malheur égal au mien? Ce n'est pas assez de perdre l'espérance d'être à Éraste, il faut encore me résoudre à devenir femme de M. Bolus.

FROSINE

La pilule est amère, assurément.

MARIANNE

Éraste, cher Éraste, quel sera ton désespoir quand tu sauras cette nouvelle!

FROSINE

Hélas! je crois déjà le voir qui s'afflige avec vous. Quelle vive douleur paraît dans ses yeux! Que de pleurs coulent des vôtres! J'en ai le frisson pour le vieil apothicaire!

MARIANNE

Que tu plaisantes mal à propos!

FROSINE

Je ne plaisante point; je ne fais, comme vous, que me représenter l'avenir; mais je le regarde dans un point de vue différent. Vous n'envisagez que le dé-

sespoir, et moi que la consolation ; je lis dans l'avenir plus agréablement que vous.

MARIANNE

Tu te trompes, Frosine. Si je suis assez malheureuse pour être à M. Bolus, j'en gémirai sans doute, mais je remplirai mon sort, Plus j'aurai à souffrir, plus ma vertu s'affermira.

FROSINE

Je sais bien que la vertu s'épure dans les souffrances, mais elle s'y laisse aussi quelquefois corrompre.

MARIANNE

J'entends du bruit. Quelqu'un vient.

SCÈNE XIV

ÉRASTE, MARIANNE, CRISPIN, FROSINE

FROSINE, à Marianne.

Eh ! mademoiselle, c'est Éraste !

CRISPIN

C'est lui-même, Frosine, et ton aimable Crispin.

FROSINE, à Éraste et à Crispin.

Vous arrivez ici, messieurs, fort à propos pour nous aider à détourner l'orage qui nous menace. M. Trousse-Galant a promis sa fille à M. Bolus.

CRISPIN

A ce vieux camard d'apothicaire qui travaille dans sa boutique avec des lunettes ?

FROSINE

Justement.

ÉRASTE

Cela est-il possible ?

FROSINE

Si possible que ce mariage se doit faire incessamment.

ÉRASTE, à Marianne.

Eh ! mademoiselle, vous laisserez-vous entraîner à l'autel sans faire le moindre effort en ma faveur ?

MARIANNE

Quel effort, Éraste, pouvez-vous attendre de moi ?

CRISPIN

Parbleu, mesdames, vous n'avez qu'à nous suivre jusqu'à notre auberge. Nos chevaux sont tout prêts... Nous vous enlèverons toutes deux.

FROSINE

C'est bien dit. Laissons-nous enlever. Tout est pardonnable dans le premier mouvement.

MARIANNE

Vous extravaguez, Frosine.

ÉRASTE

Crispin, je t'en conjure, cherche dans ta tête quel-

que stratagème qui puisse prévenir cette union funeste.

CRISPIN

C'est à quoi je vais rêver. Rêve aussi de ton côté, Frosine, toi qui es d'une si grande ressource pour les coups de partie.

FROSINE, à Crispin.

J'y consens. Échauffons-nous à l'envi l'imagination.

CRISPIN

Eh bien ! qu'imagines-tu ?

FROSINE

Oh ! donne-toi donc patience.

CRISPIN

Peste soit de l'esprit bouché ! Je ne rêve pas si longtemps, moi. J'ai déjà trouvé le meilleur expédient.

FROSINE

Voyons.

CRISPIN

Il n'y a qu'à brouiller M. Bolus avec M. Trousse-Galant. N'est-ce pas un moyen sûr de rompre le mariage qu'ils ont arrêté ensemble ?

FROSINE

Sans contredit.

ÉRASTE

Cela me paraît bien pensé.

CRISPIN, à Éraste.

N'est-ce pas? Oh! les ruses ne me coûtent rien.

FROSINE

Mais tu ne dis pas de quelle manière on pourra les brouiller.

CRISPIN, à Frosine.

Ah! vous avez raison. Comment pouvons-nous en venir à bout ? Attendez : quelque malade depuis peu ne serait-il pas mort entre leurs mains ?

FROSINE

Oui vraiment : ils viennent d'expédier M. Bonnegriffe, le procureur.

CRISPIN

Cela est heureux. Il faut dire à M. Trousse-Galant que M. Bolus dit que c'est l'ordonnance du médecin qui a fait mourir le malade, et l'on dira en même temps à l'apothicaire que le médecin rejette la faute sur la composition.

ÉRASTE

J'approuve cette idée.

FROSINE

Elle ne vaut rien.

MARIANNE, à Frosine.

Pourquoi donc ?

FROSINE, à Marianne.

Elle ne vaut rien, vous dis-je. M. Bolus et M. Trousse-Galant sont intimes amis : il y a dix ans qu'ils tuent

les plus honnêtes gens de Paris sans avoir le moindre démêlé sur cela, et vous voulez qu'ils se brouillent pour un procureur !

CRISPIN

Il me vient un autre artifice. Oh ! pour celui-ci il est immanquable. Est-il vrai que M. Trousse-Galant ait mis dix mille francs à la Tontine, sur la tête d'un paysan ?

FROSINE, à Crispin.

Rien n'est plus véritable.

CRISPIN

Tant mieux. Cela m'inspire un dessein dont je tiens la réussite infaillible. Je voudrais parler à ce paysan.

FROSINE

Tu vois la porte de sa chambre. Tu peux entrer. Il est seul.

CRISPIN, entrant dans la chambre d'Ambroise.

Cela suffit. Laissez-moi faire.

SCÈNE XV

ÉRASTE, MARIANNE, FROSINE

MARIANNE

Quel peut être le stratagème qu'il médite ?

FROSINE, à Marianne.

Je ne sais ; mais Crispin est un fripon des plus adroits.

ÉRASTE

Et j'espère que Frosine secondera son industrie.

FROSINE, à Éraste.

De tout mon pouvoir, et comptez que si nous n'écartons pas M. Bolus, nous retarderons du moins son mariage.

MARIANNE, embrassant Frosine.

Tu me rappelles à la vie, Frosine.

ÉRASTE, embrassant à son tour Frosine.

Avec quel transport je me livre à l'espérance que tu nous donnes !

FROSINE

Je le vois bien.

MARIANNE

Que ne te devrai-je point, si tu m'arraches à l'odieux mari que mon père me destine !

FROSINE, à Marianne.

Nous vous en déferons.

ÉRASTE

Quelle obligation ne t'aurai-je pas, si tu rends à ma tendresse la divine Marianne !

FROSINE

Les pauvres enfants ! ce serait grand dommage de les séparer : ils ne demandent qu'à se joindre.

ÉRASTE

Voici Crispin qui vient.

SCÈNE XVI

ÉRASTE, MARIANNE, CRISPIN, FROSINE

CRISPIN, au fond du théâtre parlant à Ambroise.

Oui, tu n'as qu'à faire ce que je t'ai dit, et tu seras délivré de la tyrannie de M. le docteur. Jusqu'au revoir. Adieu.

FROSINE, à Crispin.

Quoi ! tu as déjà entretenu Ambroise ?

CRISPIN, à Frosine.

Je n'avais que deux mots à lui dire. Je l'ai prévenu. Il jouera bien son rôle, et tout ira le mieux du monde. Mademoiselle Marianne sera, dès aujourd'hui, débarrassée de son galant suranné, et mariée à mon maître. Et toi, Frosine, je te permets d'élever ta pensée jusqu'à ma possession.

FROSINE

Hé ! comment prétends-tu faire tous ces miracles ?

CRISPIN

Je me déguiserai en colonel. Mon maître sera mon

major ; et comme M. Trousse-Galant ne nous connaît point, parce que, toutes les fois que nous entrons ici, nous prenons le temps qu'il est chez ses malades, je viendrai le consulter sur une maladie supposée... (Après avoir parlé bas à Frosine.) Eh bien ! Frosine, toi qui te connais en inventions, que dis-tu de celle-là ?

FROSINE

Je l'approuve et c'est tout dire.

ÉRASTE, à Crispin.

Mais dis-nous donc ce que c'est ?

CRISPIN, à Éraste.

Je vous en instruirai. Retirons-nous. Les moments sont chers. Je vais tout disposer pour l'exécution de mon projet. (A Marianne.) Sans adieu, la belle. (A Frosine.) Jusqu'à tantôt, grisette. (A Éraste.) Vous, major, suivez-moi. (Éraste et Crispin sortent.)

SCÈNE XVII

MARIANNE, FROSINE

MARIANNE

Et tu crois, Frosine, que l'entreprise de Crispin réussira ?

FROSINE

Indubitablement.

MARIANNE

Ne me laisse pas languir plus longtemps. Apprends-moi...

FROSINE

Chut ! Nos amoureux ont bien fait de sortir. Voici M. Bolus. Secondez-moi seulement, et feignez d'être ravie de l'épouser.

MARIANNE

Quelle contrainte !

FROSINE

Ne vous plaignez pas. C'est en être quitte à bon marché.

SCÈNE XVIII

M. BOLUS, MARIANNE, FROSINE

FROSINE

Ah ! ah ! monsieur Bolus, nous avons appris de vos nouvelles ! Vous voulez donc épouser ma maîtresse ?

M. BOLUS, à Frosine.

C'est M. le docteur qui s'est mis en tête ce mariage. Pour moi, je n'aurais jamais pensé à mademoiselle Marianne, à cause de la disproportion de nos âges.

FROSINE

Comment, la disproportion ! Vous vous moquez, monsieur Bolus. Savez-vous bien que vous avez toute la fraîcheur d'un homme de vingt-cinq ans ?

M. BOLUS

Oh ! pour à l'égard de ça, je suis encore assez vert, oui. (Frosine lui ôte son manteau et il paraît avec une serviette nouée autour du corps, et une seringue passée dedans.)

FROSINE

Vous êtes tout aimable. Vous avez les traits réguliers, le teint beau, l'air noble, de la bonne grâce dans les manières ; et pour la taille, vous en pouvez juger, mademoiselle : qu'en dites-vous ?

MARIANNE, à Frosine.

Il est fait à peindre, assurément.

FROSINE, à Mariane.

Cette seringue lui sied à ravir.

MARIANNE

Elle lui convient mieux qu'une épée.

FROSINE

Et l'écharpe la plus galante n'aurait pas meilleure air que cette serviette entortillée.

MARIANNE

Voilà un homme bien ragoûtant.

M. BOLUS, à Marianne.

Il m'est grandement doux, ma belle, d'entendre ces

paroles de votre propre bouche : elles distillent dans mon âme un sirop amoureux. Oui, mignonne, je sens naître pour vous déjà toute l'inclination que j'avais pour ma défunte femme. Ne vous a-t-on pas dit, pouponne, de quelle façon nous vivions ensemble, mon épouse et moi ?

MARIANNE, à M. Bolus.

Non, je vous assure.

M. BOLUS

C'était une union parfaite que la nôtre.

FROSINE, à M. Bolus.

Contez, contez-nous cela, s'il vous plaît, monsieur : c'est ma folie que d'entendre parler de bons ménages ; ils sont si rares !

M. BOLUS

Madame Bolus avait pour moi une affection toute cordiale.

FROSINE

Vous la méritez bien, vraiment.

M. BOLUS

De mon côté, pour correspondre à sa tendresse, j'avais un soin tout particulier de sa santé. Je n'attendais pas qu'elle fût malade pour lui bailler des remèdes. Tous les jours, par précaution, je lui faisais prendre quelque médecine.

FROSINE

Le charmant petit homme.

M. BOLUS

Dès qu'elle avait le moindre mal, je redoublais mes soins et mes recettes. Hélas ! la pauvre femme : elle n'a pas vécu longtemps.

FROSINE

Je le crois bien.

M. BOLUS

Elle était d'une complexion trop délicate; mais si elle morte, je vous proteste que ce n'est pas faute de remèdes.

FROSINE

Non; c'est plutôt la faute des remèdes.

M. BOLUS

Tant qu'il lui est resté un souffle de vie, je ne lui ai point épargné les drogues de ma boutique.

FROSINE

Ah ! mademoiselle ! quel mari !

MARIANNE

Il est bien digne des sentiments que j'ai conçus pour lui.

M. BOLUS

Vous me flattez, mon ange.

FROSINE

Non, monsieur, je vous jure qu'elle ne vous flatte point.

M. BOLUS

J'aurai pour vous, bouchonne, les mêmes soins

et la même attention que j'ai eus pour la défunte.

MARIANNE

Que cette promesse est engageante !

M. BOLUS

Tous les jours, soir et matin, je vous donnerai quelque petite douceur.

FROSINE

Cela lui fera plaisir.

M. BOLUS

Adieu, bel astre : je suis obligé de vous quitter pour aller trouver Ambroise. Que j'ai d'impatience de vous voir annexée à ma personne ! Quand j'y pense seulement, j'en suis tout joyeux.

FROSINE

Vous aimez les plaisirs de l'imagination.

M. BOLUS, à Frosine.

Oui ; mais j'aime encore mieux les plaisirs topiques.

FROSINE, à part.

Le vieux coquin !

SCÈNE XIX

MARIANNE, FROSINE

MARIANNE

Frosine, quel mortel ! J'ai pour lui plus d'aversion que je n'ai d'amour pour Éraste.

FROSINE

Vous le haïssez donc bien ?

MARIANNE

Plutôt que de l'épouser, je me sens capable de me porter aux dernières extrémités.

FROSINE

Soyez toujours dans cette disposition ; elle ne nous sera pas inutile, si nous ne pouvons faire les choses plus honnêtement.

MARIANNE

Tais-toi, folle ; mon père vient.

FROSINE

Continuons à dissimuler.

SCÈNE XX

M. TROUSSE-GALANT, MARIANNE, FROSINE

M. TROUSSE-GALANT

Eh bien ! Frosine, dans qu'elle résolution est votre maîtresse?

FROSINE, à M. Trousse-Galant.

Dans la résolution de vous obéir. Oh ! vraiment, nous avons bien changé de sentiment depuis tantôt. Nous avons fait attention aux discours judicieux que vous nous avez tenus. Savez-vous bien, monsieur, que vous nous avez mises dans le goût des vieillards?

M. TROUSSE-GALANT, souriant.

Tout de bon ?

FROSINE

Demandez à M. Bolus de quelle manière nous l'avons reçu. Nous n'avons présentement des yeux que pour la vieillesse.

M. TROUSSE-GALANT

Je ne sais si tu parles sérieusement ; mais, dans le fond, il est certain qu'un homme d'un âge un peu avancé vaut mieux que...

FROSINE

Cent mille fois. Je voudrais qu'on me présentât

d'un côté quelque beau vieillard, et de l'autre un jeune morveux de mousquetaire, je ne balancerais pas, monsieur, je vous l'assure.

M. TROUSSE-GALANT

En effet, un vieillard a mille complaisances pour sa femme.

FROSINE

Eh ! oui ; au lieu qu'un jeune homme n'en a que pour celle de son voisin. Le vieux mari nous laisse son bien en mourant, et l'autre ne meurt souvent qu'après avoir mangé le nôtre.

M. TROUSSE-GALANT

Cette fille quelquefois ne raisonne pas mal. Enfin, Marianne, je suis ravi que vous n'ayez plus de répugnance à épouser M. Bolus.

MARIANNE, bas, à elle-même.

Ah ! que plutôt mille coups de poignard...

M. TROUSSE-GALANT

Que dit-elle entre ses dents, de coup de poignard, Frosine ?

FROSINE

Elle dit qu'elle se poignardera, monsieur, si on ne lui donne M. Bolus : elle en est folle, au moins.

M. TROUSSE-GALANT

Voilà une passion qui lui est venue bien brusquement !

FROSINE

Et une passion légitime encore !

M. TROUSSE-GALANT

Mais c'est une fureur. Frosine.

FROSINE

Assurément. Quand vous lui auriez défendu d'aimer M. Bolus, elle ne l'aimerait pas davantage.

SCÈNE XXI

M. TROUSSE-GALANT, ÉRASTE, MARIANNE, CRISPIN, déguisé, FROSINE

M. TROUSSE-GALANT

Quels gens viennent ici ?

FROSINE

Ce sont deux espèces d'officiers.

CRISPIN, à M. Trousse-Galant.

Je cherche M. Trousse-Galant. On dit que c'est une figure boursouflée, une figure ténébreuse : faut que ce soit vous.

M. TROUSSE-GALANT, à Crispin.

C'est moi-même.

CRISPIN

Ah ! monsieur, que je vous embrasse. Comment ! on ne parle que de vous dans le monde ! On dit que vous êtes un habilissime, et que vos ordonnances sont écrites en beau latin.

M. TROUSSE-GALANT

Monsieur !

CRISPIN, montrant Marianne et Frosine.

Hé ! qui sont ces aimables personnes ?

M. TROUSSE-GALANT

L'une est ma fille, et l'autre sa suivante.

CRISPIN

Pour vous montrer que j'honore tout ce qui vous appartient, je veux aussi les embrasser. (Il va pour les embrasser.)

MARIANNE, à Crispin, le repoussant.

Tout beau, monsieur l'officier

FROSINE, à Crispin.

Vous nous prenez pour vos hôtesses.

M. TROUSSE-GALANT, à part.

Ces gens-là sont bien familiers.

CRISPIN

N'avez-vous qu'une fille ?

M. TROUSSE-GALANT

Non, monsieur.

CRISPIN

Tant pis. Quand elles sont tournées comme celle-là, la marchandise est de défaite.

M. TROUSSE-GALANT

Aussi vais-je, Dieu aidant, la marier à un apothicaire de mes amis.

CRISPIN

Fort bien. Vos malades n'ont qu'à s'attendre à beaucoup de clystères et de purgations.

M. TROUSSE-GALANT

Ils n'en manqueront pas.

CRISPIN

Plus je regarde votre fille, et plus je trouve qu'elle vous ressemble.

M. TROUSSE-GALANT

Vous vous moquez.

CRISPIN

Foi de héros ! C'est votre portrait en miniature; vous avez tous deux les mêmes yeux, quoique de couleur différente. Son petit nez deviendra grand comme le vôtre : visage ovale, visage long; il faut avouer qu'il y a des ressemblances étonnantes dans certaines familles.

M. TROUSSE-GALANT

Venons, s'il vous plaît, monsieur, à ce qui vous amène ici.

CRISPIN

Vous avez là une servante qui me lorgne. Il faut que je sois né pour faire le bonheur d'une soubrette, car elles m'agacent toutes.

M. TROUSSE-GALANT

Monsieur, de grâce, dites-moi qui vous êtes.

CRISPIN

Je suis colonel, et vous voyez avec moi mon major. Je viens vous consulter sur une maladie.

MARIANNE, s'en allant.

Adieu, monsieur le colonel.

CRISPIN

Pourquoi vous en allez-vous, les belles ?

FROSINE, s'en allant.

Nous ne voulons pas entendre la conversation d'un officier qui consulte un médecin.

SCÈNE XXII

M. TROUSSE-GALANT, ÉRASTE, CRISPIN

CRISPIN, à M. Trousse-Galant.

Je vous dirai, monsieur, sans me vanter, que je suis autant estimé dans nos troupes que redouté chez les ennemis.

M. TROUSSE-GALANT, à Crispin.

J'en suis bien aise, et je vous en félicite.

CRISPIN

Quand il y a quelque coup hardi à tenter, on en honore mon audace. Demandez-le plutôt à mon major.

ÉRASTE, à M. Trousse-Galant

Cela est vrai.

M. TROUSSE-GALANT

Je veux le croire.

CRISPIN

J'ai donc de la gloire de reste et de la réputation tant qu'il vous plaira ; mais vous savez que le corps n'est pas de fer.

M. TROUSSE-GALANT

Je vous en réponds.

CRISPIN

Je rapporte d'Allemagne un asthme que j'ai gagné en poursuivant les ennemis.

M. TROUSSE-GALANT

La cause de votre mal est glorieuse.

CRISPIN

Voici de quelle manière cet accident m'est arrivé. Je rencontre un parti ennemi ; je l'attaque ; il résiste ; je redouble mes efforts ; il plie, et prend enfin la fuite. Je le poursuis ; mais tout à coup je me sens obligé de m'arrêter. L'haleine me manque. Je bats des flancs. On dit que j'avais les avives. C'était un asthme, comme en effet je suis asthmatique depuis ce temps-là.

M. TROUSSE-GALANT, bas, à part.

Il vient me consulter pour se divertir ; mais je veux me moquer de lui à mon tour. (Haut.) Vous souhaitez un remède qui vous soulage ?

CRISPIN

Bien entendu ?

M. TROUSSE-GALANT

J'en ai d'infaillibles que je pourrais vous enseigner; mais je me fais un scrupule de vous guérir.

CRISPIN

D'où vient ?

M. TROUSSE-GALANT

Je vous conseille de garder votre asthme pour solliciter une pension.

CRISPIN

Je suivrai votre conseil.

SCÈNE XXIII

M. TROUSSE-GALANT, ÉRASTE, CRISPIN, AMBROISE, M. BOLUS, la seringue à la main.

AMBROISE, fuyant devant M. Bolus.

Au meurtre! à l'aide! au secours! au feu !

M. TROUSSE-GALANT

Pourquoi tous ces cris ?

M. BOLUS

Il a beau faire, il faudra bien qu'il en passe par là.

CRISPIN, regardant avec attention Ambroise.

Que vois-je? Voilà un visage qui ne m'est pas inconnu. Oui, ma foi, c'est lui justement, c'est la Rose. Major, ne le reconnaissez-vous pas ?

ÉRASTE, à Crispin.

C'est la Rose lui-même, qui a servi dans notre régiment, et qui a déserté.

AMBROISE, à Crispin et à Éraste.

Eh oui, messieurs, c'est moi. Je vous en demande pardon.

CRISPIN, à Ambroise.

Ah, lâche! le hasard te trahit et t'offre à ma vengeance.

AMBROISE, à Crispin.

Mon colonel, ayez pitié de moi.

CRISPIN

Dis-moi, maroufle, pourquoi tu as quitté, sans congé, le régiment ?

AMBROISE

Mon capitaine me donnait tous les jours tant de coups de bâton que je n'ai pu y résister.

CRISPIN

Comment, ventrebleu ! abandonner le champ de Mars, pour avoir reçu des coups de bâton! Pour te venger de ton capitaine, que n'attendais-tu un jour de bataille... ? Holà! major, faites entrer la Furie et ses camarades qui sont à la porte. (Éraste sort.)

SCÈNE XXIV

M. TROUSSE-GALANT, CRISPIN, AMBROISE, M. BOLUS

M. TROUSSE-GALANT, à Ambroise.

Tu ne m'avais pas dit, fripon, que tu avais déserté.

AMBROISE, à M. Trousse-Galant.

Je n'ai jamais osé vous le dire, monsieur.

M. TROUSSE-GALANT, à lui-même.

Dans quel embarras ce misérable me jette !

SCÈNE XXV

M. TROUSSE-GALANT, ÉRASTE, M. BOLUS, AMBROISE, TROUPE DE SOLDATS

UN SOLDAT, à Crispin.

Qu'y a-t-il, mon colonel ?

CRISPIN, au soldat.

Il faut, tout à l'heure, faire passer cet homme-là par les armes.

M. TROUSSE-GALANT, à Crispin.

Monsieur, je vous prie de lui pardonner.

M. BOLUS, à Crispin.

Nous vous en supplions.

CRISPIN, à tous deux.

Je suis fâché, messieurs, de ne pouvoir vous accorder sa grâce : mais, quand il s'agit de punir le mépris de la discipline militaire, je suis inexorable.

M. TROUSSE-GALANT

Je vous guérirai de votre asthme.

CRISPIN

Il veut m'ôter ma pension.

M. BOLUS

Je vous fournirai gratis tous les remèdes dont vous aurez besoin pendant votre quartier d'hiver.

CRISPIN

Non, non. (Aux soldats.) Qu'on m'expédie ce drôle-là, sans différer davantage. (A MM. Trousse-Galant et Bolus.) Vous allez voir, messieurs, qu'un pauvre diable entre mes mains ne languit pas plus longtemps qu'entre les vôtres.

SCÈNE XXVI

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS, ÉRASTE, CRISPIN, AMBROISE, MARIANNE, FROSINE, TROUPE DE SOLDATS

FROSINE

Quel bruit est-ce que j'entends ? quel tintamarre faites-vous donc ici ?

AMBROISE

Intercède pour moi, Frosine. On veut me faire mourir pour avoir déserté.

FROSINE, à Crispin et à Éraste.

Eh ! messieurs ! que ne le laissez-vous entre les mains de M. Trousse-Galant ?

MARIANNE, à Crispin.

Accordez-nous sa vie, monsieur le colonel.

CRISPIN, à Marianne.

Point de quartier.

M. TROUSSE-GALANT, à Crispin.

Laissez-vous fléchir.

FROSINE, à Crispin.

Nous vous en conjurons tous.

CRISPIN

Qu'on ne me rompe plus la tête ! Gardes, qu'on le saisisse !

M. TROUSSE-GALANT, à part.

Je vois bien qu'il en faut venir au fait avec ces gens-ci. (Haut.) Écoutez, monsieur le colonel; je vais vous compter une centaine de pistoles ou environ, et qu'il n'en soit plus parlé.

CRISPIN, à M. Trousse-Galant.

Je suis un homme incorruptible.

FROSINE

Quoi, monsieur, vous pouvez résister à l'éclat de l'or et d'une belle solliciteuse ?

CRISPIN, à Frosine.

Comment, si j'y puis résister ! Me prenez-vous pour un homme de robe ?

FROSINE

M. Trousse-Galant a mis dix mille francs à la Tontine sur la tête de ce garçon-là.

M. TROUSSE-GALANT

Oui. Voilà pourquoi nous nous intéressons pour lui.

CRISPIN, à M. Trousse-Galant.

Je n'y saurais que faire.

FROSINE

Si vous voulez lui ôter la vie, faites-nous donc périr avec lui.

CRISPIN

Eh bien ! qu'on les fasse tous passer par les armes.

FROSINE

Attendez, monsieur le colonel : il me vient dans l'esprit un moyen d'accommoder les choses.

CRISPIN, à Frosine.

Quel moyen ?

FROSINE

Épousez ma maîtresse.

CRISPIN

Qui ? moi ! Ah ! parbleu, ma mie, si vous n'avez pas d'autre tempérament à nous proposer, la Rose va passer le pas.

ÉRASTE, à Crispin.

Oh ! c'en est trop, mon colonel. Vous devriez vous rendre à cette condition.

CRISPIN, à Éraste.

Cela est aisé à dire, major ; mais si vous étiez à ma place, le rang de colonel vous ferait tenir un autre langage.

ÉRASTE

Non, foi de major.

CRISPIN

Eh bien ! épousez-la, et je consens, à ce prix, d'accorder la grâce au déserteur.

FROSINE, à Éraste.

Allons, monsieur le major, considérez les charmes de ma maîtresse.

AMBROISE, à Éraste.

Épousez-la, monsieur le major.

ÉRASTE

J'ai peu de goût pour le mariage ; mais pour faire plaisir à monsieur le docteur, je veux bien épouser sa fille, pourvu qu'on me donne une dot considérable. Il n'est pas juste que je prenne une femme qui ne m'apporte rien.

CRISPIN, à M. Trousse-Galant.

Il a raison, docteur. Il faut, par reconnaissance, lui faire quelque petit avantage. Cédez-lui, par exemple, dès à présent la jouissance de tous vos biens.

M. TROUSSE-GALANT

Je suis votre serviteur. J'aime mieux qu'Ambroise meure. J'en serai quitte à meilleur marché.

FROSINE

Monsieur le major, vous paraissez généreux. Prenez ma maîtresse aux mêmes conditions qu'on la voulait donner à M. Bolus : c'est-à-dire pour la moitié du revenu des dix mille francs que M. le docteur a mis à la Tontine sur la tête d'Ambroise.

M. TROUSSE-GALANT

Passe pour cela.

ÉRASTE

Pour me prêter à l'accommodement, je veux bien y consentir.

M. BOLUS

Et moi, je ne m'y oppose point. Je vous rends votre parole, monsieur le docteur. (Il sort.)

SCÈNE XXVII

M. TROUSSE-GALANT, ÉRASTE, CRISPIN, AMBROISE, MARIANNE, FROSINE, TROUPE DE SOLDATS

AMBROISE

Oui ; mais qui me nourrira, du beau-père ou du gendre ?

M. TROUSSE-GALANT, à Ambroise.

Ce sera moi. Je te gouvernerai comme j'ai commencé.

AMBROISE, à M. Trousse-Galant.

Cela étant, j'aime mieux passer par les armes.

ÉRASTE

Non, Ambroise, non : je me charge de toi. Monsieur le docteur, j'aurai soin de sa santé ; elle sera mieux entre mes mains qu'entre les vôtres.

CRISPIN

Il me prend tout à coup fantaisie de me marier aussi et d'épouser cette fille-là. (Montrant Frosine.)

M. TROUSSE-GALANT, à Crispin.

Quoi ! monsieur le colonel, vous voulez épouser la suivante, après avoir refusé la maîtresse ?

FROSINE

Pourquoi non ?

CRISPIN

Je l'anoblis. Touche là, Frosine : de soubrette, je te fais femme de qualité.

FROSINE

La métamorphose n'est pas neuve.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Notice sur Le Sage. 1

CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE, comédie en un acte et en prose. 53

TURCARET, comédie en cinq actes et en prose . . 125

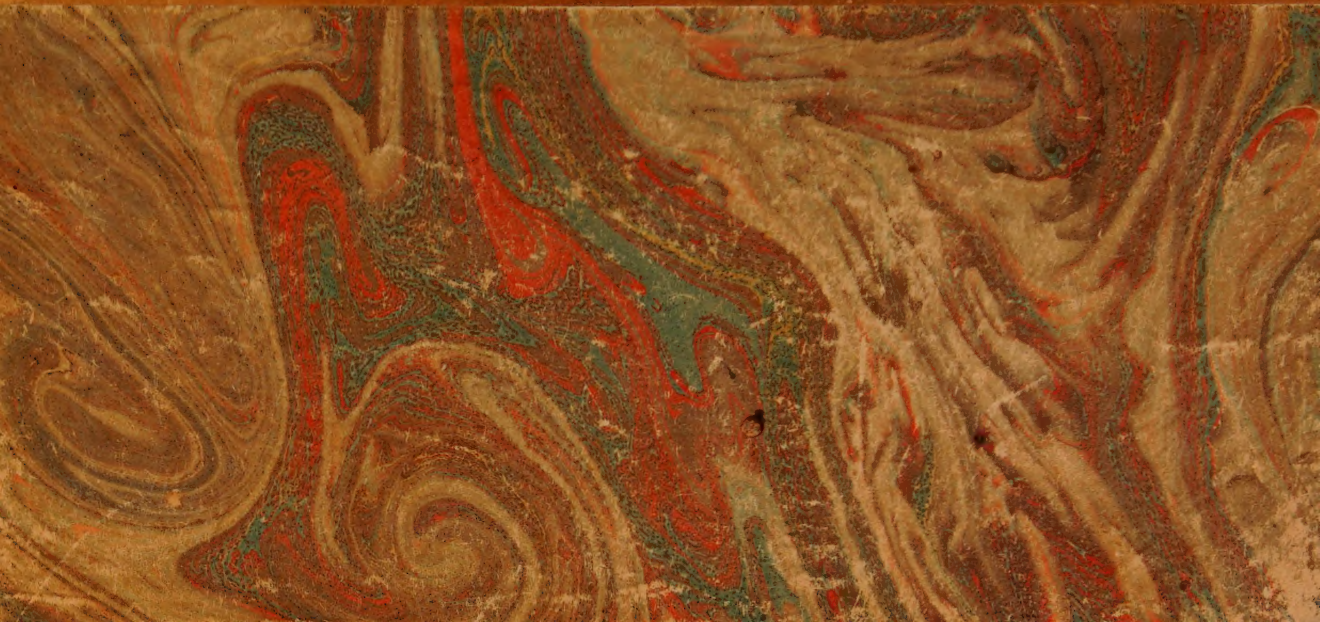
LA TONTINE, comédie en un acte et en prose . . 287

2750. — Tours imprimerie E. Arrault et Cie

Date Due

PRINTED IN U. S. A.

842.59 L62 1911

a39001 008014600b

S0-EKI-825